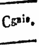


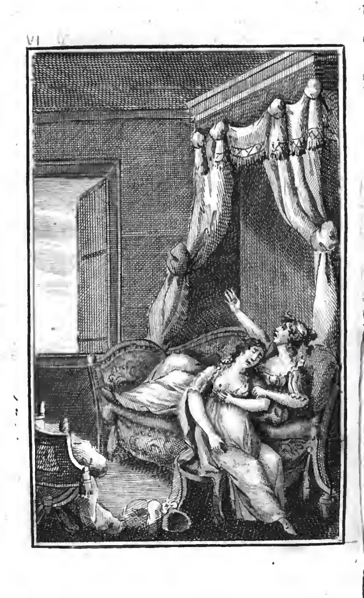
AGATHE
D'ENTRAGUES.

V I.

IMPRIMERIE DE BAUDOUIN ET C^{nie}.


Cgaie.


Biblioteca Nazionale - Napoli
FONDO PALATINO



AGATHE D'ENTRAGUES,

ROMAN HISTORIQUE,

Par l'Auteur d'*Irma*.

TOME VI.



PARIS,

Chez LEROUGE, libraire, cour du Commerce, faubourg Saint-Germain;

BRUNOT-LABBE, libraire, rue du Grenelle Saint-Honoré.

1807.

AGATHE D'ENTRAGUES.

CHAPITRE PREMIER.

Maladie de Louis XV.

MADAME de Mercour étoit sensiblement affectée de la mort de Julie. Malgré le calme qu'elle avoit eu le courage de montrer, elle demanda à son mari de rester à Mirande : la solitude convenoit à l'état de son ame. Son caractère naturellement sérieux, avoit pris une teinte infiniment plus sombre : elle n'avoit d'autre distraction que les caresses de sa fille, qui, en grandissant, ressembloit de plus en plus à Rosine, ce qui auroit rendu très-dangereuse la réunion de ces enfans. Agathe me disoit souvent : Mon cher Saint-Fal, que ne puis-je passer ici le reste de mes jours ! Et elle ne paroissoit occupée que de s'éloigner de Rosine, pour qui sa tendresse sembloit

anéantie, depuis qu'elle pouvoit la redouter.

Je recevois assez exactement des lettres de Valenciennes, et je lui en faisois part quand nous étions seuls; ce qui arrivoit souvent, parce que mademoiselle de Lucet se retiroit à des heures réglées pour ses exercices de piété, et que le marquis chassoit ou alloit à Toulouse voir ses anciens amis. Un jour je lui communiquai celle-ci :

Lettre de M. Delmor à M. de Saint-Fal, le 13 janvier 1774.

Vous voilà donc fixé à Mirande, mon sincère ami ; c'est-à-dire, comme madame de Sévigné l'écrivoit à madame de Grignan, que nous sommes aux deux extrémités de la France, comme si nous craignions de nous réunir ; et néanmoins il n'est personne avec qui il me seroit plus doux de passer ma vie qu'avec vous. Nos principes, nos goûts, malgré la distance d'âge qui est

entre nous, rendroient notre société si heureuse ! et me voilà condamné à ne plus vous voir. M. et madame de Mercour restent à Mirande ; ils s'éloignent de la cour, ils vivent pour eux seuls : je ne puis les désapprouver ; mais pourquoi n'est-ce pas à Vermun ? je serois trop heureux, car mille choses ici sont faites pour me donner de la satisfaction. Le major n'est plus cet homme affichant l'impiété ; la crainte du Seigneur l'a véritablement touché. Il assiste souvent aux offices, et vient s'entretenir avec moi des moyens de salut que le ciel offre aux pécheurs pénitens. Sans la crainte des railleries de son fils, il paroît qu'il se retireroit entièrement du monde pour ne s'occuper que de l'éternité; et je ne doute pas, s'il obtenoit pour Robert la survivance de sa place, qu'il ne louât à la campagne, près de la ville, une habitation pour lui et mademoiselle Ricard, où il ne songeroit qu'aux soins que demande Rosine, qu'il aime de tout son cœur. Je suis très-content aussi

de la gouvernante; de la petite elle s'en occupe avec une sollicitude vraiment maternelle. Elle a perdu les goûts frivoles qu'elle avoit lorsque madame d'Entragues l'a choisie pour élever Agathe; elle fera de Rosine une femme intéressante; elle me consulte sur tout, et j'espère que Dieu secondera mes desseins sur cette aimable enfant, qui fera, si elle continue, le bonheur de tout ce qui s'intéresse à elle.

Je suis, etc.

J'étois loin de voir aussi en beau que M. Delmord sur tout ce qu'il disoit du major. Sa conversion ne me paroissoit que l'effet de la crainte des jugemens de Dieu; et j'ai toujours été sur cela de l'opinion de *Port-Royal*, *que la crainte n'est point le partage des enfans*, et que si le coupable, effrayé quelques instans de l'horreur de son crime, cherche à s'éloigner du sentier qui l'y a conduit, il revient bientôt à ses premiers égaremens, si un in-

térêt plus fort que la crainte l'*entraîne* de *nouveau.*

Je ne comptois donc pas sur les résolutions de M. Delcroix ; d'ailleurs il me paroissoit certain qu'elles seroient toujours contrariées par Robert, qui avoit atteint, dès son cinquième lustre, le dernier degré de scélératesse, celui qui fait employer l'ironie sur la tombe de sa victime. Mais je ne pouvois rien faire pour leur enlever Rosine, puisque sa mère s'y opposoit. Je répondis donc à M. Delmord, que je le félicitois de ses espérances, mais que je l'engageois à ne pas se laisser abuser par des œuvres extérieures qui ne pouvoient tromper que les hommes. Je mettois cependant beaucoup de circonspection dans mes lettres, car je craignois toujours qu'elles ne fussent interceptées. Je promettois à mon ami de l'aller voir, et c'étoit bien mon intention aussitôt que nous serions revenus à Paris, ce qui ne pouvoit être plus tard que la fin de l'année : des cir-

constances bien douloureuses pour la France hâtèrent ce moment.

M. d'Entragues, moins content que jamais de sa maîtresse et de ses faux amis, se rapprochoit de sa fille, et lui écrivoit très-tendrement. Elle y répondoit avec le charme qu'elle savoit mettre à tout ce qu'elle faisoit. Je voyois avec un sincère plaisir que sa réunion à ses enfans ne tarderoitpas, et qu'enfin M. d'Entragues sentiroit qu'un père est aimé par sa fille, quelqu'âge qu'il ait; que même il lui est plus cher en raison de la crainte de le perdre, tandis qu'une maîtresse se lasse enfin d'un amant suranné, et finit par ne pas même se donner la peine de le tromper : c'étoit réellement où madame de Launoi en étoit avec le Baron, qu'elle n'espéroit plus voir arriver au ministère. Plus éprise que jamais de Robert; elle n'avoit plus la volonté de feindre un sentiment qu'elle n'avoit jamais ressenti pour M. d'Entragues. Celui-ci, ne trouvant point

en elle cette complaisance, ces égards qui avoient fait le charme de sa vie depuis plus de dix-huit ans, ne pensoit qu'à sa fille qu'il croyoit voir, sous les traits de Rosine, à ce que me mandoit M. Delmord. Les lettres du Baron le confirmoient; il écrivoit à la Marquise: « Votre éloignement, ma fille, m'est plus sensible que vous ne pourriez l'imaginer; je vous demande ici à tous les lieux où je vous ai vue; il n'y a pas jusqu'à cette petite Rosine, qui, je ne sais pourquoi, vous ressemble beaucoup, qui me fait plaisir, à cause de cela seul. Je crois quelquefois, en la caressant, tenir encore sur mes genoux ma chère Agathe. » Qu'on juge l'impression que ces lignes firent sur madame de Mercour! Heureusement qu'elle ne fut point obligée de les lire à son mari; mais, avant de les brûler, elle me les montra, en ajoutant : Saint-Fal, cet enfant me perdra.

Mais d'autres événemens devoient

précéder celui-là ; M. de Mercour reçut un courrier qui lui apportoit une lettre de M. de Croismar. Le Comte lui apprenoit que Louis XV étoit attaqué de la petite-vérole, et qu'elle étoit de la plus mauvaise qualité.

Le Marquis aimoit le roi comme tous ceux qui avoient l'avantage d'être de sa société intime. Jamais monarque ne fut plus aimable pour ses courtisans ; si on s'étoit plu à affoiblir pour lui l'amour de la nation qui l'avoit idolâtré, ceux de ses serviteurs qui trouvoient en lui le meilleur des maîtres, lui conservoient la plus tendre affection. Quoique M. de Mercour n'eût pas l'honneur de lui être attaché, cependant il pouvoit être compté au rang des favoris ; il avoit su sans bassesse conserver ses relations à la cour : respectant dans madame du Barri l'objet des affections du roi, il ne recherchoit point, comme ses ennemis, ce qu'elle avoit été ; et autant il auroit été blessé de voir sa femme

lui faire sa cour, autant il trouvoit simple que les hommes lui offrissent leurs hommages comme à une très-belle et très-aimable femme ; car, malgré tout ce qu'on a pu en dire, la comtesse joignoit à la beauté un cœur capable d'amitié et de reconnoissance ; chose bien rare dans ceux que la fortune élève rapidement. Elle savoit gré à M. de Mercour des attentions qu'il avoit pour elle, et lui en avoit témoigné sa gratitude en lui faisant avoir le cordon bleu. M. de Mercour avoit même la promesse du gouvernement du Languedoc. Dans cette position, le Marquis ne pouvoit se dispenser de se rendre à Versailles, où il pensoit bien que son beau-père viendroit aussi, si toutefois la frayeur de la petite-vérole, que M. d'Entragues n'avoit point eue, n'étoit plus forte en lui que l'ambition.

Madame de Mercour, qui s'étoit d'autant plus attachée à son mari, qu'elle avoit craint long-temps que Julie ne la forçât de s'en séparer,

ne voulut point qu'il fît seul le voyage de Paris. Elle laissa Léontine dans les mains de mademoiselle Lucet, et se décida à suivre le Marquis. Ne pouvant leur être d'aucune utilité à Mirande, je dis que je les accompagnerois jusqu'à Paris, et que de là j'irois voir mon ami Delmor. Deux heures après l'arrivée du courrier nous étions en voiture, et le troisième jour à Versailles, où on fut sans s'arrêter à Paris. Le Roi étoit au plus mal; madame du Barri étoit déjà à Ruel chez le duc d'Aiguillon. Les ministres des autels s'étoient emparés de la chambre du monarque, et à l'exception de ses augustes et trop malheureuses filles, et de quelques serviteurs zélés, tout fuyoit, moins par la crainte de la maladie, que parce qu'on ne pouvoit être reçu chez M. le Dauphin quand on avoit été chez le Roi. Persuadé que le monarque n'échapperoit point au trépas, on faisoit déjà sa cour au successeur.

M. de Mercour qui ne craignoit

cette affreuse maladie ni pour lui, ni pour sa femme, et qui aimoit Louis XV pour lui-même, monte au château. En arrivant, la première personne qu'il trouve dans la salle du trône, est M. d'Entragues, qui avoit été suffoqué de l'air pestilentiel de la chambre du Roi, et que M. de la Martinière (1) avoit forcé d'en sortir. M. de Mercour entendit le premier chirurgien qui lui disoit avec son ton tout à-la-fois brusque et sensible : Vous avez eu tort, grand tort, monsieur le Baron, de venir ici : on sait bien que vous aimez notre maître ; il n'y a que ceux qui ne le connoissent pas, qui ne l'aiment pas ; mais enfin vous avez peur de la petite-vérole et vous venez ici ! Le Roi m'a chargé de vous dire qu'il vous défendoit de rentrer ; qu'il seroit désolé que vous gagnassiez sa maladie. Tenez, dit-il, voilà M. le marquis de Mercour qui vous en dira autant. Ah ! vous

---

(1) Premier chirurgien de Louis XV.

êtes arrivé, dit M. d'Entragues ; et ma fille est-elle ici ? — Oui, Monsieur, j'ai bien pensé que vous y viendriez ; j'aurois voulu y être assez tôt pour vous empêcher de vous exposer. — C'est ce que je lui disois de la part du roi, reprit M. de la Martinière ; mais vous voilà, je vous le laisse, et retourne à mon poste. — Et les nouvelles ? — Mauvaises, très-mauvaises ; point d'espérance, ils l'ont tué. Ah ! nous perdons beaucoup plus qu'on le croit ; et quelques larmes bordèrent ses paupières. Il rentra dans la chambre du Roi. M. de Mercour aida son beau-père à gagner la galerie, et l'engagea à venir dans l'appartement qu'il avoit près le château, où Agathe et moi étions descendus. Le prompt retour du Marquis, car je n'avois pas voulu partir pour Valenciennes, que je n'eusse des nouvelles certaines de l'état du Roi, nous surprit beaucoup. Agathe crut que le Monarque n'existoit plus ; mais en voyant entrer avec lui son père et le trouvant aussi changé, elle fit un cri de sur-

prise et d'effroi. En effet, j'en fus frappé moi-même ; il sembloit que la mort qui planoit sur le lit du Monarque, eût marqué de son doigt sinistre son ancien favori. Déjà son teint étoit plombé, ses yeux ternes, et l'altération de ses traits étoit telle qu'on avoit peine à le reconnoître. Agathe se précipita dans ses bras. Mon enfant, lui dit-il, je suis bien enchanté que vous soyez venue ici. Croismar m'a bien dit, en arrivant, qu'il vous avoit envoyé un courrier; mais je ne savois pas si vous vous décideriez à faire ce voyage, hélas! bien triste pour nous. J'ai vaincu l'horreur que j'éprouve pour la petite-vérole. Je suis entré hier dans la chambre du Roi; il m'a témoigné beaucoup de bontés; je crois, s'il nous est rendu, que cette démarche ne sera pas perdue. Je suis revenu chez moi fort mal à mon aise, cependant je suis retourné ce matin. Le mal, en faisant plus de progrès, rend, selon toute apparence, l'air plus contagieux. Au moment où Louis XV me parloit avec bonté du

Marquis, de vous, dont madame Adelaïde disoit toute sorte de bien, je me suis senti suffoqué au point de perdre la respiration. Je ne voulois point qu'on s'en aperçût, et je m'appuyois contre le lit du Roi, qui vit le premier l'état où j'étois, et dit à la Martinière qui étoit là : Allez donc à lui, il va tomber ; et en effet le premier chirurgien n'a eu que le temps de me soutenir, et aidé d'un garçon de la chambre, ils m'ont conduit dans la salle du trône, où la Martinière m'a fait respirer des sels. — Mon Dieu, mon père, dit Agathe, vous eussiez bien dû vous ménager davantage. — Cette occasion étoit unique : la manquer, ma fille, autant renoncer à être jamais rien. Croyez qu'il y a peu de courtisans qui approchent de la chambre du Roi, tous suivent la jeune cour ; et si Louis XV, comme je l'espère, nous est rendu, il sera facile de remarquer les véritables amis du Monarque. Mais, Monsieur, dit-il en parlant à son gendre, vous alliez faire votre cour, que je ne vous en

empêche pas ; je resterai avec ma fille et l'ami Saint-Fal, que je suis bien aise de voir. Je suis venu seul; la Vicomtese craint trop pour sa beauté,pour risquer d'approcher d'ici ; j'avoue que je fus fort aise qu'elle ne fût pas du voyage ; je remis celui de Valenciennes à quelques jours. Ceux qui suivirent furent bien douloureux. M. de Mercour retourna au château, et nous engageâmes M. d'Entragues à se mettre au lit, où la fièvre se déclara avec une grande force. M. de Mercour revint, il étoit fort triste. L'état du Roi l'avoit pénétré. Le Monarque l'avoit reconnu, nous dit-il; et, l'appelant, il lui avoit dit qu'il le croyoit à Mirande. — J'y étois, Sire, quand j'ai appris votre maladie, et je suis parti sur-le-champ avec madame de Mercour. — Je vous sais gré de ce zèle; je crains que votre beau-père ne soit victime du sien. Comment va-t-il ?— Bien mieux, répondit-il.— Dites lui que je ne veux pas qu'il revienne; nous nous verrons quand je serai rétabli ; vous lui donnerez

de mes nouvelles. Madame de Mercour a-t-elle eu la petite-vérole ? — Oui, Sire. — Alors il n'y a point de danger pour elle. Madame Victoire s'approche de M. de Mercour et lui dit : Vous n'irez donc point chez madame la Dauphine ? — C'est ici, Madame, que doivent se réunir les serviteurs fidèles, et je me fais gloire d'être du nombre. — Le Roi les distinguera, repartit la Princesse.

Un moment après, M. le duc de Richelieu entra; il arrivoit de Ruel: il me prit la main, me la serra avec une grande affection, et me demanda où étoit le Baron. — Il étoit ici il y a un moment ; puis, parlant assez bas pour que Louis XV ne m'entendît pas : il est rentré très-malade. — Je l'irai voir, dit le Duc. Sa Majesté qui nous voyoit causer, nous appela, et nous nous approchâmes de son lit. Comment va-t-elle ? dit il au Duc. — Bien affligée, Sire, de ne pas donner à votre Majesté tous les soins que sa vive tendresse auroit voulu prendre. — Cela

n'étoit pas possible. Puis, s'adressant au marquis de Mercour : Je n'ai pas voulu renouveler ici la ridicule scène de Metz ; les Rois ne sont pas libres de leurs affections ; je devois l'exemple et je l'ai donné; mais je n'en aime pas moins sincèrement la Comtesse. Viendra-t-elle ce soir? — Oui, Sire, comme vous lui en avez donné l'ordre. — M. de Mercour, puisque vous êtes ici, vous l'irez prendre à Ruel ; vous l'amènerez dans les petits cabinets ; elle aura soin de mettre un voile ; elle attendra que mes filles aillent se reposer pour entrer ; car je ne veux pas leur donner le moindre chagrin ; ce seroit mal récompenser leur généreux dévouement. Le Marquis promit de faire tout ce que sa Majesté lui ordonnoit. Allez vous reposer, reprit le Roi avec sa bonté accoutumée ; vous avez couru jour et nuit ; il est essentiel que vous alliez dormir quelques heures, puisque vous veillerez peut-être ici fort tard ; car mes filles quelquefois ne me quittent pas avant le jour. La

Marquise, après avoir entendu ce récit, plaignit le sort du Monarque, et sur-tout sa foiblesse pour madame du Barri; elle parut fâchée que son mari eût consenti à l'aller chercher; mais M. de Mercour dit qu'il lui étoit impossible de refuser au Roi ce qu'il avoit la bonté de lui demander comme une marque d'amitié, lorsqu'il eût pu ordonner; car enfin, dit-il, il est encore le maître. M. d'Entragues, auprès du lit duquel nous étions, fut de l'avis de son gendre, quoiqu'il n'aimât pas la Comtesse.

Il étoit toujours très-accablé, et tout faisoit craindre qu'il ne fît une grande maladie. Le Roi lui envoya son premier médecin. Cette faveur du Monarque auroit été capable de guérir le Baron, si nos jours n'étoient pas comptés. Le médecin ne décida pas encore si c'étoit la petite-vérole; mais il ordonna les remèdes qu'il crut nécessaires pour prévenir le danger de cette affreuse maladie. Je fis placer un lit de veille dans la

chambre du Baron, et j'engageai madame de Mercour à aller se reposer au moment où son mari partiroit pour Ruel. Je l'assurai que j'aurois de son père tous les soins possibles. Dès que nous fûmes seuls, le Baron me dit : Je me sens très-mal, mon ami; je voudrois bien ne pas mourir sans revoir madame de Launoi. Faites-moi le plaisir de lui écrire que j'ai besoin d'elle. Je ne croyois pas à la nécessité qu'elle vînt à Versailles, où son rôle ne pouvoit qu'être entièrement déplacé; mais par la même raison que M. de Mercour étoit allé à Ruel, je pris la plume pour écrire à la Vicomtesse; et cette raison, j'en conviens, n'étoit honorable ni pour l'un ni pour l'autre. La seule chose qui justifioit ma complaisance, c'étoit l'idée que madame de Launoi n'exposeroit sûrement pas les restes de sa beauté à l'air contagieux du château. Le Baron voulut ajouter quelques mots à ma lettre, mais il étoit si accablé qu'il pouvoit à peine tenir sa plume; ses caractères étoient

presqu'inlisibles. Il me pria d'éveiller Legris, de lui dire de prendre un cheval de poste, et d aller sans s'arrêter porter cette lettre à madame de Launoi. J'exécutai ses ordres, que cet ancien serviteur reçut d'assez mauvaise humeur. Personne n'aimoit la Vicomtesse, et on avoit vu avec plaisir qu'elle n'étoit pas du voyage. C'est bien inutile que j'y aille, dit Legris, car elle ne viendra pas ; elle a si peur d'être enlaidie! —Je n'ai rien à vous dire, mon cher Legris ; telle est la volonté de votre maître, et le contrarier dans l'état où il est, seroit fort dangereux. Le valet de chambre se disposa à partir, et je revins auprès du malade, dont la fièvre devenoit de moment en moment plus forte ; cependant il conservoit toute sa tête. A l'instant où je le croyois assoupi et que je m'étois mis dans une bergère auprès du feu, où je me livrois au sommeil, il m'appelle ; je m'approche de son lit : Mon ami, me dit-il, je crois que je ne survivrai pas à mon auguste maître. — Qui vous donne

cette idée? d'ailleurs, peut-être que le Roi échappera à sa maladie. — Non, c'est impossible : vous n'avez pas vu comme moi les taches de pourpre qui ont paru presqu'en même temps que l'éruption : c'est un signe de mort, sur-tout à l'âge du Roi. Je serai atteint du même mal, et je mourrai. Ce qui me le persuade, c'est la révolution qui s'est faite dans mes pensées. L'idée du pauvre Jerville ne me quitte point, je me repens de lui avoir refusé Agathe. — Vous ne devez rien vous reprocher; madame de Mercour est heureuse, elle aime son mari, elle en est aimée. — O mon ami! vous ne savez pas ce qui me donne des remords; mais je veux m'en expliquer avec ma fille : vous serez présent à notre entretien; je desire que vous soyez le dépositaire de ce qu'elle confiera à ma tendresse, que vous m'aidiez à réparer le mal involontaire que j'ai fait. Je ne voyois que trop ce qu'il vouloit dire, mais je me gardai bien d'ajouter un seul mot. Pouvois-je savoir quelle seroit la volonté d'Aga-

the ! son secret ne m'appartenoit pas, et on se rappelle qu'au moment de la mort de Julie je ne voulus point parler à M. d'Entragues de ce qui intéressoit Rosine, sans l'aveu de sa mère. Je souhaiterois, ajouta le Baron, que vous fissiez en sorte demain, dans la journée, d'éloigner tout ce qui sera dans ma chambre, pour que nous ne soyons que vous, ma fille et moi; il faudra prendre l'instant où le Marquis sera chez le Roi. Je lui promis de remplir ses intentions; mais je me gardai bien d'en instruire madame de Mercour; je la connoissois assez pour être certain que si elle en avoit la moindre idée, elle éviteroit avec tant de soin d'être seule avec nous, que nous ne pourrions savoir quelles étoient les intentions du Baron. J'attendois avec impatience cette explication, parce que je pensois que son résultat pourroit servir à améliorer le sort de la pauvre Rosine, et que peut-être la nature et la ressemblance avec sa mère avoient appris au Baron qu'elle étoit son enfant, celui d'Agathe et

de Jerville. Mon ami, me dit ensuite M. d'Entragues, que les approches de la mort changent pour nous les objets ! l'ambition, les préjugés, le desir de dominer disparoissent; nous sentons qu'il n'est rien qui vaille les tourmens que nous nous sommes donnés, et nous mourons à nos opinions, bien avant de cesser de vivre; du moins je l'éprouve ainsi. Ah! si j'avois mis dans l'affection de ma fille tout mon bonheur, que je n'eusse pas regardé son mariage avec un homme en faveur comme devant être un moyen d'arriver au ministère, j'aurois répondu aux touchantes prières de Jerville, que j'aimois si tendrement, de mon respectable ami Delmord! j'aurois nommé mon fils, le plus digne, le plus aimable jeune homme; il seroit resté avec moi à Vermur, où j'eusse été heureux si j'avois su l'être. Je lui répétai que Madame de Mercour étoit fort contente de son sort. — Elle ne peut l'être, mon ami; vous souvenez-vous qu'elle tomba évanouie au moment de pro-

noncer le mot qui l'unissoit à M. de Mercour? — Oui, je m'en souviens. — Mais ce que vous n'avez peut-être pas remarqué, c'est que ce fut à l'instant où le cri d'un enfant se fit entendre; je n'y pris pas garde alors, ou plutôt je ne voulus pas le remarquer. Mon ami, quand une passion violente occupe les facultés de notre ame, elle repousse tout ce qui peut la contrarier; et voilà ce que je faisois sans cesse pour que rien n'arrêtât la marche que j'avois si faussement imaginé devoir me conduire aux honneurs : et qu'en ai-je recueilli? le malheur de ma fille unique, celui peut-être de..... et bien certainement pour moi des démarches infructueuses, le chagrin et la mort que je suis venu chercher sous le dais où j'aurois voulu m'asseoir à côté du Monarque, dont je me flattois de partager la puissance. Il s'arrêta et garda quelque temps le silence. Croyez-vous, dit-il, peu d'instans après, que madame de Launoi vienne à Paris? — Je l'ignore. — Elle s'aime plus que

tout

tout ce qui l'environne; il y a long-temps que je m'en suis aperçu, mais je n'étois plus d'âge à changer. L'amour n'a jamais été pour moi une affaire importante. Il étoit d'usage pour un homme de ma sorte, d'avoir une maîtresse. La Vicomtesse étoit fraîche comme la rose, mariée au plus sot époux. Elle étoit pleine d'esprit, de graces; elle m'eût tourné la tête si l'ambition ne l'eût pas déjà fait. Elle jugea mon foible, écrivit sous ma dictée mes plans politiques. Avant que vous eussiez pris cette peine, sa jolie main se fatiguoit des heures entières à copier des brouillons où je n'avois fait que jeter mes idées; elle les classoit, y ajoutoit des réflexions dignes de nos meilleurs diplomates; elle fut alors pour moi une femme accomplie. Quinze ans je la vis avec le même enthousiasme; mais depuis sa grande intimité avec les Delcroix je l'ai jugée; cependant elle m'est nécessaire, parce que je lui trouve un genre d'esprit qui n'appartient qu'à elle : je serois donc fâché de

mourir sans la voir, et je m'y attends. Je fus fort aise de lui voir cette persuasion, parce que je l'avois complètement.

La nuit se passa ainsi en réflexions tardives qui aigrissoient ses douleurs. Sur les six heures du matin, M. de Mercour entra chez le Baron, qui lui demanda : Comment est le Roi? — Toujours dans le même état; Mesdames ne l'ont pas quitté, de sorte que madame du Barri n'est pas entrée. Le Roi lui a fait dire par moi, d'attendre quelques jours pour revenir; que dès qu'il seroit mieux elle en seroit instruite : elle a eu l'air fort triste. Je voulois l'accompagner à Ruel, elle n'a pas voulu. Il fait trop grand jour, m'a-t-elle dit; cela vous compromettroit : j'ai insisté, elle m'a refusé, et j'en ai été fort aise, car je suis excédé de fatigue. J'ai passé la nuit debout au pied du lit du Roi, je vais me coucher; mais avant j'ai voulu savoir, Monsieur, comment vous vous trouviez. — Fort mal; les contemporains

se suivront de près, et il n'est pas si douloureux que vous l'imaginez, pour un courtisan, de mourir avec son maître. L'usage qui faisoit immoler les fidèles serviteurs des Rois d'Asie sur leurs tombes, n'étoit pas si féroce qu'on le pense. Rien de plus terrible que de survivre au règne de celui à qui on a rendu toute sa vie amour et obéissance. Je me rappelle, lorsque j'étois page de Louis XV, que je voyois venir aux Tuileries tous les vieux courtisans de son aïeul; c'étoient presque tous de grands hommes, des noms illustres: eh bien, ce n'étoit que des ombres, ayant, il est vrai, un air majestueux, imposant; mais ce n'étoit, je le répète, que des ombres dont la jeunesse folâtre de la nouvelle cour avoit peur; et je serois de même si je survivois à mon cher maître: heureux si tous ceux qui l'ont servi dans sa jeunesse avoient le même sort! —Nous espérons encore, interrompit le marquis de Mercour, que ces douloureux pronostics ne se réaliseront pas. — Pour mo ls ne sont

pas douteux. Mais allez vous reposer, mon cher Marquis, vous devez en avoir grand besoin ; et vous aussi, Saint-Fal, je veux que vous dormiez ; je me sens plus calme ; si je souffrois davantage, je vous ferois réveiller. Je le quittai pour peu de temps. Mais j'avois besoin de rassembler mes idées ; je ne comprenois pas que le Baron fût le même homme que j'avois vu si fier, si insensible. Je pleurois de nouveau mon pauvre Jerville, et j'osois former des espérances flatteuses pour Rosine. Ah ! je ne savois pas que dans la vigueur de l'âge les passions ont une autre ténacité qu'au bord de la tombe, et que l'orgueil de la Marquise lutteroit victorieusement contre la nature et la pitié, quelque chose qu'on pût lui dire.

CHAPITRE II.

La mort anéantit tout projet.

La journée du lendemain fut très-mauvaise ; le Baron sut que le Roi devoit être administré : on eut beau lui dire que c'étoit plus pour donner l'exemple, que par la raison d'un pressant danger ; il n'en voulut rien croire, et répéta plusieurs fois dans la journée : je ne le verrai plus, et avec lui seront ensevelis tous mes vains projets. Il ne parut pas occupé du dessein dont il m'avoit parlé la nuit d'avant. Il ne chercha point à être seul avec sa fille et moi. L'état du Roi étoit sa seule sollicitude. Il envoyoit de quart d'heure en quart d'heure à l'appartement de sa Majesté. Il vouloit qu'on lui remît les bulletins. Il interrogeoit le premier

médecin, bien plus sur la santé de Louis XV, que sur la sienne propre. Il sembloit, comme il l'avoit dit, n'avoir nul desir de survivre au Roi. Le médecin trouva la fièvre très-violente, et quelques légères taches rouges lui firent croire que l'éruption se feroit promptement; ce qui eût été d'un très-bon augure. Il me le dit, ce qui me fit grand plaisir, car j'espérois beaucoup des bonnes dispositions où le Baron étoit. Madame de Mercour étoit sincèrement touchée de son état, et lui prodiguoit tous les soins de la tendresse filiale.

Le soir il fut d'un extrême accablement. Cependant, au moment où le Marquis rentra, il parut se ranimer; il lui demanda si le Roi n'avoit pas été très-fatigué de la cérémonie. Il l'a soutenue, dit M. de Mercour, avec beaucoup de grandeur et de résignation: rien n'étoit plus touchant que de voir Mesdames prosternées auprès du lit du Monarque. Avec quelle ferveur ces ames

pures et sensibles demandoient au ciel le rétablissement d'un père chéri et son entière conversion ! En vérité, dit M. de Mercour, je n'aurois pas osé cette nuit aller à Ruel ; il m'eût semblé que c'eût été m'opposer au dessein de Dieu, que servent avec tant de zèle ces augustes Princesses. Heureusement que le Roi, rendu entièrement à la religion et à la nâture, semble avoir oublié sa maîtresse. J'étois près du lit du malade, qui à ces mots me serra la main, et me dit à l'oreille : *Je suis moins avancé que mon maître dans la voie du salut, car je voudrois bien qu'elle fût ici.* Je ne répondis rien. Il continua : Dieu permettra peut-être qu'elle refuse de venir. Je prendrai ce caprice pour un ordre du ciel, et renoncer à elle entièrement. Madame de Mercour vouloit veiller, son père ne le voulut point, et ce fut le Marquis qui resta dans la chambre de son beau-père. Je vins le relever d'assez bonne heure, et trouvai le Baron fort mal, mais toujours l'esprit parfaitement libre. La jour-

née fut agitée, et l'arrivée de Legris irrita encore ses maux : il m'apportoit une lettre de la Vicomtesse, par laquelle elle m'assuroit de toute la part qu'elle prenoit à la maladie du Baron, mais que sa santé étoit si foible qu'elle ne pouvoit s'exposer à l'air de la petite-vérole. Elle me prioit de lui donner très-exactement des nouvelles du malade, qu'elle embrassoit par moi de tout son cœur.

Cette lettre fut un coup bien sensible pour M. d'Entragues. Voilà qui est fini, me dit-il, je ne la reverrai de ma vie; et il se trouva très-mal : on eut toutes les peines du monde à le faire revenir. J'appris à la Marquise la cause de cet accident; elle dit qu'elle n'en étoit pas surprise, qu'elle avoit toujours pensé que madame de Launoi n'aimoit pas son père : elle redoubla de soins pour le consoler de l'ingratitude de la Vicomtesse. Tu m'es bien chère, lui dit son père, et je ne mourrai pas sans t'en donner des

marques. — Vivez, mon père, pour notre bonheur.

La petite-vérole fut enfin déclarée : tout annonça qu'elle seroit très-abondante, mais sans malignité ; cependant la moindre révolution pouvoit être mortelle. Le premier médecin ne le laissa pas ignorer à la Marquise, qui fut très-effrayée de l'idée de perdre son père, et décida qu'elle ne se coucheroit point qu'il ne fût hors de danger. Vous ne resterez pas seule, lui dis-je ; s'il arrivoit un événement, vous n'auriez pas la force de le soutenir. Elle me remercia et accepta ce que je lui offrois.

M. de Mercœur avoit passé toute la journée chez le Roi, et on avoit fait l'impossible pour laisser ignorer à son favori que l'on n'attendoit plus que l'instant fatal. Le père d'Agathe venoit de me dire : si le Roi passe la journée de demain, j'aurai quelqu'espérance qu'il nous sera rendu ; et convenez, Saint-Fal, que ce sera

un beau moment pour nous. Je ne serois pas surpris que le Marquis ne fût nommé duc. On pourroit ériger la terre de Vermur en duché, sous le nom d'Entragues. Il me seroit doux de voir porter mon nom au fils de ma fille; nous pourrions échanger Launoi contre Mirande, alors ce seroit un domaine digne d'un prince du sang, et.............

A l'instant même l'airain frappant l'air de ses lugubres sons, apprit à M. d'Entragues et à toute la ville, que le Roi avoit cessé d'être (1). La révolution qu'il en éprouva fut telle, que la petite-vérole rentra dans le même moment. Madame de Mercour voulut en vain lui faire croire que c'étoient les prières de quarante heures. — Non, ma fille, je ne puis m'y tromper, tout est fini pour votre malheureux père; je n'ai plus qu'à aller rejoindre mon ami,

(1) Louis XV mourut le 10 mai 1774, à trois heures vingt minutes du soir.

mon maître, le meilleur et le plus aimable des princes, qui eût été un grand Roi s'il avoit eu de grands ministres. Il avoit tout reçu de la nature; la majesté reposoit sur son front. Son regard imprimoit le respect et l'amour. On n'eut jamais l'esprit plus juste, plus de facilité pour le travail ; enfin on ne peut accuser des fautes que la postérité lui reprochera, que ceux qui l'entourèrent. Les Français avides de changement ne sentent pas la perte qu'ils font ; peut-être un jour diront-ils : si Louis XV avoit vécu, nous serions moins malheureux.... Mais n'importe, je ne tiens plus au siècle présent. Le temps fuit devant moi, l'éternité se montre à mes regards. Je n'y entrerai pas sans avoir rempli un devoir sacré, et lorsque j'aurai réuni les puissances de mon ame, que la mort du Roi a ébranlées, je m'occuperai d'exécuter ce que la probité m'ordonne. Madame de Mercour étoit si loin d'imaginer ce que son père projetoit, qu'elle se persuada que le Baron parloit de quel-

que grande restitution qu'il croyoit devoir à l'acquit de sa conscience. Comme elle avoit infiniment de noblesse et de désintéressement, elle n'en conçut aucune inquiétude; elle ne s'occupa que d'envoyer chercher les médecins pour tâcher de réparer le mal que la nouvelle de la mort du Roi avoit causé à son père. Ils déclarèrent qu'ils craignoient bien que rien ne pût y réussir. On posa les vésicatoires, mais sans espérance. Madame de Mercour, à cet arrêt, fondit en larmes, et fut obligée de sortir de la chambre de son père pour qu'il ne vît pas la douleur que son état lui causoit. Elle trouva dans son appartement M. de Mercour, qui revenoit de chez Louis XV, qu'il n'avoit quitté que lorsque les yeux du Monarque avoient été fermés pour jamais. Ce spectacle de la grandeur et du néant dans la même personne, lui avoit fait une forte impression. Qu'est-ce qu'une couronne, dit-il à sa femme, au moment où le père de la nature prononce ces mots : Homme, ton heure est

arrivée, et quand tes conquêtes t'auroient rendu maître du monde, ta gloire, tes exploits, l'amour ou la crainte que tu inspires à des millions d'hommes, ne la prolongeront pas d'un instant.

La cour étoit partie pour Choisi, et tout ce qui avoit été aux derniers momens de Louis XV, ne pouvoit pas y paroître avant six semaines. M. de Mercour n'avoit donc rien à faire à Versailles; et, ayant besoin de se dissiper des pensées sombres que la mort de son bienfaiteur lui causoit, il dit à la Marquise qu'il iroit passer la journée chez M. d'Aiguillon. J'ai toujours remarqué que M. de Mercour n'étoit jamais plus empressé de faire sa cour à un ministre, qu'au moment où il y avoit tout à croire qu'il seroit disgracié. Madame de Mercour ne contraria point son mari. Tout ce qui avoit un principe de magnanimité ne pouvoit lui déplaire. Il entra donc dans la chambre du Baron, qui versa quelques larmes en le voyant, et ne put

s'empêcher de lui demander si le Roi avoit encore parlé de lui. Que cela fût vrai ou non, je ne le sais pas, car j'ai négligé de m'en informer depuis, le Marquis l'assura que sa Majesté l'avoit chargé de lui dire qu'il desiroit beaucoup qu'il lui survécût, tant par l'amitié qu'il avoit pour lui, que par l'utilité dont il pouvoit être à son successeur. Ces mots semblèrent calmer un instant les douleurs de M. d'Entragues. Le Marquis lui dit qu'il alloit revoir les anciens amis du Monarque ; qu'il espéroit le retrouver mieux à son retour, qui ne seroit que le lendemain. Vous me retrouverez, reprit le Baron ; voilà tout ce qu'on peut espérer ; je crois bien que j'ai encore quelques jours à vivre ; mais pour en revenir, impossible. Ce qui m'afflige, c'est la douleur de ma fille. C'est au moment où j'apprends à connoître toute la bonté de son cœur, que nous sommes séparés : mais je la laisse avec un mari qui l'aime et s'occupera sans cesse de son bonheur. — Le ciel vous con-

servera, Monsieur, pour y ajouter encore. Il secoua la tête pour marquer qu'il ne s'en flattoit pas. Le Marquis me serra la main, me recommanda sa femme et me dit : Si mon beau-père étoit plus mal, vous m'enverriez un courrier à Ruel. J'y fais mener mon cheval barbe, je serai ici en vingt minutes. Je l'assurai qu'il devoit être tranquille.

Nous ne quittâmes point, la Marquise et moi, la chambre du Baron. Vers les dix heures du soir, la fièvre qui avoit été très-forte diminua, l'oppression de poitrine parut cesser, et les mouches commencèrent à se faire sentir. Ce mieux nous combloit de joie; je dis nous, car je n'ai jamais pu séparer mes sentimens de ceux d'Agathe. Le Baron donna ordre qu'on nous laissât entièrement seuls, et qu'on ne rentrât point dans sa chambre qu'il ne sonnât. Puis, nous ayant appelés, il nous dit de nous asseoir le plus près que nous pourrions de son lit, afin qu'il ne fût pas obligé de parler

haut. Madame de Mercour se mit dans une bergère qui étoit à la tête du lit du malade, et elle posa son beau bras sur celui de son père. Moi, je me plaçai au pied, de manière que je ne perdis pas une seule nuance des impressions qui se peignoient, pendant la conversation que je vais rapporter, sur les figures d'Agathe et de M. d'Entragues. Je suivrai, pour la rendre, la forme du dialogue, nécessaire pour en conserver tous les détails qui me sont sans cesse présens.

M. D'ENTRAGUES.

Je voudrois, ma fille, faire passer dans votre ame les sentimens que j'éprouve, et vous verriez d'un œil tranquille le moment de ma mort.

Elle voulut l'interrompre, il la pria de le laisser continuer, qu'elle lui répondroit ensuite, et il reprit :

Ce moment n'est affreux que pour ceux qui ont des torts graves à se

reprocher, sur-tout s'il ne leur reste aucun moyen de les réparer. Sur ce point, je ne suis pas aussi à plaindre que je pourrois l'être, car je compte sur la tendresse de ma fille pour ne pas me laisser descendre dans la tombe avec des remords : dis, mon Agathe, puis-je y compter?

AGATHE.

Quand il s'agiroit, mon père, de la perte entière de votre fortune, si elle étoit nécessaire pour l'acquit de votre conscience, je suis prête à signer tout ce que vous desirerez, et à le faire signer à M. de Merçour; car je connois l'élévation de ses sentimens. Parlez donc, je vous en conjure, avec toute confiance.

M. D'ENTRAGUES.

Il n'est pas nécessaire, mon enfant, que tu signes aucun acte; et M. de Mercour ne doit rien savoir de ce que nous allons dire.

Agathe devint pâle comme la mort.

Puis, s'adressant à moi, il me dit : M. de Saint-Fal, vous êtes devenu de la famille, et Agathe vous doit peut-être plus qu'à moi, puisque c'est vous qui avez développé ses brillantes qualités : ce qu'il y a de certain, c'est qu'à ma place vous l'eussiez rendue plus heureuse.

AGATHE.

On ne peut l'être plus que je ne le suis, et votre bonté a tout fait pour moi.

M. D'ENTRAGUES.

Non, ma fille, je connois mes torts, je vous ai sacrifiée à mon ambition ; j'ai séparé deux cœurs faits pour être unis.

ACATHE.

Je n'ai jamais dû appartenir qu'à M. de Mercour ; lui seul pouvoit faire mon bonheur.

M. D'ENTRAGUES.

Je rends justice aux qualités du Marquis : je me plais à penser que vous serez toujours tendrement unis; mais il n'est pas moins vrai que ton mariage est un parjure, et que c'est moi qui l'ai commandé.

AGATHE.

Je ne me souviens plus que de l'instant où je me suis donnée au meilleur et au plus aimable des hommes.

M. D'ENTRAGUES.

Je serois loin de vouloir rappeler les temps qui l'ont précédé, si nous n'avions pas, vous et moi, mon enfant, des torts à réparer envers...

AGATHE, *avec une extrême émotion.*

Toute réparation est impossible. D'ailleurs, oubliez-vous, mon père, que l'infortuné n'existe plus!

M. D'ENTRAGUES, *prenant la main de sa fille avec la plus tendre affection.*

Hélas ! je ne l'oublie point ; et comment l'oublierais-je, lorsque tout doit me le rappeler.

AGATHE.

Je ne sais, en vérité, mon père, quel démon jaloux de ma félicité vous donne ces tardifs regrets. Je suis heureuse, je préfère M. de Mercour à tout autre, et je suis assurée que je n'aurois pas eu des jours aussi tranquilles avec celui que l'amour m'avoit fait croire le seul objet digne de mes affections ; d'ailleurs, je le répète avec douleur, il n'est plus.

M. D'ENTRAGUES.

Un autre lui-même demande que l'on répare.

AGATHE *tremblante.*

Un autre ?

M. D'ENTRAGUES.

Interroge ton cœur, ou plutôt laisse-le agir; pense que tu n'as pas d'amis plus tendres, plus sincères que ceux qui t'écoutent; que je vais mourir, et que je n'ai qu'un instant pour assurer à cet être, si digne de notre tendresse, un sort, sinon tel qu'elle eût pu y prétendre, au moins indépendant et fortuné.

Agathe, pendant que son père parloit, paroissoit dans une agitation extrême : elle levoit sur moi des regards où le désespoir se peignoit. Elle resta quelque temps en silence. Puis, tout-à-coup, par une force que je n'ai jamais vue qu'à elle, effaçant de sa physionomie jusqu'à la moindre trace de sensibilité et d'inquiétude, elle retira sa main de celle de son père, et, élevant médiocrement la voix, elle prononça de suite, et avec la plus étonnante assurance, ce discours :

AGATHE.

Je ne sais, mon père, ce que peuvent dire les mots que vous venez de prononcer; mais permettez que sans y répondre, puisque je ne les comprends pas entièrement, je demande quelle est celle de mes actions qui pourroit me mériter un aussi sensible outrage que celui de croire que je me sois oubliée au point de contracter avec M. de Jerville des nœuds secrets, et qu'il m'ait rendue mère; car toute autre idée ne peut pas se présenter au père de mademoiselle d'Entragues. Sachez donc, Monsieur, que si j'avois épousé secrètement le neveu de M. Delmord, si de cette union légigitime, malgré l'irrégularité des formes, j'avois eu un enfant, rien dans la nature, pas même la crainte de votre haine, qui eût été pour moi le plus affreux malheur, ne m'auroit pu décider à prononcer, comme vous le dites, un parjure. J'ignore donc quel est l'imposteur qui a osé dire que j'étois mère d'une autre

que de ma Léontine : qu'il le prouve, qu'il m'intente un procès, qui me flétrira dans l'opinion publique ; car, pour une femme, il ne suffit pas à sa réputation de n'avoir rien à se reprocher, il faut encore que personne ne l'accuse même injustement ; mais il ne pourra réussir à prouver cette infâme calomnie ; et si vous voulez savoir, mon père, ce qui m'avoit fait mettre tant de résistance à mon mariage avec M. de Mercour, c'est que je me disois : on a su que M. de Jerville me rendoit des soins ; la confiance de la jeunesse m'a fait parler de lui avec un grand intérêt ; on dira donc que je répondois à son amour, et de là à me croire coupable il n'y a qu'un pas ; et si un jour on ternissoit ma réputation, si on y portoit la plus légère atteinte, ce qui ne se pourroit qu'en livrant celui qui me donneroit son nom à une sorte de mépris, je ne sais à quelles extrémités je me porterois. Cependant, vous me commandâtes de m'unir à M. de Mercour, et j'obéis. Depuis, je

le demande encore, quelle est celle de mes actions qui a pu faire juger que j'étois parjure et marâtre? Quelle mère a donné plus de soins à son enfant, que j'en ai donnés à ma Léontine? et si on suppose que, mariée avec M. de Jerville, que je conviens avec vous avoir aimé de l'amour le plus tendre; si on veut croire qu'il m'avoit rendue mère, que ce gage de notre tendresse existe, comment imaginer que je l'aie rejeté de mon sein, lorsque celle qui seroit sa sœur y reçoit chaque jour des marques de ma tendresse! Je pourrois dire comme Hippolyte:

Et sans vouloir vous-même augmenter vos ennuis,
Examinez ma vie et songez qui je suis:
Quelque crime toujours précède les grands crimes.

Il y en auroit un atroce à ôter à l'enfant légitime de M. de Jerville, son nom, son état, sa fortune; et rien, je ne cesserai de le répéter, n'a pu donner cette idée de moi à

mon père. Laissez donc aux esprits malfaisans ces insinuations ténébreuses.

M. D'ENTRAGUES, *faisant un effort pour relever sa tête*, *s'écria :*

Des insinuations ! aucune, aucune ! la nature seule a parlé à mon cœur. Qui pourroit voir Rosine et ne pas dire : c'est la fille de madame de Mercour ? Oui, ce sont tes traits, tes graces, ton esprit ; Julie ne s'en seroit pas chargée si elle n'eût pas été à toi.

Mme. DE MERCOUR.

Eh bien, monsieur, Rosine ne m'est, et ne me sera jamais de rien.

M. D'ENTRAGUES.

Ah ! ma fille, que tu me fais de mal ! que tu prouves bien qu'il ne faut pas attendre au lit de la mort pour réparer ses torts ! Mais j'espère que le ciel qui a pitié de mon repentir, me donnera le temps de faire ce que je dois, ce qu'il m'eût été si doux de faire pour toi. Cruel enfant !

que tu me punis de mon obstination par la tienne! Rosine aura mes terres de Bourgogne. J'espère que Saint-Fal voudra bien la reconnoître et l'ôter ainsi des mains de ceux qui ne s'en sont emparés que pour vous perdre, Madame.

AGATHE.

Vous réfléchirez, monsieur, je l'espère, au danger de semblables dispositions. Si, en effet, cette petite fille me ressemble, ce qui ne peut être qu'un effet du hasard, en la faisant reconnoître par M. de St.-Fal, que voulez-vous que l'on dise? Je compte assez sur son amitié pour croire qu'il ne consentira point à de semblables arrangemens, qui me priveroient du plaisir de le voir; car je le regarderois alors comme mon plus cruel ennemi. Expliquez-vous, monsieur de Saint-Fal!

J'aurois voulu, pour tout ce que je possédois au monde, n'être pas obligé de répondre; la dissimulation d'Agathe m'inspiroit un senti-

ment d'horreur : mais avois-je le droit de trahir un secret que je devois à sa confiance ? comment aussi affliger un vieillard mourant !

M. D'ENTRAGUES.

Répondrez-vous enfin, monsieur de Saint-Fal ; et faut-il que Jerville ne trouve plus d'ami ! Abandonnerez-vous aussi Rosine ?

Je fus enfin forcé de rompre le silence, et tâchant de concilier tout ce que je devois à mes bienfaiteurs et à moi-même, je le fis en ces termes :

Je partage, Monsieur, votre opinion sur les Delcroix, et j'ai de fortes raisons pour la croire fondée ; mais je ne vois rien qui nous autorise à leur enlever un enfant qu'ils ont dit être fille d'un de leurs parens. Quand je la reconnoîtrois, ce qui seroit un mensonge, que de moyens n'auroient-ils pas de prouver que Rosine ne m'est rien ? et alors, dans quel dédale ne nous jetterions-nous pas !

Je crois donc que si M. le Baron a le dessein de faire du bien à cet enfant, il pourroit lui laisser, par testament, un legs considérable.

AGATHE.

Par testament! y pensez-vous, monsieur de Saint-Fal? Quelle raison mon père auroit-il de donner à cette petite fille?

M. D'ENTRAGUES.

Quoi! vous ne voulez pas même que je pense à lui assurer une existence honnête!

Mme DE MERCOUR.

Est-on donc obligé envers ceux qui ne nous sont rien?

M. D'ENTRAGUES.

En vain votre bouche m'assure du contraire, je sais ce que je dois penser; et puisque ni vous ni M. de

Saint-Fal ne voulez me seconder, je saurai remplir ce que je dois, et rien ne pourra m'empêcher de déclarer qu'elle est ma fille.

Mme. DE MERCOUR *se levant avec la plus grande précipitation.*

N'imaginez pas, Monsieur, que je consente à ce projet ! vous êtes ici chez moi, et je donnerai des ordres si précis, que vous ne pourrez l'exécuter.

M. D'ENTRAGUES.

Quoi! vous osez, Madame, prétendre enchaîner ma liberté! Fille et mère dénaturée, un jour vous vous repentirez de votre cruauté. Retirez-vous, laissez-moi mourir seul. Votre mort sera plus affreuse que la mienne.

Mme. DE MERCOUR *se jetant au pied du lit de son père.*

O mon père, pardonnez, je vous

supplie, à votre fille ! aimez-la encore. Mais, ô mon Dieu ! il ne m'entend plus. Saint-Fal, mon cher Saint-Fal, aidez moi à soutenir sa tête. Je crus que l'état du Baron n'étoit qu'un évanouissement comme ceux qu'il avoit eus depuis qu'il étoit malade; j'appelai sa garde et ceux de ses gens qui le servoient. On ouvrit les fenêtres; on lui frotta les tempes avec de l'eau de Cologne, on lui fit respirer des sels : sa fille le pressoit contre son cœur, cherchoit à y rappeler la vie; mais c'étoit en vain, le coup mortel étoit porté. J'ordonnai qu'on partît en grande hâte pour Ruel, tandis qu'on alloit chercher les médecins. Agathe ne vouloit point se résoudre à abandonner les restes d'un père dont elle venoit, par son obstination, de causer la mort. Elle le couvroit de baisers et de larmes. Si je ne l'avois connue que depuis la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son père, je l'aurois regardée comme la plus fausse des femmes : mais non, elle aimoit réellement le Baron; elle lui savoit

gré au fond de son cœur de ce qu'il avoit voulu faire pour sa fille, et elle en étoit encore plus sensible à sa perte. Froide, dissimulée quand elle croyoit que sa réputation pouvoit être compromise en se livrant à la vivacité de ses sentimens, elle s'y abandonnoit avec transport, lorsqu'en les manifestant elle ajoutoit à la bonne opinion qu'elle vouloit conserver, à quelque prix que ce fût. On ne put la décider à sortir de la chambre de son père; elle y resta jusqu'à l'instant où le Marquis arriva de Ruel. Il parut désespéré de n'avoir pas été avec elle dans ce fatal moment, s'excusa sur la persuasion où il étoit qu'il n'y avoit point de danger présent; et il lui dit des choses si tendres, si aimables, qu'elle parut supporter avec plus de courage un événement dont le Marquis ignora la véritable cause. Ah! pourquoi en ai-je été témoin?..

CHAPITRE III.

Elle ne peut avoir tort à mes yeux.

M. de Mercour me laissa le soin d'ordonner les funérailles de son beau-père, ne voulant point quitter sa femme d'un instant. On y mit toute la pompe que la vanité humaine peut desirer pour celui qui ne desire plus rien. La Marquise me fit dire seulement de doubler le nombre des pauvres qui assisteroient au convoi, et de donner au curé une somme de 15,000 livres pour marier, suivant son cœur, une fille noble sans fortune. Je trouvai dans cette disposition une espèce de réparation de son mariage, et je fus même étonné qu'elle se fût permis cette bonne œuvre qui pouvoit donner à penser que c'étoit en expiation

de la contrainte que son père lui avoit faite; mais on ne s'en souvenoit plus, et personne que moi n'y pensa.

Dès que M. de Mercour eut rendu à son beau-père les derniers devoirs, il engagea sa femme à partir avec lui pour Mirande, tandis que j'irois à Vermur mettre tout en ordre. Ce qu'il y a de mieux à faire, dit la Marquise, est de vendre Vermur à madame de Launoi, aux conditions qui lui conviendront. On remplacera en acquisitions, soit en Bourgogne, soit en Languedoc; mais je n'irai pas dans un pays où je serois forcée de voir une femme que je méprise et qui n'a pas même eu pour moi le mérite de donner à mon père des marques d'attachement dans les derniers momens de sa vie. Le Marquis, qui n'avoit d'autres volontés que celles de sa femme, approuva ce qu'elle proposoit; et ils me donnèrent l'un et l'autre un pouvoir très-étendu pour terminer sans retour les affaires de

la succession du Baron, que j'acceptai; car j'avois le projet de me fixer à Valenciennes, près de mon ami Delmord; de veiller à l'éducation de Rosine, sans que l'on pût s'en douter, et de saisir la première occasion de la retirer des mains des Delcroix. Je ne voulois plus revoir Agathe, que je haïssois dans ce moment. Je la regardois comme la cause de la mort du Baron, que je regrettois bien sincèrement.

Le jour du départ étoit fixé au lendemain; et depuis la mort de M. d'Entragues, je n'avois eu aucune explication avec Agathe; j'évitois de me trouver seul avec elle, quand, le soir, M. de Mercour monta dans ma chambre, et me dit qu'il me prioit de descendre auprès d'Agathe; qu'il falloit absolument qu'il allât passer plusieurs heures chez son notaire, afin de signer les actes nécessaires pour mettre madame de Mercour en jouissance de l'immense succession de son père, qui se montoit, d'après l'aperçu

qu'on lui en avoit donné, à plus de 1,200,000 liv.; que c'étoit beaucoup trop avec la possession de la plus belle, la plus aimable, la plus vertueuse des femmes ; qu'il ne savoit comment il avoit mérité un si grand bonheur. Mais descendez, mon ami; je n'aime point quand je la sais seule. Depuis la mort de son père, elle est d'une si profonde mélancolie! J'espère que les caresses de Léontine la dissiperont peu à peu. Malgré l'éloignement que je sentois pour Agathe, je ne pouvois refuser de la joindre. Le Marquis me quitta à la porte de son appartement, dont les antichambres, tendues de noir, inspiroient une tristesse involontaire. Je traverse le salon, sa chambre à coucher, j'ouvre la porte de son boudoir. Un jour, je l'ouvrirai encore cette porte!!!..........
Elle ne m'entend point; sa tête est appuyée dans ses mains, elle verse des larmes qui s'échappent entre ses doigts! ses cheveux en désordre tomboient en boucles sur le plus beau cou qui fut jamais; une longue robe

noire enveloppoit ses formes divines : on eût dit Andromaque pleurant Hector. Je m'avançai ; elle m'entendit enfin, et, levant ses yeux humides de larmes : — C'est vous, mon cher St.-Fal ! vous n'avez donc pas perdu tout sentiment pour votre malheureuse amie ? vous ne partirez pas sans que je sache si vous m'aimez encore.

J'étois debout, immobile devant elle ; je ne savois pas si je devois rester ou m'enfuir. J'étois certain, si je l'écoutois, qu'elle auroit raison ; et, en vérité, il me sembloit que c'étoit manquer à ce que je me devois à moi-même, de me laisser ainsi séduire. Mais comment lui échapper, lorsqu'elle me tendit la main, en me faisant signe de m'asseoir auprès d'elle ? Hommes plus courageux que moi, plus fermes dans vos résolutions, je vous loue ; mais vous n'avez pas vu Agathe, avec l'air suppliant, vous demander de compatir à ses douleurs. Je m'assis donc sur le sofa où elle étoit quand j'en-

trai; mais je ne rompois pas le silence : qu'aurois-je pu lui dire? Je voulois la haïr, et je ne le pouvois plus. Lisant dans mon cœur, elle me dit : — Saint-Fal, vous me haïssez ? — Moi ! qui vous donne cette pensée? — C'est qu'à votre place je haïrois Agathe; et cependant, si vous vouliez m'entendre, vous ne me condamneriez point.— Je n'en ai pas le droit. — St.-Fal, vous me haïssez, puisque vous ne voulez point que je m'explique. Jerville me jugeroit avec moins de rigueur. — Pourquoi prononcer son nom, quand vous avez trahi les intérêts de sa malheureuse fille?—Et si je vous prouvois, mon ami, que c'eût été les trahir de me conduire différemment. Qu'auriez-vous voulu que je fisse? Que j'eusse avoué à mon père le malheur de la naissance de cet enfant, dont il n'avoit que quelque soupçon? Je ne crois point que ce fût un piége qu'il me tendît; Dieu me garde de cette pensée; mais qui vous dit, s'il étoit revenu de sa maladie, qui lui donnoit des sentimens

plus tendres qu'il n'en avoit eus de sa vie, qu'il eût toujours pensé de même ? Peut-être m'eût-il punie de ma sincérité ; et s'il eût persisté dans ses projets pour Rosine, il la perdoit, sa sœur et moi : il eût ouvert les yeux de M. de Mercour, il eût éveillé la jalousie de la Vicomtesse, donné un aliment à la méchanceté des Delcroix ; je serois devenue la fable de la société ; peut-être, si j'y avois survécu, ce que je ne crois pas, M. de Mercour eût-il obtenu un ordre pour m'y soustraire. On se seroit emparé de mes biens, je n'aurois eu aucune facilité d'en disposer pour Rosine, à qui on eût disputé les dons de son aïeul. Les suites de cette imprudence eussent été incalculables. Cependant vous m'accusez de cruauté, vous me regardez comme une mauvaise mère : ah ! que ne pouvez-vous lire dans mon cœur ! que n'y pouvez-vous voir tout ce que je ressens pour cette douce et malheureuse créature ! comme je suis occupée de lui faire un sort certain et tranquille ! O

mon cher Saint-Fal! ne m'en voulez pas, je vous en conjure; n'ajoutez pas à la douleur que j'ai éprouvée et que je ressentirai toute ma vie, en imaginant que c'est peut-être ma juste résistance qui a avancé la mort de mon père? Dites-moi au contraire, mon ami, que nos jours sont comptés; que nous ne pouvons ni retarder ni avancer l'instant de notre mort; adoucissez les reproches que je me fais et dont la pointe aiguë déchire mon cœur. Vous seul pouvez m'aider à supporter le poids de mes peines. Ah! Saint-Fal, vous ne savez pas comme vous m'êtes cher! Mais vous ne me répondez pas, vous détournez vos regards! — N'est-ce donc pas assez de vous entendre, pour n'oser vous croire coupable? Faut-il encore s'enivrer de vos regards pour égarer sa raison au point de vous approuver! — Que dites-vous, Saint-Fal? — Qu'il faut que je sois coupable ou d'une lâche complaisance, ou d'ingratitude envers vous. Je ne voulois pas vous entendre, j'avois raison; je serois resté

fidèle à la mémoire de mon ami; mais, à présent, comment vous fuir? — Quoi, Saint-Fal! vous aviez ce projet? Et qui aura pitié de moi? Si les malheurs dont je suis menacée éclatent sur ma tête, qui m'en préservera, s'il est possible, si ce n'est pas celui qui a servi de guide à mon enfance? J'ai compté sur vous quand j'ai épousé M. de Mercour; je ne vous l'ai pas dit, Saint-Fal, parce que je n'ai pas cru que ce fût nécessaire. Vous n'avez pas, jusqu'à ce jour, trompé mon attente. Ami de mon mari, vous avez sa confiance et vous la méritez. Si le ciel me donnoit un fils, et j'en ai depuis quelques mois l'espérance, ce n'est que sur vous qu'il s'en remettroit des soins importans que son éducation demanderoit. C'est vous qui dirigerez celle de ma fille. Je ne serois pas en état de m'en occuper seule; j'ai trop souffert, je souffre trop encore pour y apporter cette attention que l'enfance demande, et sans laquelle l'éducation n'est jamais parfaite. Et vous voulez me

quitter! et où fixeriez-vous votre demeure?—Chez M. Delmord, qui m'en presse depuis long-temps. Là aussi, je veillerois sur votre fille.—M. Delmord ne l'abandonnera pas, et vous la servirez mieux auprès de moi. C'est à vous, comme nous en sommes convenus, que je remettrai les sommes que je pourrai retrancher sur tous les objets de luxe, que je lui sacrifie de bien bon cœur. Vous les ferez valoir de manière à ce qu'elles augmentent chaque année, et lorsqu'il sera question de la marier, vous seul pourrez me servir d'intermédiaire entre moi et son mari. Vous voyez, mon cher, que je m'y prends de loin, et que, malgré ce qu'on en peut dire, je suis bien occupée de ma pauvre Rosine. Mais, je le répète, elle sera plus heureuse en ignorant son sort qu'en le sachant; car elle n'aura point de regret. Je ne vous cache point que je me fais souvent l'illusion, qu'une fois mariée elle viendra à Paris, que je la verrai, que je pourrai m'en faire aimer et qu'elle sera l'amie de ma

Léontine. Mais tout cela ne se peut qu'après son mariage, parce qu'alors son état sera fixé dans la société, et que je n'aurai plus à craindre d'indiscrétion. — Je l'écoutois avec une sorte de stupidité. Je sentois bien que tout ce qu'elle diroit ne la justifieroit jamais aux yeux d'un juge intègre. Mais pouvois-je l'être, quand la passion la plus impérieuse égaroit encore ma raison ? — Vous ne me répondez donc point, Saint-Fal ? Persistez-vous dans votre dessein ? — Hélas ! lui dis-je en me précipitant sur sa main, qu'elle me présentoit, puis-je avoir un sentiment, une pensée qui diffère de celle d'Agathe ? Je suis à vous, j'y suis pour la vie : puisse la vôtre n'être pas victime de votre orgueil ! Agathe reprit la plus douce sérénité, et continua à me parler de Rosine avec un tendre intérêt.

Elle ouvrit son secrétaire, et me remit, pour sa fille, des bijoux et des parures qu'elle avoit achetés comme pour Léontine, et 200 louis

pour commencer ce qu'elle appeloit sa dot. Elle me pria de me charger d'une boîte d'or émaillée à double fond, où étoit le portrait de Jerville, dont elle n'avoit jamais eu, dit-elle, le courage de se séparer : elle me la confia pour que je la remisse à M. Delmord, en le priant de la garder jusqu'au mariage de Rosine, à qui il la donneroit alors en lui nommant son père. Je promis tout ce qu'Agathe voulut. En la voyant si occupée de ce qui pouvoit rendre sa fille heureuse, je ne me souvenois plus de sa dureté envers elle. M. de Mercour revint ; il trouva Agathe plus calme ; il augura bien de son voyage qui étoit fixé, ainsi que le mien, pour le lendemain à cinq heures du matin.

CHAPITRE IV.

Mon dernier voyage à Vermur.

Je ne parlerai point de tout ce que je pensai pendant la route de Paris à Valenciennes : le lecteur, qui me connoît peut-être mieux que moi-même, se peindra facilement tout ce qui m'agitoit. Je passe donc à mon arrivée chez le vénérable Delmord. Il ne me donna pas, à peine, le temps de descendre de voiture, et m'emmena dans sa bibliothèque. Je m'assis dans le même fauteuil où j'étois lorsque je lus les *Souvenirs de Julie*, et j'avoue que ceux que j'eus dans ce moment ne furent pas à l'avantage d'Agathe. Je me représentois sa conduite, et elle n'étoit pas là, revêtue du prestige des gra-

ces et de la beauté, pour me la faire approuver. Mon ami, qui savoit déjà le mort du Baron, me demanda si Dieu l'avoit rappelé à lui dans des sentimens dignes d'un chrétien. — Je crois que le maître de nos destinées est plein de miséricorde pour les foibles créatures. Il est certain qu'il n'a pas tenu à M. d'Entragues de réparer ses torts : et je lui racontai tout ce qui s'étoit passé entre Agathe et son père. M. Delmord en éprouva une sensible douleur, et cependant dit, comme Agathe, qu'il eût été très-dangereux de vouloir ôter Rosine aux Delcroix, qui s'y étoient sincèrement attachés, et la traitoient comme leur propre fille. Vous la verrez, dit-il; elle est mise à merveille, et on lui donne déjà les meilleurs maîtres. Je dirige mademoiselle Ricard, qui fait absolument ce que je veux : il y a tout lieu d'espérer que le ciel protégera cet enfant, et en fera une femme aimable et estimable. — Je le desire, mon ami; mais je ne puis oublier que les Delcroix sont

des scélérats. — Moins, peut-être, mon cher, que vous ne le croyez. Le Major est sincèrement revenu à Dieu. Affligé de la mort de M. d'Entragues, il a engagé tous les officiers de la garnison à lui faire célébrer un service solennel. — Je voudrois bien savoir, repris-je, si madame de Launoi y sera. — Il n'y a pas de doute : je ne l'ai pas vue depuis l'événement ; elle n'a pas été visible les premiers jours. — Pour qu'on ne s'aperçût pas, apparemment, du peu de chagrin qu'elle en ressentoit. — Pourquoi avoir cette idée ? — C'est que sa conduite l'a prouvé. — Elle a peut-être senti que sa présence près d'un malade à qui elle n'étoit rien, ne pouvoit être convenable ; et ce que vous prenez pour insensibilité, étoit, selon toute apparence, un retour salutaire sur sa conduite. — C'est bien là le digne Delmord, qui voit par-tout le bien, et ne soupçonne pas même le mal lorsqu'il est évident ! Mais peu nous importe ; je suis chargé de dispositions qui, sûrement,

feront plaisir à madame de Launoi; elle est maîtresse de garder Vermur. —Elle en sera fort aise, car elle a laissé tomber Launoi en ruines, et ne pourroit plus l'habiter. J'engageai M. Delmord à venir à Vermur, et après avoir dîné avec lui, nous prîmes le chemin qui y conduisoit.

Je trouvai la comtesse d'Entragues dans une véritable affliction; car elle ne savait pas quel sort elle devoit attendre. Elle ne vouloit point dépendre de la Vicomtesse. J'avois reçu, pour elle, des instructions particulières de M. de Mercour, dont je lui fis part presque à l'instant. Il m'avoit chargé de lui dire que son beau-père avoit fait un testament verbal, par lequel il lui donnoit l'usufruit de son hôtel à Valenciennes, de tout le mobilier qui s'y trouvoit, et celui de la vaisselle d'argent de Vermur, ses chevaux, ses voitures, et 20,000 l. de rentes viagères. — Ah, mon pauvre frère! et elle se mit à pleurer à chaudes larmes; mais on voyoit

bien qu'elle étoit moins triste qu'au moment de mon arrivée. Ceci réglé, je montai chez madame de Launoi, qui feignit de s'évanouir en me voyant. Comme nous étions seuls, je ne pus m'empêcher de lui dire: En vérité, madame, entre nous, ces simagrées ne sont bonnes à rien. Il y a quatorze ans que je sais, sans aucun doute, ce qu'on pouvoit apprécier votre attachement au pauvre Baron, et sûrement il n'a pas augmenté avec les années; et si vous voulez être de bonne foi avec moi, vous conviendrez que vous n'êtes pas fâchée d'être débarrassée de la contrainte que le respect humain vous imposoit. — Vous êtes toujours le même, mon cher Saint-Fal, observateur satirique; mais vous vous trompez. J'aimois beaucoup M. d'Entragues; d'ailleurs, sa mort me dérange infiniment. J'ai quitté Launoi pour lui. — Je suis chargé, madame, par M. et madame de Mercour, de vous offrir d'acheter Vermur, aux conditions qui vous conviendront. — Ah! c'est trop aimable,

mable ; cette petite Marquise est réellement une femme charmante! Comment se porte-t-elle ? — Très-affligée. — C'est tout simple. Elle n'est point femme à manquer à ce que l'on doit. Elle ne viendra point? —Non; elle est partie avec le Marquis, pour Mirande : mais j'ai leurs procurations dans la meilleure forme. — En vérité, c'est délicieux, car j'aime ceci à la folie. J'y ai passó de si doux momens! Avez vous dit à M. de Launoi ce que mon cousin nous propose ? — *Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.* — Oh ! vous aurez le temps. Parlons donc de Rosine : savez-vous qu'elle sera belle à ravir ? Son grand-père l'aimoit à la folie. Il se doutoit bien qui elle étoit. Je l'entendois quelquefois dire entre ses dents : Pauvre Jerville ! Il n'a rien fait pour elle? — Rien. — Cela m'étonne : mais le temps viendra où il faudra bien qu'on s'en occupe ; car elle est vraiment intéressante.

Comme elle prononçoit ces der-

niers mots, elle leva les yeux, entendant une voiture. — Eh! mais, c'est elle avec ses bons amis. Et en effet je vis descendre d'une fort jolie voiture les Delcroix, avec mademoiselle Ricard et Rosine, qui vint, en courant, se jeter dans les bras de la Vicomtesse, tandis que le Major et son fils, étonnés de me voir chez elle, hésitoient s'ils entreroient. — Venez, venez donc, Major! c'est l'ami Saint-Fal, qui est chargé des pouvoirs de M. et madame de Mercour pour me vendre Vermur. On ne peut pas avoir un procédé plus aimable. — Ah! quel bonheur! dit Robert, vous ne quitterez pas ce pays : j'en aurois été au désespoir. — Et moi aussi, dit Rosine ; j'aime tant ma bonne amie! — Et vous devez bien l'aimer, reprit mademoiselle Ricard. — Et moi, lui dis-je, aimable enfant, vous ne me direz rien? — Je ne vous connois pas, monsieur. — J'étois l'ami le plus sincère de votre cousine Julie. — Je ne me souviens pas de

vous avoir vu chez elle. — Embrassez monsieur, dit mademoiselle Ricard, je vous le permets; et elle me présenta sa joue, qui, semblable à la rose par la couleur, avoit le duvet de la pêche. Déjà ses beaux yeux laissaient échapper des étincelles qui annonçoient le feu qu'ils devoient allumer un jour. Je n'ai jamais vu d'enfant, avant sept ans, avoir une physionomie aussi spirituelle et aussi expressive. Elle étoit aussi belle que devoit l'être sa mère à son âge; mais il lui manquoit cette naïveté, cette douce timidité, qui rend l'enfance si intéressante : la sienne, mal dirigée, pouvoit faire craindre toutes les erreurs qui perdirent sa jeunesse. La suite fera voir que ce jugement n'étoit pas trop sévère.

Nous repassâmes dans le salon, où M. Delmord étoit resté avec la Comtesse. Rosine, en le voyant, prit un air composé, lui fit une grande révérence, les yeux baissés, et vint baiser la main de madame

d'Entragues, qui l'embrassa, et fit asseoir mademoiselle Ricard à côté d'elle. J'entendois qu'elle lui racontoit tout ce que je lui avois dit, et quoiqu'elle parlât assez bas, je distinguai ces mots : cet hôtel est trop grand pour moi ; il faut que le Major y vienne loger : nous serons ensemble, et cette petite fille m'amusera. — Il faut, madame, en parler à M. Delcroix ; et la Comtesse l'appela. Ils passèrent dans la chambre de madame de Launoi. M. de Launoi arriva. Honneur au seigneur de Vermur ! dit Robert. — Honneur, c'est possible ; mais joie et plaisir, cela me paroît difficile dans le royaume de Pluton. — Je ne parle pas de celui-là ; je laisse en paix sa cendre : c'est le nouveau que je salue. — De loin. — De près, car c'est vous. — Moi ? quelle bonne plaisanterie ! M. de Mercour ne vendra sûrement pas cette terre, qui est dans la famille de sa femme depuis le neuvième siècle. — Elle y seroit depuis le déluge, il n'en a pas moins chargé M. de Saint-Fal de

vous la proposer. — Je l'accepte, morbleu ! à condition, toutefois, qu'il ne me fera pas payer la convenance. — Vous fixerez le prix. — En vérité, voilà ce qui s'appelle savoir vivre. — J'ai les pouvoirs ; nous traiterons quand vous voudrez. — Dès demain matin ; j'avoue que cela me console un peu de la mort du pauvre Baron, qui, entre nous soit dit, avoit un orgueil insupportable. J'aime mieux son gendre ; il est plus uni, plus sans façon. Parce que M. d'Entragues s'étoit dit qu'il seroit premier ministre, il croyoit déjà l'être. — Il avoit beaucoup d'esprit, dit la Vicomtesse. — Oh ! oh ! oh ! ce n'étoit pas son esprit que vous aimiez le mieux, dit en riant aux éclats le Vicomte ; mais, morte la bête, mort le venin. N'en parlons plus : à présent qu'il n'existe plus, nous devrions nous raccommoder ; car enfin, savez-vous que je voudrois bien avoir un garçon ? Avec les terres de Vermur et de Launoi réunies, on peut demander à être érigé en duché. Je

me rappelai que cela avoit été la dernière chimère du pauvre Baron. — Vous ne savez ce que vous dites, Vicomte, reprit avec aigreur la Vicomtesse. — Voilà comme sont les femmes, quand on leur parle raison. Mais où est donc ma chère Comtesse? — Avec le major. — Ah! je n'entends pas qu'il m'enlève son cœur : et il entra dans la chambre, où je l'entendis rire à gorge déployée, en nommant M. d'Entragues. — Voilà, dis-je en moi-même, une belle oraison funèbre pour le maître de cette maison.

M. Delmord étoit le seul qui ne partageât point l'insensibilité de ceux qui s'étoient dit les amis du Baron. C'étoit la première fois qu'il étoit venu à Vermur, depuis qu'il avoit appris la mort de M. d'Entragues, et il l'y cherchoit encore. Il lui fut impossible, ainsi qu'à moi, de se prêter à la conversation que l'on tint à table, et qui étoit aussi gaie que si on eût appris quelque nouvelle agréable. Il n'y avoit que

mademoiselle Ricard qui conservoit le décorum de l'affliction; et lorsqu'elle regardoit la Comtesse, celle-ci se ressouvenoit que son beau-frère étoit mort, et alors elle poussoit de gros soupirs, et essuyoit ses yeux, qui, sans aucune cause de chagrin, étoient presque toujours larmoyans.

Les domestiques, qui savoient qu'il n'y avoit point eu de testament, avoient beaucoup d'inquiétude de leur sort, sur-tout en apprenant que la terre alloit être vendue. Je les fis venir le lendemain matin chez le régisseur, leur dis qu'il leur faisoit des pensions proportionnées à leurs services; et ils convinrent que la générosité de M. et madame de Mercour avoit surpassé ce qu'ils eussent pu espérer du Baron.

Mademoiselle Ricard, qui avoit couché à Vermur avec son élève, me fit mille éloges de cette jeune personne, et m'assura que messieurs

Delcroix étoient des hommes d'un grand mérite. Je lui répondis que le temps nous apprendroit ce qui dirigeroit leur conduite. Je ne pouvois rien pour le bonheur de cet enfant : il étoit inutile de combattre les opinions de ceux que les circonstances avoient rendus maîtres de sa destinée. Je m'en tenois à observer, jusqu'à ce que quelques circonstances me permissent d'agir. Une seule fois je le tentai, mais ce fut en vain.

Le surlendemain, je revins à Valenciennes. Je n'avois point encore donné à M. Delmord la boîte que lui envoyoit madame de Mercour. Je lui en appris le secret, et en revoyant l'image de Jerville si brillante des charmes de la jeunesse et de la santé, M. Delmord ne put retenir ses larmes, et je sentis couler les miennes. Il faisoit toute mon espérance, me dit le bon vieillard; j'en étois fier, et le Ciel m'a puni de la complaisanoe que je mettois en ce jeune homme. Faut-il qu'une

passion malheureuse nous l'ait enlevé! Sans le desir d'épouser Agathe, il ne se seroit point exposé comme il l'a fait. Je le reverrois encore, il seroit près de moi dans ce moment; et je n'ai plus que ce simulacre insensible! encore dois-je en rendre graces à madame de Mercour. Je vous prie, mon cher Saint-Fal, de l'en remercier, et de l'assurer que je le remettrai bien fidèlement à notre chère Rosine, lorsqu'elle sera en âge de m'entendre, et qu'elle le pourra sans danger. Elle saura que mon neveu étoit son père, et jamais je ne lui nommerai sa mère : mais si, par un malheur extrême, elle l'apprenoit, je ferai tout ce que je dois pour lui faire sentir le danger de la moindre démarche publique; et j'espère, d'après les principes que je lui fais donner par mademoiselle Ricard, qu'elle ne sera pas tentée de faire un éclat inutile. Pour moi, j'avoue que l'état que les Delcroix donnoient à Rosine, la dépense qu'ils faisoient pour elle, ne laissant

pas de doute qu'ils n'eussent quelques projets sordides pour se payer grandement de leurs avances. Mais sa mère et son oncle s'obstinoient à n'en rien croire. Etoit-ce donc à moi à soutenir le contraire?

Je passai quelques jours en Flandre, pour y terminer les objets dont j'étois chargé. M. de Launoi prit des experts pour estimer Vermur, qui fut évalué 500,000 liv. Je demandai mille louis d'épingles, que je destinois à Rosine; mais comme, suivant la volonté de sa mère, elle ne devoit les avoir qu'à son mariage, sans consulter Agathe, dont j'étois sûr de remplir les intentions, je les donnai à Thomas, pour les mettre dans les entreprises. Son intelligence et son activité étoient telles, qu'il n'y avoit pas de doute qu'avec cette somme de plus, il deviendroit un des plus riches charpentiers de Valenciennes, et augmenteroit les fonds de madeselle de Jerville. Je lui portai moi-même cette somme, dont il fut

très-reconnoissant. Nous passâmes l'acte d'association en mon nom; et en sortant de chez le Notaire, je revins chez Fanchette. Elle me demanda, avec une vive émotion, comment se portoit madame la Marquise, et si jamais elle n'auroit le bonheur de la voir. Elle parla d'elle avec enthousiasme. Je me rappelle, quand je venois au château avec mon père, et que mademoiselle avoit sept à huit ans, combien elle étoit jolie. Tenez, monsieur de Saint-Fal, je ne sais pas d'où cela vient; la petite mademoiselle Rosine, la cousine de mademoiselle Julie, me la rappelle. Elle est tout juste comme étoit mademoiselle Agathe. Cependant elle n'est pas de ses parentes. Je ne répondois rien, et pensois que madame de Mercour avoit bien fait de s'arranger de manière à ce qu'on ne la vît jamais dans la province. Ces bonnes gens me firent promettre de venir dîner chez eux, et d'engager M. Delmord à leur faire le même honneur.

Comme je retournois le soir à Vermur pour l'inventaire, je donnai rendez-vous au pasteur pour le lendemain, dans le petit bois. Je ne vis à Vermur, comme à mon arrivée, que de l'indifférence pour le bienfaiteur et l'amie de cette société, à qui l'on pensait à peine. Aussi je les quittai le plus tôt possible; et M. Delmord, qui avoit beaucoup d'empressement d'être avec moi, m'attendoit déjà au lieu du rendez-vous: le hasard fit que c'étoit précisément à la place où ce pauvre abbé Leroux avoit été assassiné. Sans nous le dire, nous en éprouvâmes une grande émotion; et, comme j'allois ouvrir la bouche pour plaindre le sort de cet infortuné, je vis sortir de dessous le bois Robert, le fusil sur l'épaule: C'est vous, Messieurs, nous dit-il; où allez-vous donc? — Chez Thomas. — Le mari de Fanchette? — Oui. — Vous y trouverez quelqu'un de votre connoissance. — Qui donc? — Vous le verrez. Si je m'en croyois, j'irois avec vous; mais on m'attend

à Vermur : y viendrez-vous ce soir? — C'est mon intention. Nous nous saluâmes, et nous continuâmes notre chemin chacun de notre côté. Il me sembloit voir errer autour de moi les ombres de Julie et de l'abbé Leroux. Je ne pouvois comprendre que Robert pût conserver, après son crime, une telle sécurité; et je ne desirois autre chose que de m'éloigner d'un pays où le bourreau de ma pauvre amie étoit heureux et tranquille. Je voyois bien que M. Delmord étoit affecté des mêmes pensées; mais il se garda bien de me les communiquer. Enfin nous arrivâmes chez Fanchette : là, d'autres souvenirs m'attendoient. C'étoit là que nous avions sauvé la vie d'une fille infortunée, que les bienfaits des deux amies et de M. d'Entragues avoient rendue une bonne mère de famille. Ainsi ce bois étoit consacré par un crime et une bonne œuvre. Cependant l'aspect riant de la demeure de Thomas, la beauté de ses enfans qui venoient au-devant de nous avec leur mère, dissipèrent

mes sinistres pensées; et je ne m'occupai plus que du plaisir que ces honnêtes gens avoient de nous recevoir. Fanchette nous fit entrer dans une petite salle, près de l'atelier de son mari, qu'elle avoit arrangé avec beaucoup de goût; et je ne fus pas peu surpris d'y voir assise, sur une espèce de canapé, mademoiselle Ricard et son élève, parée comme pour un jour de fête. La gouvernante et la petite se levèrent et vinrent au-devant de nous. Fanchette nous laissa entrer seuls. Messieurs, dit mademoiselle Ricard, la femme Thomas m'ayant dit que vous lui faisiez l'honneur de dîner chez elle, j'ai cru que je pouvois y amener mademoiselle Rosine. Sûrement, dit M. Delmord; je ne connois point de plus honnête femme que Fanchette. — Cela a beaucoup mieux tourné que l'on ne devoit l'imaginer, reprit aigrement la gouvernante. — Peut-on se souvenir d'une faute qui a donné occasion de développer tant de bonnes qualités? interrompis-je. — Oui, mais

qui a fait qu'une autre...... vous m'entendez bien?—Et d'autres aussi peuvent vous entendre, imprudente que vous êtes ! lui dis-je à l'oreille. Fanchette, qui rentra un instant après, termina cette conversation. Thomas quitta son ouvrage et l'on se mit à table.

On sait que l'aîné des enfans de ces bonnes gens étoit mon filleul et celui d'Agathe. Je voulus qu'il se mît à côté de moi. Il étoit très-beau, et son éducation plus soignée que ne l'est ordinairement celle des enfans du peuple. Je n'en fus pas surpris quand je sus que M. Delmord vouloit bien lui donner des instructions particulières. Il étoit très-occupé de Rosine, qui lui répondoit avec amitié ainsi qu'à Fanchette. Avec moi et M. Delmord, elle étoit d'une politesse au-dessus de son âge : c'étoit l'art que la Ricard possédoit le plus. Mais c'étoit de la nature que Rosine avoit reçu tout l'esprit imaginable ; et sa gouvernante le fit valoir le plus qu'il lui

fut possible, et fit parade de son savoir en nous priant de l'interroger sur la géographie, la botanique et le blason. Elle lisoit, écrivoit déjà fort bien, touchoit du clavecin, dansoit à ravir, et commençoit à dessiner. Et ce qu'il y a de mieux, ajouta la gouvernante, c'est que rien de ces talens ne fait tort aux instructions de la religion, qui sont les plus importantes de toutes. — Je suis de votre avis, Mademoiselle, lorsqu'elles sont accompagnées de celles de la morale; car le dogme seul ne peut former le cœur. *Ceux qui diront, Seigneur, Seigneur, n'entreront point pour cela dans le royaume du ciel, mais celui-là seulement qui fait la volonté de mon père.* Or, la volonté du père commun c'est l'amour pour nos frères, c'est de ne point juger pour ne pas l'être, c'est de pardonner les injures afin que les nôtres soient pardonnées, enfin d'être doux et humble de cœur. Voilà ce que mademoiselle Ricard n'avoit jamais vu dans cette religion, dont elle se

vantoit avec tant de faste de suivre les lois.

Thomas parla avec beaucoup de respect et de sensibilité de M. d'Entragues. Fanchette parut bien affligée quand elle sut que Vermur étoit vendu. Je ne le lui avois pas dit, car je pensois qu'elle auroit plus de chagrin de perdre l'espoir de revoir sa bienfaitrice, que de plaisir du prêt que je lui avois fait, et qu'elle ne savoit pas être les épingles de ce marché. Mademoiselle Ricard me demanda si M. de Launoi payoit bien cher la terre de Vermur. Alors il fallut convenir du sujet de mon voyage; et Fanchette se mit à pleurer. Quoi, dit-elle, je ne reverrai pas madame la Marquise! j'ai reçu les derniers soupirs de mademoiselle Delcroix; je n'aurai donc plus la satisfaction de pouvoir dire ni à l'une ni à l'autre: Voyez tout le bien que vous m'avez fait! Louis, qui leur doit la vie bien plus qu'à moi, ne pourra jamais leur marquer son respect et ma reconnoissance. Ah!

mademoiselle Ricard, vous devez aussi en être bien fâchée ; et vous, monsieur le Curé, qui l'aimiez tant! Mademoiselle Ricard répondit quelques mots insignifians, aussi froids que son ame. M. Delmord dit que la Providence avoit ses vues particulières, et que les hommes, en paroissant ne suivre que leurs pensées, n'étoient jamais que les instrumens de sa volonté; qu'apparemment Dieu ne vouloit point qu'il eût la consolation de voir encore la fille de son bienfaiteur et de son ami; qu'il se soumettoit à ses décrets. Mais, dis-je à la femme de Thomas, ma chère Fanchette, qui vous empêcheroit de venir à Paris voir madame de Mercour? Mes cinq enfans, reprit-elle, que je ne puis quitter. Il est impossible que nous autres nous puissions jamais sacrifier nos devoirs à nos plaisirs. Mais dites, je vous prie à madame la Marquise, qu'il n'exista jamais de cœurs plus dévoués que les nôtres, et que, graces à sa générosité et à la vôtre, la pauvre Fanchette sera la plus

riche du faubourg. On but à la santé de M. et de madame de Mercour, et de Léontine. Qu'est-ce que c'est que mademoiselle Léontine? demanda, Rosine? — La fille de madame de Mercour. — Est-elle bien jolie? — Fort jolie. — Ressemble-t-elle à sa mère? — Beaucoup. — Alors elle doit me ressembler, car tout le monde dit, même madame la comtesse d'Entragues, que je ressemble à madame de Mercour comme si j'étois sa fille. Je frémis à ce discours; et, pour le rompre, je dis: Je ne vois pas cela; vous êtes fort jolie, mademoiselle Rosine, mais madame de Mercour a un autre caractère de figure. — Ce n'est pas ce que disoit M. le baron d'Entragues, je m'en souviens: quelques jours avant qu'il partît pour Paris...... J'étois sur les épines, et j'eusse voulu, pour tout au monde, rompre la conversation. Je cherchois à parler d'autre chose; mais la petite, qui se trouvoit là avec une sorte de supériorité, et qui en abusoit, me dit: Ecoutez-moi donc, monsieur de

St.-Fal! et, tout le monde se taisant, il fallut bien que je me tusse aussi, et Rosine continua.

Je me souviens que quelques jours avant que M. le baron d'Entragues partît pour Paris, ma bonne me mena à Vermur. J'allai, en arrivant, chez ma bonne amie madame de Launoi. M. d'Entragues y vint. Madame la vicomtesse alla chez ses femmes. Je restai toute seule avec M. le Baron; il me prit sur ses genoux, il me serra contre son cœur, puis il me dit : Rosine, m'aimes-tu ? Je lui dis, je vous aime beaucoup, parce que vous m'avez toujours donné des bombons et des rubans. — Moi, je t'aime bien tendrement : en te voyant, je crois voir mon Agathe. — C'est-à-dire que vous êtes une fort jolie petite fille comme étoit Agathe, repris-je. — Laissez-moi donc dire, monsieur de St.-Fal; je crois voir mon Agathe, disoit M. le Baron ; tes yeux sont beaux comme les siens, ils sont de la même couleur, le même nez, la même bouche. — C'étoit pour vous

dire, ma petite, des choses aimables, car il n'en est rien. — Cela est possible; mais je saurai bien si c'est vrai ou non, car mon oncle Delcroix m'a promis que dès que j'aurai fait ma première communion, il me mènera à Paris avec ma bonne amie Ricard; et je jugerai bien, en me regardant dans une glace, si je ressemble à la belle madame de Mercour, ou si je ne lui ressemble pas. — Il y a du temps d'ici-là. — Quatre ou cinq ans au plus. — Et qui vous dit, mon enfant, que votre beauté durera pendant ces quatre ans? rien d'aussi fragile. — Mon oncle va me faire inoculer. Et croyez-vous que la petite-vérole soit le seul fléau de la beauté? c'est le plus fâcheux, car ma cousine Julie n'étoit pas jolie du tout. — Mais elle étoit bonne, bonne par excellence, demandez à Fanchette. — Oh! oui, rien ne pourroit lui être comparé. Il y a six mois qu'elle n'est plus; et vous verrez tous les jours, sur sa tombe, ceux dont elle adoucissoit le sort, venir la pleurer. Pour moi, j'y pense sans

cesse ; et il n'y avoit que l'espérance de revoir madame la Marquise qui pouvoit me consoler ; mais je les ai perdues toutes deux. Nous vous restons, reprit le curé. — Ah ! monsieur, j'ai une grande confiance en vos bontés et en celles de M. de Saint-Fal. — Vous pouvez aussi, reprit mademoiselle Ricard, compter sur MM. Delcroix, si vous aviez besoin de leur protection. — Nous n'avons, graces aux amies, besoin de rien ; mais entre nous, dit Thomas, s'il nous manquoit quelque chose, il en seroit comme des pauvres mères de famille dont mademoiselle Julie prenoit soin, et qui sont inutilement venues demander à son père. — C'est que ce sont apparemment de mauvais sujets, car M. le Major ne les eût pas refusées sans cela.

Comme on sortoit de table, je pris Thomas à part ; je lui dis d'avoir la liste des familles que Julie assistoit, et que j'étois bien sûr que madame de Mercour lui enverroit ce

qui seroit nécessaire pour continuer les bonnes œuvres de son amie. Il me promit de me la remettre avant mon départ. Je lui donnai vingt-cinq louis pour les distribuer à ces infortunés, pensant bien que depuis plus de six mois ces familles devoient avoir beaucoup souffert. — Ce sont, je vous assure, Monsieur, malgré ce que dit mademoiselle Ricard, les plus honnêtes femmes de la ville. —Je le crois, parce que Julie aimoit et pratiquoit la vertu, et qu'entretenir dans l'oisiveté l'être vicieux, c'est, en quelque sorte, devenir son complice. J'avois besoin de l'idée de rendre la vie aux protégés de la bonne Julie, pour me détourner des douloureuses réflexions que les discours de Rosine me faisoient faire malgré moi. Oh! il est impossible, disois-je, que madame de Mercour échappe au plan qu'on a ourdi contre elle; et je regrettois que la mort de Julie l'eût empêchée de fuir un pays où je voyois se former sur sa tête le plus terrible des orages.

Pendant que je parlois avec Tho-

mas, on passa dans le jardin, où Rosine partagea les jeux des enfans de Fanchette. Je saisis cet instant pour emmener mademoiselle Ricard sous le berceau de chèvre-feuille, qui étoit au fond, comme on le sait, et où j'étois bien sûr qu'on ne viendroit pas nous troubler. — Avez-vous donc oublié, Mademoiselle, ce que mademoiselle Delcroix vous dit en mourant, qu'elle vous rendoit responsable de tout ce qui pourroit trahir le secret de la naissance de Rosine? — Sûrement non, je ne l'ai point oublié, puisque je crois la voir chaque nuit et l'entendre me dire..... Prenez garde à ce que vous direz! Mais, est-ce donc ma faute, si M. d'Entragues a conté tout cela à sa petite fille? — Il falloit lui dire, comme moi, que c'étoit pour se moquer d'elle; mais, au contraire, vous l'approuvez; vous prenez plaisir à le lui entendre répéter. Mademoiselle Ricard, vous ferez bien du mal sans vous en douter, et vous pleurerez des malheurs irréparables. — Il n'en arrivera pas,

Monsieur;

Monsieur ; M. le Major la donne à tout le monde pour sa nièce, et il ne cherchera rien de plus. — Je le desire, mais ne le crois pas. Je lui répétai les dernières instructions de Julie. J'ajoutai : si madame de Launoi n'a pas perdu toute crainte de la voir juger comme elle mérite de l'être, dites-lui que c'est à moi à qui Jerville a remis ces lettres ; et nous nous séparâmes.

Je dis à M. Delmord tout ce que je pensois ; mais il ne vouloit rien voir, parce qu'il en eût été affligé, et qu'à son âge, on ne s'afflige que lorsqu'on y est contraint. Je retournai à Vermur prendre les ordres de la grosse comtesse, qui me pria de faire mille remercîmens à son neveu, et de lui apprendre que dans quinze jours elle iroit s'établir à Valenciennes avec les Delcroix. Si elle eût été capable de sentir, je lui eusse dit ce que je pensois de cette réunion ; mais c'eût été inutilement ajouter à la haine des Delcroix, à qui elle n'eût pas man-

qué de le leur apprendre. Madame de Launoi me chargea de tout ce qu'on peut imaginer d'aimable pour son cousin et la chère petite Marquise. Le lendemain, dès cinq heures du matin, je me mis en route, non sans m'arrêter chez Fanchette, qui me donna la liste des pauvres de Julie, et me supplia de dire à Agathe qu'elle étoit à elle à la vie et à la mort.

CHAPITRE V.

Madelaine.

Je traversai la France, sans autre desir que de me retrouver près d'Agathe, et pestant contre la lenteur des postillons, qu'avec quelques pièces de monnoie de plus que les autres voyageurs, je faisois cependant brûler le pavé; mais tous les momens passés loin d'Agathe étoient retranchés de mon existence, et je me demande comment j'ai pu vivre depuis...... Mais est-ce donc vivre que de traîner des jours que l'on ne pouvoit finir que par un crime (1)!

Le jour que j'arrivai à Mirande,

(1) Oui, un crime! le suicide en est un d'autant plus grand, qu'il est sans repentir.

M. et madame de Mercour étoient allés à Toulouse; et je ne trouvai au château que mademoiselle Lucet et Léontine. Je fus frappé de l'extrême ressemblance des deux enfans. Cependant, mademoiselle de Mercour avoit une physionomie plus douce que la petite de Jerville; mais, pour les traits, ils étoient absolument les mêmes. Mademoiselle de Lucet me dit que la grossesse de madame de Mercour étoit déclarée, et que sa santé étoit si bonne, que l'on avoit lieu d'espérer qu'elle auroit un garçon. Mademoiselle de Lucet ajouta que l'on comptoit bien sur moi pour être son gouverneur; que M. de Mercour en ayant parlé à sa femme, elle l'avoit assuré que je ne refuserois pas. Elle a bien raison, disois-je en moi-même; elle peut disposer de moi dans tous les instans de ma vie.

Nous allâmes au-devant des maîtres du château. Une avenue, longue de plus d'une demi-lieue, conduisoit au chemin de Toulouse, et,

prenant chacun par la main la bonne petite Léontine, nous pressions ses pas pour arriver jusqu'au bout, où nous comptions nous asseoir en les attendant. Agathe étoit si aimable, on trouvoit un si grand charme dans sa société, que je puis dire que mademoiselle de Lucet qui l'avoit vue partir le matin de ce même jour, avoit presqu'autant d'empressement que moi de la revoir, et qu'elle ne m'entretint que des qualités précieuses de ma belle amie. Nous entendîmes de fort loin la voiture; et Léontine s'écria, avec l'accent de la joie la plus vive: c'est maman, c'est maman! Six chevaux aldraves, de la plus grande vigueur, faisoient voler une calèche où étoient M. et madame de Mercour qui, m'apercevant, firent arrêter. Le Marquis nous engagea à monter avec eux, et, au milieu des douces caresses de Léontine à ses parens, qui à peine leur laissoient le temps de me parler, ils trouvèrent cependant l'un et l'autre celui de me dire les choses les plus aimables. Je racontai de

mon voyage tout ce que je pouvois en dire devant M. de Mercour. Je parlai de la reconnoissance de la grosse comtesse, de l'enchantement de madame de Launoi, mais surtout je parlai de Fanchette; et je vis, avec un douloureux plaisir, qu'Agathe, au souvenir de son père et de Julie, éprouvoit une extrême sensibilité, et que ses regards sembloient me dire : il ne me reste plus que vous de confident de mes peines secrètes.

Arrivés au château on soupa, et M. de Mercour voulut me conduire lui-même dans mon appartement, qui jusqu'à ce moment avoit été au premier, assez loin de ceux de M. et de madame de Mercour. Comme je voulois y monter, le Marquis me dit d'entrer dans son cabinet, et, ouvrant une porte que je n'avois jamais remarquée, je me trouvai dans la plus délicieuse retraite qu'il avoit fait distribuer pendant mon absence, dans une galerie donnant sur le jardin fleuriste, qui

servoit d'entrée à ce charmant logement. Comme je me flatte, dit-il, que madame de Mercour va me donner un fils, vous pardonnerez, mon ami, à la tendresse paternelle, si j'ai desiré que celui qui, j'espère, voudra bien se charger entièrement de cet enfant, fût le plus près possible de mon appartement, afin que je pusse jouir à tous les instans du jour du développement de cette douce créature que vous formerez à la vertu. Les larmes de reconnoissance qui bordèrent mes paupières, furent ma réponse, et je pris possession de ma nouvelle demeure avec un grand plaisir. L'amitié y avoit réuni tout ce qui peut charmer. Je demandai au marquis la permission d'y placer le portrait de madame de Mercour, que j'avois rapporté de Vermur : c'étoit celui que j'avois dessiné à mon arrivée en Flandre. Le Marquis n'y consentit qu'à condition que je lui en donnerois une copie. Plus heureux que moi, ajouta-t-il, vous l'avez connue dans son enfance, car on ne peut

compter la vie que du jour où l'on a vécu près d'elle ; mais j'aurai aussi son image avant que les années de la jeunesse y aient imprimé ce caractère de beauté qui m'enivre chaque jour d'un nouvel attrait. Je le promis au marquis, qui me quitta, en me souhaitant un doux repos.

Nous passâmes à Mirande tout le temps de la grossesse d'Agathe, qui donna au Marquis un héritier de son nom et de ses vertus. La joie fut extrême ; les vassaux et les voisins se disputèrent à qui la témoigneroit avec plus de vivacité. Ce n'étoit point comme ces souverains qui disent : je prétends qu'on soit joyeux, parce que je le suis ; je prétends qu'on assiste aux fêtes que je vous donne avec votre argent : ici c'étoit le cœur qui ordonnoit les plaisirs. Tous les bons paysans étoient en armes. Leurs filles, vêtues de blanc, avec des bouquets et des guirlandes, dansoient au son des instrumens rustiques. Personne n'avoit rien commandé, et l'ordre se trouvoit par-

tout, parce que le bonheur régularise tout.

Ces apprêts, peu coûteux, ne servirent que de préparatifs à ceux de la noblesse des environs, qui fit venir une troupe de comédiens, la musique de deux régimens, les artificiers du Corps-Royal en sémestre à Toulouse; et la fête la plus brillante signala la naissance de Théodore. Ces marques de bienveillance touchèrent sensiblement M. de Mercour: l'orgueil de la Marquise en fut flatté; car, pour son cœur, il étoit fermé à la joie; une terreur secrète le comprimoit sans cesse. Elle n'apercevoit pas un individu qu'elle n'avoit pas coutume de voir, qu'elle ne crût que c'étoit un agent des Delcroix. Quant à la Vicomtesse, elle se flattoit de l'avoir enchaînée par la cession de la terre de Vermur, comme si la reconnoissance pouvoit germer dans un cœur corrompu. Je ne lui avois point rendu cependant les propos de Rosine; elle avoit assez de ses craintes sans y

ajouter ; puis c'étoit un enfant à qui mon respectable ami Delmord pouvoit inspirer plus de retenue ; du moins je voulois m'en flatter. Il m'en donnoit souvent des nouvelles : je les communiquois à sa mère, qui, je le dis avec plaisir, ne négligeoit aucun moyen, sans faire tort à ses autres enfans, de lui assurer une fortune honnête. Elle avoit approuvé l'emploi des mille louis, et me fit part d'un projet qu'elle avoit conçu pour satisfaire la rapacité des Delcroix, et dont je rendrai compte plus tard.

Depuis quelque temps madame de Mercour avoit plus besoin de me parler de ses vœux et de ses craintes ; et lorsque Théodore, endormi sur son sein, étoit remis dans son berceau, que Léontine répétoit avec mademoiselle de Lucet les leçons qui convenoient encore à son âge, elle profitoit de l'absence du Marquis, que les augmentations qu'il avoit faites à Mirande avec les fonds de Vermur, entraînoient loin d'elle,

pour me conduire dans une partie du parc nouvellement changée en jardin anglais. Là étoit un hameau, que l'on alloit réellement faire habiter par des familles vertueuses et indigentes, qui y seroient à l'abri de l'affreuse misère. Les travaux étoient assez avancés, et plusieurs cabanes placées d'une manière pittoresque, n'attendoient plus que de voir finir les autres pour être occupées.

Un soir, à l'heure où les ouvriers quittoient le hameau, nous nous y rendîmes. A l'aspect de ces modestes habitations, couronnées par les arbres antiques du parc, Agathe me dit: Que n'ai-je été destinée par la nature à habiter sous ces paisibles toits! je ne redouterois pas comme mon ennemie celle dont l'amour m'avoit rendue mère; je serois ici avec mon Alfrède; et me montrant une des maisons qui avoit un grand verger, elle ajouta: nous cultiverions ce jardin, et, le soir, nous goûterions le repos qui m'a fui pour toujours. O maître de ma destinée!

pourquoi m'as tu condamnée à la maudire chaque jour ? Et elle se laissa tomber sur un banc de mousse placé à l'entrée du hameau, et qu'un saule pleureur abritoit. Là, seule avec ses pensées, elle fondit en larmes. Je voulois en vain la rassurer. — Non, non, Saint-Fal, rien ne détournera de dessus ma tête les maux qui suivent le parjure. Puissé - je seulement avoir marié ma fille, et que mon fils puisse être l'ami de son père, avant que des malheurs, que je n'ose entrevoir sans frémir, me forcent à descendre dans la tombe! Nous étions tellement occupés, elle, de ses douloureuses idées, moi, de la vérité de ses craintes, que nous ne nous étions pas aperçus qu'un orage approchoit. Le bruit sourd du tonnerre n'arrivoit pas jusqu'à nous, lorsque tout-à-coup il éclata avec la plus grande force, accompagné d'une pluie mêlée de grèle, qui nous força de chercher un asile dans une des maisons du hameau. Je pousse la porte, et fais entrer madame de Mercour, que je

suis. Elle recule à l'aspect d'une femme couverte des lambeaux de la misère, qui s'étoit endormie sur un peu de paille, au fond de la cabane. Une femme! dit-elle, que cet horrible orage, car le tonnerre ne cessoit d'éclater, ne réveille pas! Mon ami, elle est peut-être morte? —Non, lui dis-je en m'approchant, elle respire. —Comment n'entend-elle pas? Réveillez-la; il ne faut pas la laisser ici. Je m'approchai pour la réveiller; mais, ô surprise! ô terreur! ô joie! ô douleur! qui pourra peindre vos différentes expressions sur la physionomie d'Agathe et de cette femme, que je n'avois pas d'abord reconnue, lorsqu'elles se fixèrent! La mendiante se jette aux pieds d'Agathe, qu'elle arrose de larmes de joie, tandis que madame de Mercour ne profère d'autres mots que ceux-ci : Je suis perdue! je suis perdue! Cependant l'infortunée presse les genoux de la Marquise, que je soutiens; puis elle se lève, imite l'action d'une femme qui tient un enfant dans ses bras et le couvre de

caresses; puis exprime, par le même moyen, qu'on le lui a arraché; montre ensuite qu'un être de mon sexe l'a prise, l'a mise sur un cheval et la emmenée bien loin, bien loin. Elle n'avoit pas fini cette narration, que j'avois reconnu Madelaine, dont j'avois ignoré le sort, que madame de Mercour croyoit avoir assuré dans un couvent, et que la rapacité des frères de la Ricard, comme nous l'avons su depuis, avoit condamnée à un affreux abandon; ils s'étoient emparés de la somme que sa maîtresse lui avoit destinée, et, au lieu de la conduire en Saintonge, l'avoient abandonnée dans la forêt, où ils avoient espéré qu'elle mourroit de faim et de froid.

Cependant, il y a toute apparence qu'elle avoit trouvé, assez proche du lieu où on l'avoit laissée, un village où elle avoit demandé l'aumône, comme elle la demandoit lorsqu'Agathe s'en étoit chargée; et on doit se souvenir que j'ai dit que,

lorsqu'elle avoit disparu, on croyoit qu'elle avoit repris son premier métier, auquel il est rare qu'on renonce. Mais la joie qu'elle témoignoit de revoir sa maîtresse; tout ce qu'elle demandoit, par geste, sur Rosine, prouvoit assez qu'elle ne l'auroit jamais quittée volontairement. Mais cette joie et ses questions sur cet enfant, qui, pour n'être pas articulées, n'en étoient pas moins claires, rendoient la présence de cette femme à Mirande, du plus grand danger pour madame de Mercour. Aussi étoit-elle dans une stupeur que je ne puis exprimer. Cependant il falloit bien prendre un parti. La nuit approchoit, et la pluie qui cessoit de tomber, ne pouvoit plus servir de prétexte pour rester au hameau. Je cherchois en moi-même ce que je devois faire, quand madame de Mercour s'écria, avec un accent qui retentit encore au fond de mon cœur : Délivrez-moi de cette muette, ou je me tue à vos yeux! Les siens exprimoient une telle horreur, que la pauvre infor-

tunée, qui étoit la cause innocente de ce violent mouvement, en fut au désespoir; car, ainsi que tous ceux qui sont privés de l'organe de l'ouïe, son ame étoit dans ses regards : elle sentit qu'elle avoit encouru l'indignation de sa maîtresse, sans en deviner la cause; et elle en fut tellement affligée, qu'elle retomba à ses pieds en poussant des hurlemens et s'arrachant les cheveux. Je dis à Agathe : Avez-vous la force de rentrer seule au château?—Oui, dit-elle, en pénétrant ma pensée, et me donnant sa bourse, où elle avoit l'usage de porter en or et en billets de la caisse d'escompte 5 à 6,000 livres, en cas d'événemens, qu'elle redoutoit toujours; et, s'arrachant des bras de Madelaine, elle sortit de la cabane, referma la porte sur nous et s'éloigna avec la vîtesse d'une biche qui fuit le chasseur qu'elle vient d'apercevoir.

CHAPITRE V.

Je la sauve.

JE laissai la pauvre Madelaine exhaler sa douleur ; puis m'asseyant par terre, auprès d'elle, car il étoit impossible de la faire relever, je cherchai à la calmer. L'orage étoit entièrement dissipé ; le ciel étoit sans nuage, et la lune répandoit une lumière presqu'égale à celle de l'astre du jour ; elle éclairoit entièrement l'intérieur de la cabane. Je pouvois donc me faire entendre de Madelaine, et j'essayai par quelques-uns des signes que j'avois retenus des leçons du respectable instituteur des Sourds-muets, de lui faire comprendre mes pensées ; et je vis, par ma propre expérience, que cet homme respectable, ainsi

que son illustre émule, les avoient trouvées dans la nature ; car Madelaine, qui n'avoit pas été assez heureuse pour participer à leurs leçons, m'entendoit autant que sa douleur le lui permettoit. Je lui fis comprendre que la petite fille qu'elle demandoit se portoit bien, étoit devenue grande, et n'avoit plus besoin d'elle, et qu'elle fâcheroit madame de Mercour de vouloir rester. Je vis qu'elle m'entendoit, car il se fit un changement extrême dans toute sa personne. Elle avoit été jusqu'alors violemment agitée ; tout-à-coup elle devint calme et morne ; elle joignit les mains, comme pour demander pardon : les larmes couloient de ses yeux ; mais elle ne faisoit entendre aucuns de ces sons qui, dans le muet de la nature (1), sont la preuve de la violence de ses sensations. C'étoit où je voulois l'ame-

(1) J'ai remarqué que le muet instruit garde le plus profond silence, et n'emploie que les signes.

ner. Je fis alors briller à ses yeux quelques louis ; elle tressaillit et m'en demanda. Je lui marquai qu'elle les auroit si elle vouloit venir avec moi ; et elle se leva. La prenant par le bras, je suivis, avec elle, une route du parc, qui conduisoit à une porte donnant dans un grand bois, où demeuroit un vieil ermite, que j'avois été voir souvent, et en qui j'avois remarqué autant de loyauté que de sentimens de piété. Il avoit servi sous le maréchal de Villars, et, dégoûté du monde, il avoit changé un petit castel, qu'il habitoit, en un ermitage, où il vivoit absolument seul. Sa demeure étoit à deux lieues de Mirande. Je fis donc faire ce trajet à ma pauvre compagne, aussi vîte que ses forces le lui permettoient ; car il paroissoit qu'elle n'avoit pas mangé de la journée, et malheureusement je n'avois rien sur moi qui pût la sustenter. Homme riche, qui dites : avec de l'or je puis tout ! venez, seul, au milieu d'une forêt, avec ce métal, que vous prisez tant, et vous

ne serez pas moins en butte à tous les besoins de l'homme de la nature, que le plus pauvre artisan. Madelaine, dont je pressois le pas, me montroit que ses pieds n'étoient point, comme les miens, préservés par une chaussure, qui les empêchoit de se heurter contre les pierres, d'être mis en sang par les ronces et par les épines. Je déchirai mon mouchoir pour les lui envelopper, et je la soutenois de toutes mes forces pour lui rendre le chemin plus facile. Enfin, j'aperçus le toit gothique, surmonté d'une cloche, où demeuroit le frère Anastase. Je me hâtai de frapper à sa porte. Il vint, et ne fut pas peu surpris de me voir arriver après minuit, conduisant une femme de 25 ans, d'une fort belle figure, couverte des livrées de la misère; plus surpris encore, lorsque cette femme ne répondit à aucune de ses questions, et montra un grand effroi de sa barbe et de son capuchon. — Eh! mon Dieu, Monsieur de St.-Fal, quel singulier personnage m'amenez-vous?

—Une muette, comme vous voyez, mais une muette que j'ai grand intérêt à tirer de l'état où le ciel me l'a offerte. Je vous supplie donc de la garder dans votre ermitage quelques jours..... Je viendrai néanmoins demain matin lui apporter des habits plus convenables ; et, à la fin de la semaine, je la conduirai dans un couvent. Je lui demandai le plus grand secret, qu'il me promit. Ensuite il s'occupa de pourvoir aux besoins de Madelaine, à qui il servit des mets simples, mais sains: Elle se jeta dessus avec une grande avidité, et mangea longtemps, et sur-tout parut boire du vin avec un grand plaisir.

Pour éviter une scène d'adieu, je proposai à l'ermite de lui préparer un lit ; ce qu'il fit. Madelaine se coucha et s'endormit. Alors, je quittai le père Anastase, en lui recommandant de ne point laisser sortir la muette, et revins à Mirande, où on étoit très-inquiet de moi. Je dis qu'ayant été pris par l'orage,

j'étois resté à l'abri dans une ferme voisine, et qu'aussitôt que la pluie avoit cessé, je m'étois mis en route. Agathe paroissoit avoir beaucoup souffert. Elle se plaignoit que la pluie qu'elle avoit reçue, lui avoit fait remonter le lait à la tête: en effet, elle avoit de la fièvre. Je profitai d'un moment pour lui dire qu'elle restât tranquille, que je répondois de tout: elle passa une assez bonne nuit. Je retournai le lendemain à l'ermitage, où je portai des habits que j'avois pris dans ceux que l'on avoit toujours à Mirande, destinés à vêtir les infortunés qui venoient en demander. La joie de Madelaine fut extrême en me revoyant: elle quitta ses haillons avec un grand empressement, et se revêtit des habits que je lui avois apportés; puis je lui montrai que je m'en irois encore, mais qu'ensuite je reviendrois la chercher dans une voiture. Elle me comprit assez bien pour me laisser sortir de l'ermitage sans marquer aucun desir de me suivre. Je revins à Mirande,

et très-heureusement je reçus une lettre de Lyon, d'un de mes parens, qui m'invitoit à son mariage. Je le dis au Marquis, en lui demandant un congé de quelque temps. J'assurai que je reviendrois le plus promptement possible. Vous me ferez grand plaisir, dit en riant M. de Mercour; car il se pourroit qu'en votre absence Théodore fît quelques sottises, dont vous seriez responsable. Madame de Mercour, qui étoit toujours la même, dès que sa réputation pouvoit souffrir la moindre atteinte, ne chercha point à me voir en particulier; comme si on eût pu deviner, en me sachant auprès d'elle, qu'il étoit question de Madelaine, à qui les premiers momens de Rosine avoient été confiés. Tout disparoissoit devant ce grand intérêt; et je frémis quand je pense à quel excès la crainte que son secret ne fût découvert par la pauvre muette, l'eût portée, si je n'avois pas été avec elle; et je bénis le Ciel d'avoir pu lui rendre l'important service de concilier ce qu'elle

devoit à l'humanité et à elle-même. Pourquoi n'ai-je pu, dans un autre instant..... Hélas! le glaive fut suspendu vingt ans sur sa tête, et.......

J'avois une voiture à moi: je fis venir des chevaux de poste, et j'allai jusqu'à Castries, où je n'étois point connu, et où je m'arrêtai quelques jours, sous prétexte d'y attendre quelqu'un. Puis, ayant acheté un cheval, je le mis à mon cabriolet, et je repris la même route, sans que personne le sût. Je vins le soir de la sixième journée à l'ermitage, où le père Anastase avoit gardé, avec tant de soin, le dépôt que je lui avois confié, que personne ne l'avoit aperçue. Sa douceur, son humanité avoient séduit Madelaine. Elle avoit pris confiance en lui; et, contente de trouver, sans être obligée de le demander, une excellente nourriture et le soir un bon lit, elle m'attendoit sans impatience. Cependant elle fut fort aise de me voir. Je remerciai
le

le père Anastase, et j'offris comme aumône quelques louis, que l'humilité de son état força le saint ermite d'accepter. Je fis mettre la bonne Madelaine à côté de moi dans la voiture, et nous partîmes. Elle étoit enchantée de tout ce qu'elle voyoit. Les longues routes qu'elle avoit parcourues depuis cinq ans lui avoient été si pénibles, qu'elle n'y distinguoit aucun objet. Elle me disoit, dans la langue muette, qu'elle cherchoit toujours sa petite fille, et que l'espérance de la revoir l'avoit seule soutenue; et puis elle sembloit me demander si elle la reverroit. Je lui faisois un signe négatif : je prenois un air sévère, et je mettois un doigt sur la bouche, pour lui faire entendre qu'il n'en falloit plus parler. Alors elle devenoit triste. Au bout de quelques jours, en voyant un enfant du même âge que Rosine, quand on la lui avoit enlevée, elle me fit signe, à son tour, en secouant la tête, comme pour dire

qu'elle n'en parler[illegible] plus ; et il est à remarquer que depuis cet instant elle n'en parla jamais. Je voyageois à petites journées, et m'arrêtai enfin à Orange, où je m'informai s'il y avoit un couvent d'Urselines; et comme on me dit que oui, je m'y fis conduire. Je parlai à la supérieure, et lui demandai de vouloir bien se charger d'une pauvre infortunée de mes parentes, sourde et muette de naissance; que je donnerois pour elle une somme de six mille liv. une fois payée (je savois que la dot des religieuses n'étoit que de quatre mille livres); je dis que je desirerois qu'on lui fît porter l'habit, et qu'elle ne sortît jamais de la maison. La supérieure me promit tout ce que je voulus : je m'en assurai par un acte double, puis comptai la somme et fis entrer Madelaine dans le couvent, où elle fut parfaitement heureuse, jusqu'au moment où on détruisit ces saints asyles. On saura, par la suite de ces Mémoires, quel fut le sort de cette bonne fille, dont l'in-

telligence lui a rendu profitables les étonnantes découvertes des amis de l'humanité.

Dès que je fus sûr qu'elle étoit heureuse, et ne pouvoit plus nuire à Agathe, je m'empressai de rejoindre Mirande ; et ayant vendu mon cheval à Orange, je repris la poste pour aller à Lyon, où j'arrivai à temps pour les noces de mon parent qui se marioit. Je revis cette belle ville sans aucun plaisir ; mes souvenirs ne m'y présentoient que des sujets de douleur, et rien ne les y attachoit à l'idole de mon cœur. J'en partis donc le plus tôt qu'il me fût possible, et revins, en courant jour et nuit, à Mirande, où je fus reçu, comme toujours, avec une bonté qu'il est impossible de décrire.

CHAPITRE VII.

Elle échappe à leurs piéges.

MADAME de Mercour, heureuse d'avoir été préservée du danger que la présence de Madelaine auroit pu lui causer, commença à prendre plus de sécurité; et après avoir fini la nourriture de son fils, elle revint à Paris et à la Cour, où elle eut les mêmes succès; et le Gouvernement de Languedoc fut la récompense des vertus de M. de Mercour, sous un Roi qui savoit les apprécier. Aussi, tout succédoit aux vœux de cette famille. Léontine étoit charmante; et Théodore, qui ressembloit à M. d'Entragues, annonçoit qu'il auroit ses graces et son esprit, que je me flattois bien d'empêcher de

devenir aussi vain que l'étoit celui de son aïeul.

Nous ne passions que trois mois à Paris, et neuf, tant à Mirande qu'à Toulouse, et par-tout la paix et le bonheur paroissoient suivre les traces d'Agathe et de son époux. Léontine avoit dix ans ; Théodore en avoit six. Ils avoient été inoculés, et leurs santés en étoient devenues plus brillantes encore : tout sourioit à Agathe. Les nouvelles que je recevois de Flandre, par M. Delmord, étoient faites pour tranquilliser. Il m'assuroit que les Delcroix, qui adoroient Rosine, qui devenoit de jour en jour plus intéressante, n'avoient nul projet de nuire à la Marquise, lorsqu'un jour, étant seul avec elle dans le salon, elle entendit annoncer madame la Vicomtesse de Launoi, MM. Delcroix et mademoiselle Rosine. Un regard qu'elle me lança, et où se peignoient les alarmes qu'une semblable visite lui faisoit éprouver, me troubla jusqu'au fond de l'ame.

LA VICOMTESSE, *s'avançant pour embrasser Agathe.*

Eh! bonjour, ma chère; qu'il y a long-temps que nous ne nous sommes vues! Que d'événemens depuis, et que j'avois de desir de vous présenter cette chère enfant! Et prenant Rosine par la main, elle la mit dans les bras de sa mère. La pauvre petite étoit toute tremblante. Agathe, froissée entre le sentiment impérieux de la nature et celui de la crainte, ne put cependant résister aux tendres caresses de cette jeune personne, qui couvroit sa main de baisers et de larmes.

MADAME DE MERCOUR.

En vérité, mademoiselle...... je suis enchantée.......Ah! Rosine!...... elle est belle à ravir?

ROSINE.

Si j'ai quelques charmes, c'est de

vous que je les tiens. Oh ! monsieur de Saint-Fal, vous ne me direz pas à présent que je ne ressemble pas à.......

MADAME DE MERCOUR.

Que voulez-vous dire ?

ROBERT.

Ce que dit tout Valenciennes, et la ressemblance est si frappante, qu'on la nomme, dans toute la ville, la petite d'Entragues.

MADAME DE MERCOUR.

Vous avouerez, monsieur, que rien n'est aussi ridicule.

LA VICOMTESSE.

Allons, laissons cela, et aimez notre petite.

ROSINE.

Ah ! oui ; aimez-moi, madame, je vous en conjure !

MADAME DE MERCOUR.

Il seroit difficile de s'en défendre.

ROBERT.

C'est aussi ce que je disois à son aurore. Elle charme tout ce qui la voit : que sera-ce quand elle aura quinze ans ?

LA VICOMTESSE.

Elle a tous les talens : c'est vraiment une jeune personne accomplie.

MADAME DE MERCOUR.

J'y prendrai un grand intérêt, je vous jure.

ROSINE, *se jetant à ses genoux.*

Serai-je assez heureuse pour que cela soit !

MADAME DE MERCOUR *la relevant.*

Que voudriez-vous, mademoiselle, que l'on pensât..... ?

ROBERT.

Mais il me semble, entre nous, qu'il n'y a pas tant de précautions à prendre ; et nous savons tous qu'elle est fille de Jerville....... la vôtre.

MADAME DE MERCOUR, *prenant l'air le plus imposant.*

Quelle horrible imposture ! C'est donc ainsi, messieurs, que vous reconnoissez les bontés dont mon père vous honoroit ! et vous, madame, s'adressant à la Vicomtesse, oubliez-vous les lettres qui sont dans les mains d'un ami de Jerville ?

LA VICOMTESSE.

Il est mort ; votre père aussi. Il n'y a donc que le Vicomte à qui on pourrait avoir l'indignité de les communiquer ; sa confiance en moi est telle qu'il ne se donneroit pas la peine de les lire. Vous avez plus à craindre que moi ; mais

cependant je ne veux pas vous perdre.

LA MARQUISE.

Qui ne craint pas la mort, ne redoute point l'infamie.....! Et ses yeux peignirent un sentiment si douloureux, que sa fille retomba à ses genoux, en la conjurant de ne pas la haïr. Sa mère la releva, mais avec une froideur qui me fit mal. Vous voyez, me dit le Major, que cette ame est de bronze. Comment ne pas être sensible à la tendresse que témoigne cette charmante enfant! Plaidez donc sa cause! — Je n'ai garde de parler, dans une circonstance aussi délicate; mais il me semble que vous pouviez vous y prendre différemment.

M. DELCROIX.

Le philosophe a raison : c'est beaucoup trop brusquer..... C'est Robert qui l'a voulu : il n'entend rien aussi aux négociations. Allons,

mon enfant, en voilà assez. Madame de Mercour ne s'attendoit pas à vous voir, encore moins, que vous saviez un secret qu'elle a un grand intérêt à cacher. Il faut lui laisser le temps de se remettre ; nous reviendrons demain : et ils se levèrent tous quatre, sans ajouter un seul mot. Madame de Mercour les accompagna jusqu'à la porte; et dès qu'ils furent sortis, elle me dit : Ç'en est fait, Saint-Fal, je n'ai plus qu'à mourir ! Avez-vous jamais rien vu de comparable ? — Je ne suis pas aussi effrayé que vous, ma chère amie : ils n'ont pas le projet de vous faire de mal, puisqu'ils vous ont parlé aussi ouvertement. J'irai demain savoir le but de cette belle équipée. Au nom de Dieu et du sang-froid que vous avez témoigné jusqu'à ce jour, ne vous laissez pas abattre ! C'est à la fille de Jerville que je veux parler ; et pour peu que son cœur soit digne de celui de son père, je me flatte que je l'empêcherai de se perdre. — Ah ! mon ami, je vous l'ai dit bien

des fois, cet enfant causera ma mort !

Le Marquis revint de Versailles presqu'au même moment. Je ne fus point d'avis de lui laisser ignorer l'arrivée de la vicomtesse et des Delcroix, ce qui, s'il venoit à l'apprendre, lui donneroit des soupçons. Sans attendre ce que pourroit penser madame de Mercour, je fis part à son mari de cette visite. Elle entra dans mon projet, mais en tira parti d'une manière bien étonnante. — Oui, mon cher, ils sont arrivés tous quatre, et très-heureusement il n'a pas été dans leur arrangement de venir loger ici, car il est impossible d'avoir un plus mauvais ton. Ils m'ont fait l'honneur de me dire qu'ils reviendroient demain ; et si vous vouliez me faire un grand plaisir, nous partirions pour St.-Firmin avec ma fille, pour éviter, sans manquer aux égards de la parenté, de me trouver forcée de recevoir la Vicomtesse, qui vient ici avec deux hommes, dont l'un est son amant

déclaré, et l'autre me présente impudemment sa fille naturelle. Je me suis trouvé très-heureuse que Léontine ne fût point dans mon salon quand ils sont venus.—Je suis fort de votre avis, ma chère amie; je vais donner des ordres pour que tout soit prêt pour demain à six heures du matin, et nous irons coucher à Saint-Firmin, où vous ne serez pas aussi bien logée qu'à Mirande; mais pour quinze jours nous camperons. Notre ami viendra-t-il? — Je crois que c'est inutile; il gardera Théodore, qui, dans un autre temps, ira visiter ses terres en Bourgogne. — Je suis entièrement à vos ordres, dis-je à M. de Mercour; mais je suis cependant de l'avis d'Agathe, qu'il vaut mieux, pour notre enfant, ne pas lui faire faire un voyage fatigant dans une saison peu favorable. Le Marquis consentit à ce que je restasse à Paris. Je ne pus m'empêcher d'admirer la présence d'esprit d'Agathe, et je me promis de la seconder de tout mon pouvoir, en effrayant Rosine, si je ne pouvois la toucher.

CHAPITRE VIII.

Les projets de mariage.

THÉODORE étoit encore dans les bras du sommeil, au moment où sa mère alloit monter en voiture; et sous prétexte de lui donner un baiser avant de se séparer de lui, elle vint dans mon appartement, où le petit logeoit depuis un an. Ah! mon ami, me dit-elle, n'épargnez pas l'or pour acheter leur silence, et dites à Rosine, si elle est capable de vous entendre, qu'elle ne change point en ennemie celle qui peut un jour la rendre parfaitement heureuse; et sachant qu'elle avoit le temps de m'expliquer ses plans, les chevaux de poste n'étant point encore mis, elle s'assit près du lit de son fils et me dit: Quoique l'on m'ait toujours accusée de ne pas penser à Rosine, il n'est pas de jour où je ne m'en oc-

cupe, jusqu'au point d'avoir déjà choisi son époux. Je lui destine Hankock, l'élève de votre ami Boulai. Ce projet me parut parfaitement raisonnable, et dicté par le plus tendre intérêt pour Rosine; car le père du jeune Hankock étoit très-estimable. Il descendoit du fameux Pen, et avoit une grande fortune commerciale. Il avoit épousé en premières noces une Anglaise, dont il n'avoit point eu d'enfans; et à près de soixante ans, quand elle fut morte, il se remaria avec une parente de Washington, et en eut le fils dont je parle. Sa naissance coûta la vie à sa mère. Privé de celle qui lui avoit encore fait connoître dans un âge avancé le charme de l'existence, M. Hankock jura de ne point former d'autres liens, et son fils fut l'unique objet de ses affections. Agathe les avoit vus l'un et l'autre à Spa, lorsqu'elle y avoit été avec son père. Le jeune Charles annonçoit dès-lors qu'il auroit un jour beaucoup d'esprit; sa figure étoit très-régulière, et sa sensibilité extrême. Il aimoit infi-

niment mademoiselle d'Entragues, qui voyoit cet enfant avec un grand intérêt. Ce jeune homme, dirigé par Boulai, avoit tenu tout ce qu'il promettoit, et devoit faire le bonheur de celle qui lui seroit unie... Agathe ajouta : lorsque je revis Charles Hankock à mon arrivée à Paris, je trouvai que les années avoient ajouté à son extérieur, qu'il étoit impossible d'avoir une figure plus agréable. Le bien que m'en dit M. Boulai, me donna dès ce moment la pensée de le marier à Rosine. Je continuai, comme vous savez, à recevoir ce jeune homme, à étudier son caractère; et plus je l'ai connu, plus j'ai trouvé qu'il étoit digne de ma fille. Je sais que M. Hankock, qui étoit absent depuis bien des années, est arrivé à Paris pour ramener son fils à Philadelphie. Je ne doute point, si Charles voit Rosine, qu'il n'en soit amoureux : que l'on consente à la lui donner, qu'elle parte avec lui pour la Nouvelle-Angleterre, et dussé-je disposer de mes diamans, la dot sera comptée.

Elle m'expliqua aussi ce qu'elle vouloit faire pour acheter le consentement des Delcroix. Je l'assurai que je ne négligerois rien pour faire réussir un plan que je trouvois parfaitement sage ; et malgré la peine que je ressentois d'être séparé d'elle, j'étois très-aise de la voir quitter Paris, tandis que ses ennemis y étoient. Elle m'assura encore qu'elle comptoit sur moi plus que sur elle-même. En embrassant son fils, elle répandit des larmes, et mon cœur fut oppressé de ses peines.

Je descendis avec elle pour embrasser le marquis, qui ne me fit pas l'injure de me recommander Théodore ; car il étoit bien sûr que je l'aimois autant qu'il pouvoit l'aimer. Mandez-nous, me dit-il, lorsqu'ils seront partis, pour que nous revenions ; car il ne fera pas très-bon, par le temps qu'il fait, dans un vieux château, au milieu des bois. Mais cela vaut encore mieux que la mauvaise compagnie. Je fus de son avis, et après les avoir mis en voi-

ture, où on fit monter Léontine à moitié endormie, je remontai près de son frère, que j'eus bien de la peine, à son réveil, de consoler du départ de sa mère, qu'il vouloit absolument que nous allassions rejoindre. Pour le dissiper, je fis venir quelques-uns de ses petits camarades, et, les ayant confiés à Legris, qui étoit resté dans la maison depuis la mort de son maître, comme secrétaire de madame de Mercour, j'allai chez la vicomtesse, que je savois être descendue avec les Delcroix à l'hôtel du prince de-Galles, rue de l'Université.

Ma visite la surprit presqu'autant que la sienne nous avoit étonnés.— Quoi! philosophe, c'est vous? qui me procure cet avantage? —Le desir de vous parler avec ma franchise ordinaire. Je lui fis un tableau de ses inconséquences envers Rosine. Vous l'avez arrachée, lui dis-je, à sa mère, que vous aviez forcée, par vos intrigues, à épouser le Marquis. Vous et le Major avez corrompu,

celle à qui cet enfant avoit été confié, pour la ramener à Valenciennes. Quel a pu être votre motif? — La pitié qu'elle m'a inspirée. — Non, ce sentiment qui honore l'humanité, n'entra jamais dans votre cœur. — Saint-Fal, vous me jugez avec une rigueur!...... — Dites avec justice. — En la donnant à Julie, n'étoit-ce point assurer son bonheur? — J'en conviens, mais vous l'eussiez donnée de même à tout autre, pourvu qu'en la montrant dans le pays où sa mère étoit née, vous ayez jeté des alarmes dans le cœur d'une femme que vous détestiez. — Moi; quelle idée! — Osez, Madame, dire le contraire, quand tout le prouve depuis vingt-cinq ans. Direz-vous que c'est par affection que vous lui amenez sa fille sans l'en avoir prévenue? Est-ce par tendresse pour elle, que sans son aveu vous avez instruit Rosine d'un secret qu'elle eût dû ignorer toute sa vie? — Ce n'est point moi qu'il faut accuser de cette indiscrétion; l'amour seul en est coupable. — L'amour!

un enfant de quatorze ans peut-elle en inspirer ? — Demandez-le à Robert qui en est idolâtre. — Ah ! voilà donc le mot de l'énigme. Tout ce qu'on a fait n'étoit que pour forcer madame de Mercour à ce mariage; et c'est vous, Madame, qui tramez cette intrigue! . . . . . Monsieur de St.-Fal, vos expressions sont dures !— Vous m'avez donné le droit de vous parler ainsi. — Quoi ! se souvient-on à nos âges ? — Vous seriez bien fâchée qu'on l'oubliât. Mais enfin, je vous connois, Madame ; je sais que vous avez reçu de la nature des graces, de l'esprit, une imagination brillante, qui vous peint comme facile tout ce que vous desirez. — Il se radoucit, le philosophe! je croyois que vous aviez renoncé depuis long-temps à me plaire..— Si je ne craignois pas de troubler les cendres de Jerville, je pourrois dire... — Dites. — Non ; dirois-je que Robert, l'indiscret Robert vous consola du changement de Jerville ? — Monsieur de St.-Fal, vous passez les bornes ! — C'est vous, Madame,

qui avez franchi celles que la nature a posées pour les femmes, qu'elle a voulu douces, timides et fidèles. Mais il est encore temps de faire oublier les erreurs de votre jeunesse, en vous rendant la protectrice de Rosine. — C'est ce que je veux. — Il faut que ce soit par des moyens qui ne nuisent pas à sa mère. Celle-ci m'a chargé de vous dire qu'elle donneroit cent mille livres de dot à sa fille, mais qu'elle exigeoit qu'elle épousât le fils de M. Hankock, qu'elle a connu à Spâ, et qui a un grand établissement à Philadelphie. Ils sont l'un et l'autre en France. Rien d'aussi facile que de vous les présenter. Quoique Rosine soit fort jeune, comme elle est très-formée, le mariage pourroit se faire sur-le-champ, et elle suivroit son mari à Philadelphie : c'est la seule manière de tout concilier. Madame de Mercour m'a ajouté, que si on ne veut pas se conformer à ses vues, Rosine n'aura rien d'elle ; et vous devez savoir qu'on ne peut la contraindre à lui donner quoi que ce soit. —

Madame de Mercour pouvoit m'apprendre elle-même ses intentions. — Elle est partie ce matin pour St.-Firmin. — Réellement ? — Rien de plus vrai. — J'oubliois de vous dire que le jour où sa fille sera mariée avec M. Charles Hankock, elle s'engageoit à faire donner quittance à son mari des quatre-vingt mille livres qui restent dus sur Vermur, que vous voudrez bien remettre à Robert pour acheter un guidon de gendarmerie. Mais répétez-lui que s'il persiste à vouloir épouser Rosine, ni elle, ni lui, n'auront jamais une obole de sa fortune. — Ce n'est point de l'argent qu'il desire, il l'adore. — Je vous dis encore, Madame, qu'on n'adore point un enfant de quatorze ans, et Robert moins qu'un autre. — Et cependant vous voulez la marier ? — Je ne veux rien, Madame ; je vous fais part des volontés de sa mère ; et la preuve que je ne veux avoir aucune influence dans tout ceci, c'est que je n'aurai point l'honneur de vous voir, que vous ne m'ayez marqué votre réso-

lution et celle de Robert. Si vous consentez à ce que desire madame de Mercour, j'emploierai un ami de Hankock pour négocier ce mariage : d'ici là, je ne ferai aucune démarche. — Je doute qu'elles soient nécessaires ; Robert aime passionnément Rosine, et un guidon ne le fera pas changer de sentiment. — Plus que vous n'imaginez, surtout, Madame, si vous ne vous y opposez pas. — M'y opposer! en vérité, philosophe, vous extravaguez.

Comme elle prononçoit ce mot, Rosine entra, et me salua avec cet air tout à-la-fois doux et mutin, qui faisoit le charme de la physionomie de son père, dont elle avoit tout le caractère ; et, malgré ce que je venois de dire, je ne pus me défendre de penser qu'on pouvoit déjà l'aimer d'amour. Elle me demanda des nouvelles de madame de Mercour ; et quand je lui dis qu'elle étoit partie pour la Bourgogne, elle se mit à pleurer. — Que je suis malheu-

reuse! ma mère me hait. — Non, mon enfant; mais elle ne peut vous donner des témoignages de sa tendresse sans se perdre; il n'est plus temps de vous dire que vous ne lui ressemblez pas. — Oh! vous me le diriez, que je sais bien à présent le contraire. — Eh bien, c'est cette ressemblance qui la prive du bonheur de vous avoir près d'elle. Mais elle veut votre bonheur; et je lui répétai ce que je venois de dire à madame de Launoi. Mais Rosine ne l'écouta pas avec autant de tranquillité que la vicomtesse. Elle jura qu'elle n'aimeroit jamais que Robert, et qu'elle aimeroit mieux mourir que d'être à un autre; qu'elle ne connoissoit point, et ne vouloit point connoître M. Hankock, et encore moins aller à Philadelphie. Tout ce que je pus dire ne put rien sur ce caractère, qui n'avoit jamais été contraint, et joignoit à la violence des passions de Jerville, la ténacité de M. d'Entragues et de sa fille. Je la quittai sans autre espoir que Robert pourroit être tenté des

80,000

80,000 livres. Je dis donc à madame de Launoi que j'attendois sa réponse. — Vous voyez, reprit la Vicomtesse, qu'elle n'est pas douteuse. Rosine me suivit jusqu'à la porte, pour me supplier d'écrire à sa mère pour qu'elle consentît à lui donner Robert pour époux. Je ne répondis que des phrases, et je descendis les degrés.

CHAPITRE IX.

Charles Hankock.

Je retournai à l'hôtel, et en y entrant, je rencontrai, dans la cour, Boulai avec Charles Hankock. Le premier me dit, avec sa véhémence ordinaire : Tu dois sûrement être très-bien, mon cher St.-Fal, avec madame de Launoi ?—Que lui veux-tu ?—Que tu présentes Charles chez elle. La vicomtesse est ici avec une jeune personne belle à ravir, et qui ressemble trait pour trait à ce pauvre Baron. Charles l'a vue chez l'ambassadrice d'Angleterre, et en est devenu éperdument amoureux. Il a demandé à son père s'il ne lui donneroit pas son consentement pour l'épouser, et le bonhomme a répondu que si la jeune personne

étoit sage, et qu'on lui donnât une dot honnête, qu'il ne demanderoit pas mieux, quelle que soit sa naissance. — Voilà une heureuse rencontre, dis-je en moi-même; mais, ne voulant rien brusquer, j'engageai Boulai et Charles à monter chez moi, et lorsque nous fûmes assis, je lui dis seulement que je savois que madame de Launoi, en effet, avoit chez elle une parente de M. Delcroix. — Il n'y a de parenté avec personne qu'avec le baron et madame de Launoi; mais c'est égal, procure-nous toujours le bonheur de lui témoigner les sentimens qu'elle inspire à mon ami. — Et dont je mourrai si elle ne daigne y répondre. — Je sors à l'instant, monsieur, de chez ces dames, et il faut au moins attendre à demain pour que j'y retourne. — Demain! je mourrai d'ici là. — Oh! on ne meurt pas si vîte. Il fallut bien que Charles me promît de ne pas mourir et d'attendre au lendemain. Boulai, qui étoit pour le moins aussi impatient que son élève, me quitta

cependant avec ce jeune homme, en me faisant promettre de lui rendre une réponse positive le lendemain dans la soirée.

Avant de revoir la Vicomtesse, je voulus m'assurer si en effet M. Hankock consentiroit à ce mariage de son fils avec un enfant naturel. Voyant que Théodore s'amusoit avec ses camarades n'avoit nulle envie de sortir, et encore moins de travailler, je me rendis chez M. Hankock, qui demeuroit dans la rue Sainte-Anne. J'en avois entendu faire l'éloge par M. d'Entragues, qui l'aimoit, et avoit pour lui beaucoup d'estime. J'étois donc sûr, en lui parlant du père d'Agathe, d'en être bien reçu. On m'annonce. Le vieillard, qui ne connoît ni mon nom ni ma figure, me reçoit assez froidement; mais quand je lui dis que j'étois l'instituteur de mademoiselle d'Entragues, il se lève, m'embrasse et me dit, avec la chaleur de l'amitié : Que je suis heureux de vous voir! asseyez-vous.

Vous connoissez sûrement une jeune personne qui lui est assez proche, belle comme votre élève, mais bien plus jeune : la Vicomtesse l'a élevée; ce n'est pas ce que j'en aime le mieux, car elle n'a pas une très-bonne réputation ; mais souvent il arrive qu'une femme, sans principes pour elle, n'est pas moins exacte à veiller sur la conduite d'une jeune fille, et puis celle-là est si jeune! Mon fils en est amoureux fou, il veut l'épouser. Je veux savoir d'abord s'il n'y a rien sur son compte, puis si le Baron a pourvu à sa fortune. — Elle aura 100,000 livres de dot, un très-beau trousseau, et elle est trop enfant pour que rien ait pu ternir encore son innocence. — Je m'en rapporte à vous, parce que le Baron, lorsque nous nous sommes revus à Spa, m'a dit n'y avoir pas sur la terre un plus honnête homme que vous. Aussitôt le mariage, nous partirons pour Philadelphie; là, il n'y aura rien à craindre des insinuations de la Vicomtesse, ni de ses exemples ; là, l'ir-

régularité de la naissance ne fera rien non plus, car qui viendra savoir si les actes sont ou ne sont pas.... vous m'entendez? — Oui, très-bien. — Allons, voilà qui est convenu. Voyez madame de Launoi, que cela se décide promptement, car mon vaisseau est prêt à partir, et dans quatre jours nous pourrions appareiller. Faites la demande aujourd'hui; si on l'agrée, ce soir nous irons voir ces dames, demain on signera le contrat, et le mariage deux jours après. Vous voyez que j'aime ce qui va vîte. Je l'assurai que je suivrois ses intentions, et sortis de chez lui avec le plus vif desir de les faire réussir, sans cependant oser m'en flatter. Quel bonheur, me disois je, si je pouvois parvenir à faire partir Rosine! Une fois mariée, dans un autre hémisphère, plus d'inquiétude pour Agathe. Mais inutilement; malgré le concours des circonstances les plus heureuses, il étoit dit que toutes les passions se ligueroient contre elle et la perdroient.

Fort du consentement de M. Hankock, je retournai dès le même soir chez la Vicomtesse, qui étoit allée à l'Opéra avec Rosine. Delcroix, dont l'ame farouche étoit ennemie des plaisirs, et principalement de la musique, qui n'étoit jamais d'accord avec ses sensations, n'avoit pas voulu les accompagner. J'hésitai si je monterois. Cependant, comme j'espérois beaucoup de l'obtention et du prix du guidon, je ne fus pas fâché de causer seul avec lui.

On m'annonce, il se lève et vient au-devant de moi avec une politesse que je ne lui connoissois pas, et dont je le dispensois volontiers. Après m'être assis, il ne me laissa pas même le temps de lui expliquer le sujet qui m'amenoit, et me dit : Je suis très-reconnoissant de ce que veut faire pour moi madame de Mercour; rien de plus généreux, je l'accepte comme une marque d'amitié envers sa chère Julie; mais je ne puis décemment l'accepter

que comme son gendre : c'est donc en épousant Rosine que je puis solliciter cet avancement. Dites-lui donc que ce sera de moins sur la dot de la petite, qui, alors, ne sera que de 200,000 livres au lieu de 300,000 livres qu'elle devoit au moins donner à celui qui se chargeroit d'assurer un état à cette jeune personne. — En vérité, monsieur Robert, vous êtes loin de compte avec madame de Mercour ; elle vous fait offrir, par moi, 80,000 livres pour vous dédommager des dépenses que Rosine a occasionnées à votre père, et elle s'engage à obtenir pour vous un grade important dans l'armée; que voulez vous de plus? — Sa fille. — Elle ne veut pas qu'elle reste en France, et elle la marie à M. Hankock, avec 100,000 livres de dot, rien de plus. — Personne n'épousera Rosine que moi. — Sans dot, apparemment, car madame de Mercour n'en donnera qu'à condition qu'elle se mariera à Charles Hankock, et le père du jeune homme doit demander Rosine à ma-

dame de Launoi, dont il la croit fille et celle du Baron. Cette erreur est avantageuse; il faut en profiter, et terminer cette affaire le plus tôt possible. Pensez, monsieur, que vous ne trouverez jamais une semblable occasion pour votre avancement; qu'une fois guidon de gendarmerie, vous ferez tel mariage que vous voudrez; que ce n'est point un homme de votre caractère qui se conduit par l'amour; et d'ailleurs, si vous aviez le malheur d'en ressentir pour un enfant, vous seriez fort malheureux, car ayant vingt ans de plus que Rosine, vous pourriez cesser d'en être aimé.

Je continuois de parler, et de lui dire tout ce que je croyois propre à le déterminer : il sembloit m'écouter, ou du moins il ne m'interrompoit pas; quand il se lève, marche à grands pas dans sa chambre, avec une agitation extrême, et se parlant à lui-même, sans s'apercevoir que j'étois là : — Non, je n'aurai pas cette foiblesse..... Je

puis la perdre.... je la perdrai....
Que m'importe ! l'autre sera....
—Que dites-vous, monsieur ? de qui et à qui parlez vous ? — Je disois, monsieur, que madame de Mercour ne sortira pas à aussi bon marché qu'elle l'imagine, du mauvais pas où elle s'est mise. Il est bon qu'elle serve d'exemple aux jeunes filles qui s'imaginent qu'elles peuvent sans danger manquer à l'honneur, et qu'un mariage répare tout. Non, en vérité, je tiens trop aux mœurs pour souffrir que toute cette affaire finisse ainsi. Je conçois que la petite, mariée à un Anglo-Américain, tout seroit dit. Et où seroit la punition des fautes de la mère ? Qu'elle me donne trois cent mille livres, et je lui promets que je la laisserai parfaitement tranquille ; sans cela, ni paix, ni trève ; et sur-tout, point d'Hankock, à qui je passerai mon épée au travers du corps, s'il s'avise d'approcher d'ici. — Mais il me semble, monsieur, que vous pourriez vous souvenir que, lorsqu'épris aussi d'un

beau feu pour la dot de la mère de Rosine, vous crûtes pouvoir vous emparer de sa personne, je vous ai prouvé que je ne vous redoutois point. — Oui, je m'en souviens : aussi n'est-ce point à vous que je m'adresse. — Comme vous voudrez; je suis toujours tout prêt. Je vous préviens que je n'en demanderai pas moins Rosine à monsieur votre père, pour Charles Hankock. — Qui la refusera. — Cela est possible; mais j'aurai fait ce que je dois. Je me levai et sortis. Sachant que ces dames soupoient chez elles, j'allai trouver Boulai, et lui racontai tout ce que je pouvois lui dire de ma conversation avec Robert. Mon ami qui avoit, comme on le sait, la tête d'un poète, prétendit que son élève devoit aller, dès le soir, chez madame de Launoi, ou que Robert pourroit suspecter son courage. Charles entra, et fut de l'avis de son gouverneur. Il s'occupa à l'instant de sa toilette : on juge avec quelle recherche. Ce soin ajoutoit à ses graces naturelles. Je le trouvai

si bien, que j'espérai qu'il effaceroit, dans le cœur de Rosine, le farouche Delcroix, qui enfin avoit trente-cinq ans, et n'avoit jamais eu la douceur et l'agrément des traits de Charles. Nous partîmes tous deux, car Boulai dit, avec vérité, qu'un gouverneur, en pareille circonstance, étoit parfaitement déplacé. Oh ! monsieur, me disoit le jeune Hankock pendant le trajet de sa demeure à l'hôtel de Galles, quel bonheur ! je vais la voir : je respirerai le même air. Ah ! si elle pouvoit agréer mon hommage, j'expirerois de joie à ses pieds. — Mais, en honneur, mon cher Charles, on ne sait comment faire avec vous : quand vous ne deviez la voir que demain, vous alliez mourir de douleur : nous allons la voir ce soir, et vous mourrez de joie. C'est trop fort. Nous autres Français, nous prenons les choses un peu plus gaîment. — Ah ! monsieur, on voit bien que vous n'aimez point l'amie de madame de Launoi, la céleste Rosine.

Cependant la voiture s'arrête à l'hôtel du Prince de Galles. Je monte, suivi de Charles, et me fais annoncer. Un cercle brillant entouroit la Vicomtesse, qui se lève en m'entendant nommer, et reste immobile en apercevant Hankock, qu'elle n'avoit point remarqué chez l'Ambassadrice. Je fus aise de l'impression qu'elle éprouva ; je ne la redoutois pas pour Charles, car on pouvoit à peine dire de la Vicomtesse qu'elle avoit été jolie. — Me permettrez-vous, madame, de vous présenter M. Hankock, fils d'un ami du pauvre Baron d'Entragues, qui, à ce titre, m'a demandé de vous faire sa cour? — Monsieur n'a besoin d'autre recommandation que celle qu'il a reçue de la nature. Vous souperez avec moi, monsieur de Saint-Fal ; et M. Hankock me fera cet honneur. Mon nouvel ami accepta avec reconnoissance ; mais il cherchoit Rosine, qui, en revenant du spectacle, avoit passé un moment dans sa chambre. Delcroix, qui épioit tous ses mouve-

mens, n'étoit point non plus dans le salon quand on nous annonça. Il rentra un moment après, avec son père et Rosine. Charles ne put contenir sa joie; il alloit s'approcher de la jeune personne pour lui exprimer son amour, quand je le retins. Le fils du Major nous lança un regard terrible. Son père vint à moi avec sa fausseté habituelle. Elle est donc allée en Bourgogne, me dit-il, la chère Marquise ? C'est mal prendre son temps, lorsque sa cousine vient passer un mois à Paris. — Mais vous y étiez depuis huit jours, quand vous êtes venu la voir. Le Major s'approcha de mon oreille. — Nous voulions profiter d'un moment où le mari n'y seroit pas; car, malgré tout ce qu'elle en peut dire, nous ne lui voulons pas de mal. — Je le crois, fut ma seule réponse.

Cependant, Rosine avoit été s'asseoir auprès de la Vicomtesse; et, pendant que le Major me parloit, Charles s'approcha de madame de Launoi, et lui demanda Rosine en

mariage. La Vicomtesse se mit à rire. — On croira bientôt que cette jolie enfant est ma fille; et, en vérité, je voudrois qu'elle la fût : mais elle ne dépend pas de moi ; c'est son oncle qui la marie, et je crois que c'est avec son fils.—Quoi! madame, je n'aurois aucun espoir? — Mais si vous voulez que je vous parle avec franchise, je crois que ce seroit vous tromper que de vous en laisser. Cependant je vous promets de lui en parler demain matin : ce soir occupez-vous un peu du plaisir qu'on a de vous posséder. Ce langage ne pouvoit arriver au cœur de l'enfant du Canada, qui étoit aussi neuf que son pays. Il aimoit Rosine, il vouloit en faire sa compagne : on lui disoit d'y renoncer, et on osoit aussitôt lui offrir un dédommagement. Non, ce n'étoit point ainsi qu'il falloit s'exprimer pour être entendu de l'homme de la nature ; et Charles, malgré le temps qu'il avoit passé dans la société d'un peuple vieilli, dont le plus grand mérite est de détruire

les vertus natives, les avoit conservées. Il ne vit donc, dans la réponse de la Vicomtesse, qu'une marque d'intérêt au sentiment qui l'animoit, et il y parut sensible. Madame de Launoi, qui se croyoit toujours à vingt ans, pensa avoir fait une diversion heureuse, et combla notre jeune homme de marques d'attention, qui furent remarquées par tout ce qui étoit au souper. Pour Rosine, obsédée par Robert, elle ne pouvoit rien voir, rien entendre que lui. Cependant je me plaçai, à souper, à côté d'elle; car il ne pouvoit, quelque desir qu'il en eût, occuper deux places à la fois. Madame de Launoi s'étoit emparée de Charles, à qui elle vantoit les charmes de la campagne et les beautés de Vermur. Moi, je faisois remarquer à Rosine avec quelle expression les yeux du jeune Hankock se portoient sur elle; et je lui demandois s'il étoit si difficile de suivre les volontés d'une mère qui désignoit pour époux un homme tel que Charles. Il est bien,

me répondoit-elle ; mais j'aime Robert. — Au moins, lui dis-je, pourrois-je vous entretenir seule, avant que vous donniez un refus formel à la demande de Hankock ? et celui qui fut le plus sincère ami de votre père, qui l'est encore du respectable M. Delmord, ne pourra-t-il pas mériter assez de confiance pour que vous daigniez l'entendre ? Soit que ce discours flattât l'amour-propre de la petite, ou lui inspirât quelque curiosité, elle me dit que si je voulois venir le lendemain sur les midi, elle feroit en sorte d'être seule dans le salon, dont elle éloigneroit Robert, en faisant de la musique. Le Major sera aux Tuileries, et la Vicomtesse encore dans son lit. Robert étoit très-inquiet de ce que pouvoit me dire Rosine ; mais elle parloit si bas qu'il ne put entendre.

Après le souper, Charles s'empressa de se rapprocher de moi pour savoir ce qu'elle m'avoit dit. — Ce n'est pas ici où je puis vous en

instruire. On reprit les parties, et dès qu'elles furent finies, nous nous échappâmes sans que la Vicomtesse s'en aperçût. Dès que nous fûmes montés en voiture, Charles me dit: Mon ami, je suis trop heureux; la Vicomtesse m'a comblé de témoignages de bonté. Elle m'a répété vingt fois, pendant le souper, que son bonheur seroit de me fixer près d'elle : elle m'a fait promettre de venir à Vermur. Oh! mon ami, elle me donnera Rosine, il n'y a pas de doute. Sa première réponse m'a désolé, elle l'a vu, et elle a employé toutes les graces de son esprit, car elle en a beaucoup, pour me consoler. — Et vous rendre sa dupe. Quoi! mon ami, vous n'avez pas vu que c'est pour elle seule qu'elle vous parloit? Vous lui convenez, je n'en doute pas; mais pour vous marier à Rosine, je crains bien qu'elle n'en soit pas la maîtresse. — Ah! que me dites-vous? — Cependant, j'ai quelqu'espérance. Rosine m'a promis de m'entendre seul demain: soyez sûr que je ferai

tout ce que je pourrai pour avoir son aveu ; et si je l'ai, nous ne craindrons plus rien ; car elle dépend d'elle-même, et dussé-je l'engager à se retirer dans un couvent, pour vous épouser à la grille, je le ferai. On ne peut décrire la joie que ces paroles causèrent à Charles. Il me nomma son génie tutélaire, l'ami le plus cher qu'il eût rencontré ; et si je l'avois cru, il eût passé la nuit avec moi, pour me parler de Rosine. Mais je lui dis que son père seroit inquiet ; cette raison eut sur lui plus d'empire que l'amour, et il me quitta.

CHAPITRE X.

Un moment de plus, et Agathe étoit sauvée.

Que les humains se bercent de vaines chimères ! J'avois entrevu, dans quelques réponses de Rosine, une sensibilité qui ne demandoit qu'à être dirigée, et je me persuadois que je réussirois à lui faire adopter les plans de sa mère, par attachement pour elle ; et, résolu de mettre à profit les instans que je pourrois avoir, je n'avois rien laissé au hasard, de tout ce qui dépendoit de moi. Dès le matin, j'avois été aux dames Sainte-Marie, de la rue du Bac, qui n'étoient qu'à une portée de fusil de l'hôtel du Prince de Galles. Là, j'avois loué, pour Rosine, un fort joli apparte-

ment meublé, dont j'avois payé un quartier d'avance. J'avois prévenu que je serois, avec la jeune personne, à deux heures, et que je demandois que les portes fussent ouvertes à l'instant où nous arriverions. De là, je revins chez M. Hankock, et lui demandai sa voiture. Ses gens, habillés de gris, n'avoient rien de remarquable; mais la vîtesse de ses chevaux assuroit l'exécution de mon projet, dont je ne fis part qu'au père de Charles, dans la crainte que son fils ne voulût se trouver dans les environs, et qu'il n'eût quelque démêlé avec les Delcroix. Mais ce fut en vain que je pris toutes les précautions pour arriver à mon but, et prévenir tous les maux qui devoient résulter d'avoir tenté inutilement cette entreprise. Ne devois-je pas savoir que ma destinée étoit d'être le plus infortuné des hommes! Je quittai M. Hankock à onze heures et demie, et montai dans sa voiture pour me rendre rue de l'Université. Je demande madame de Launoi;

on me laisse monter. Le cœur me battoit, comme autrefois dans ma jeunesse, au moment où je pouvois être seul avec ma bien-aimée. Mais cette agitation avoit une cause différente. Agathe, ma chère Agathe! c'étoit de vous seule que j'étois occupé. Prévenir les malheurs dont vous étiez menacée; vous aider, sans manquer aux devoirs que l'hymen vous imposoit, à remplir ceux de la nature, formoit tous mes vœux; et la crainte de n'y pas réussir me troubloit jusqu'au fond de l'ame.

Un laquais de madame de Launoi, qui me connoissoit, me dit que madame la Vicomtesse n'étoit pas visible, mais que Mademoiselle étoit dans le salon à toucher du piano, si je voulois entrer. — Oui, sûrement, j'attendrai le réveil de madame de Launoi. Il m'ouvre, Rosine m'entend, se lève, vient à moi avec une expression que je n'avois vue qu'à sa mère, et me prenant les mains avec cette douce confiance de la

grande jeunesse : O mon cher Saint-Fal, me dit-elle, que j'avois d'inquiétude que vous ne vinssiez pas dans ce moment, où j'ai si bien arrangé toutes choses, que nous avons au moins deux heures à causer! Ne perdons pas un instant, et dites-moi, vous qui connoissez toutes les circonstances de mon origine, pourquoi ma mère, me faisant passer pour morte, m'avoit-elle fait conduire par ma bonne Ricard aux Enfans-Trouvés, qui m'avoient ensuite donné à cette madame Mariole? Pourquoi ma tante Julie m'a-t-elle reprise? et quels sont mes liens avec MM. Delcroix? — Aucun, mon enfant; et puisque vous m'interrogez sur des événemens aussi douloureux, je vais vous répondre avec la vérité que demande la confiance dont vous m'honorez.

Alors je lui traçai en traits de feu le caractère, les vertus, l'amour et les malheurs de son père : je lui appris ce qu'on s'étoit bien gardé de lui dire jusqu'alors, que sa mère

l'avoit fait nourrir sous ses yeux, malgré tous les dangers qui l'environnoient ; qu'elle avoit été secondée, dans ce devoir sacré, par Julie et une muette. Rosine m'écouta avec une extrême attention, et ses paupières se mouilloient des larmes de la reconnoissance, au récit de la tendresse de sa mère, qu'on lui avoit peinte comme l'être le plus insensible. Mais quand je lui parlai de son mariage, elle ne cessoit de me dire : Jamais, jamais à sa place, je n'y aurois consenti. Alors, voyant bien que je ne pouvois justifier mon amie dans le cœur de sa fille, j'employai tout mon art à rejeter l'odieux de cette action sur la Vicomtesse et les Delcroix. Je les peignis s'emparant de l'esprit du Baron, flattant son humeur ambitieuse, excitant son orgueil, desséchant dans son cœur l'amour paternel, et ne lui laissant parler à sa fille qu'avec les expressions de la froide tyrannie, contre lesquelles toutes les ressources de la sensibilité deviennent inutiles. Combien de fois j'ai vu

votre malheureuse mère aux pieds de M. d'Entragues, le supplier de la laisser libre, lui dire qu'elle mourroit en prononçant le serment d'être à un autre qu'à Jerville! Il n'existe plus, répondoit votre aïeul, vous ne pouvez être à lui ; et il seroit vivant, que vous savez quelles étoient mes intentions. Julie, M. Delmord, votre respectable oncle, ont tout employé; tout fut inutile. — J'aurois pris mon père par la main, je l'aurois conduit près du berceau de ma fille, et je lui aurois dit : Je ne puis pas être épouse, je serai mère, ou ma mort...... — Ah! ma Rosine, vous ne savez pas ce que c'est qu'un père tel qu'étoit M. d'Entragues, en qui l'autorité des droits de la nature étoit accrue par tout ce que les hommes sont convenus de trouver respectable. Vous ne savez pas combien depuis dix ans l'esprit philosophique a fait de progrès, et par conséquent combien il a relâché les liens sociaux. A l'époque du mariage de votre mère, quoiqu'il n'y ait que douze ans, on ne supposoit

pas la possibilité qu'une fille eût une autre volonté que celle de son père. Elle eût été perdue dans la société en lui résistant, et plus encore en lui en disant la cause. D'ailleurs, de quel effroi madame de Launoi ne remplissoit-elle pas le cœur de cette infortunée, qu'elle menaçoit sans cesse des plus affreux malheurs, non-seulement pour elle qui les eût peut-être bravés, mais pour vous, dont au contraire elle l'assuroit qu'elle prendroit tous les soins possibles! C'étoient ces soins qu'elle ne pouvoit accepter sans manquer à ce qu'elle devoit à la mémoire de votre père; et pour lui prouver ce que je disois, je lui fis lire la dernière lettre de Jerville à Julie, où il disoit : qu'*Agathe se défende des séductions de la Vicomtesse; que rien dans la nature ne l'engage à lui confier Rosine, qui seroit perdue si elle se trouvoit dans les mains de cette femme!* Cependant, certaine que, tant qu'elle ne seroit pas mariée, Hortense la tiendroit dans sa dépendance, et que sur-tout

elle ne pourroit vous soustraire à sa dangereuse amitié, elle se détermina tout-à-coup à prendre le seul parti qui lui restoit. Elle promit d'épouser le Marquis, et sous le prétexte d'envoyer mademoiselle Ricard à Paris pour les emplètes.... Alors je lui expliquai tout ce que sa mère avoit fait pour être seule maîtresse de son sort. Tout, ajoutai-je, avoit réussi au gré de ses desirs. Elle veilloit sur vous, sans que personne pût le savoir; et s'étant informée des jours où madame Mariole vous conduisoit dans les promenades, elle s'y rendoit, et jugeoit par elle-même de votre santé, qui lui étoit chère à l'égal de celle de Léontine; car elle ne vous distinguoit point dans son cœur; et si le ciel qui la poursuit eût secondé ses soins, elle n'auroit pas besoin, dans ce moment, de recourir à la ruse pour vous unir au vertueux Charles. Mais ces mêmes promenades qui faisoient son bonheur, causèrent votre ruine. Lisez ce qu'écrivoit votre bonne amie Julie, et vous sau-

rez comment vos ennemis vous mirent dans ses mains.

Rosine lut la partie des fragmens de Julie où cet événement est rapporté. Elle me le remit en soupirant. Vous tenez, lui dis-je, le fil des intrigues de ceux qui osent se dire vos amis. — Mais, reprit-elle, Robert n'a trempé en rien dans ces complots. — Si je vous disois, qu'amoureux de votre mère, il a porté si loin l'audace, que je ne pourrois, sans rougir, parler de son crime! Je ne l'empêchai de le consommer qu'en exposant sa vie et la mienne. Son père, instruit de son attentat, et qui craignoit que M. d'Entragues ne le fît punir sévèrement, l'obligea de partir pour son régiment. Qui ne sait que l'abbé Leroux succomba sous les coups de son père! Ces deux hommes se jouent de la vie de leurs semblables. Ah! Rosine, si vous aviez été plus âgée lorsque le ciel vous priva de Julie, vous eussiez partagé les horribles soupçons que le genre de mort de cette céleste

amie nous fit éprouver. Vous frémissez, mon enfant! tant de crimes vous étonnent : et quel sera votre refuge contre leurs complots ? la Vicomtesse, femme dont les mauvaises mœurs lui ont ôté toute considération, que votre père méprisoit au point de redouter comme le plus funeste malheur que vous restassiez dans ses mains, et avec qui vous ne pourrez pas encore exister quelques années sans vous ôter tout moyen de vous marier ; car il est certain que votre mère, qui veut votre bonheur, ne consentira jamais à votre mariage avec Robert, et qu'aucun autre n'épousera l'amie, la compagne de madame de Launoi. Madame d'Entragues n'a pas une meilleure réputation, et a bien moins d'esprit. Le digne M. Delmord vous restera seul. Mais sa vie est déjà avancée; et s'il mouroit, personne ne pourroit plus vous parler le langage de la vertu et vous en donner l'exemple. Profitez, mon enfant, de l'âge heureux où vous êtes encore, pour former un établissement

honnête, qui vous éloigne des scélérats dont tout le desir est de mettre un prix énorme au secret de votre naissance. — Mais j'aime Robert! — Eh! mon enfant, qu'est-ce que l'amour, quand l'estime ne le soutient pas? et pouvez-vous estimer un homme, qui, sans amour pour vous, car on ne le ressent qu'une fois dans sa vie, et que de fois Robert s'est cru amoureux! veut épouser un enfant ayant beaucoup plus de moitié de son âge, qui exige une dot énorme, et menace celle à qui vous devez la vie, de la perdre! Mais qu'y gagneroit-il? de la conduire au tombeau, car elle ne résistera jamais à aucun éclat sans ajouter la moindre preuve à votre existence. Grace à leurs précautions, qu'ils se repentent bien maintenant d'avoir prises, il est impossible de prouver que vous êtes fille de mademoiselle d'Entragues, puisque vous avez été baptisée par l'abbé Leroux, sans faire aucun acte. Moi seul puis vous prouver que vous êtes fille de M. de Jerville, par les lettres que j'ai de lui, et

qui, si vous vouliez vous laisser conduire par l'amitié, me serviroient pour obtenir de M. l'Archevêque les dispenses nécessaires pour votre mariage avec M. Hankock, qui pourroit être fait dans deux jours; et dès ce moment je vous conduirois chez les dames Ste.-Marie....... Quoi! M. de Saint-Fal, vous voudriez que je quittasse Robert, qui m'aime, dont je suis aimée? — Il ne vous aime point, mon enfant, et il armera votre main contre le sein qui vous a portée. — Vous me faites frissonner. — Il a osé faire couler dans les veines de la vertueuse Julie, de sa sœur, un poison destructeur. La haine, la jalousie, l'ambition, l'avarice, sont les seules passions qu'il éprouve. L'amour est étranger à son ame. Ah! ma Rosine, entendez par ma voix celle de votre père; il vous conjure de vous éloigner de ceux qui ont causé sa ruine, et entraîneroient la vôtre et celle de son Agathe, que de l'éthérée il contemple encore avec plaisir, parce que là on juge,

non les actions, mais les circonstances qui les ont déterminées. Je jetai les yeux sur la pendule : elle alloit sonner deux heures. Rosine, lui dis-je, ils vont rentrer : si vous ne profitez pas de cet instant, il ne se représentera jamais; pensez à ce qui vous est offert, cent mille livres de dot, un mari beau, jeune, aimable, vertueux, qui vous conduira dans un pays où les lois nouvelles, et consenties par la multitude, assurent le repos et le bonheur! Ne croyez pas que ce sera un exil éternel! non, votre mère espère bien vous revoir. Elle vous unit à un homme de sa société, qui vous y ramènera dans quelques années, lorsque vous serez mère aussi, et que le temps, qui ne détruit pas également toute chose, aura effacé une partie de la ressemblance frappante qui existe entr'elle, votre sœur et vous. Vous reviendrez parée des vertus dont vous portez le germe dans votre cœur, qui seront étouffées par ceux avec qui vous vivez, et qu'au contraire l'exemple des

mœurs pures des descendans de Pen rendra plus éclatantes encore... Je m'arrêtai ; l'heure sonna. — Voici deux heures. Enfant chéri de Jerville, qui traversa la France pour te bénir, seras-tu sourde à mes prières ? Je fléchis un genou devant elle ; je pris sa main, qu'elle ne retira pas. O Rosine ! c'est la vie, le bonheur de ta mère que je te demande à genoux. Viens, je t'en conjure. Elle se leva, prit mon bras, et dit : Le sort en est jeté ; dussé-je être malheureuse, ma mère n'aura point à me reprocher de lui avoir désobéi ; je serai fidèle aux ordres de mon père. Mais hâtons-nous ; si Robert rentroit, au moment où je quitterois cette maison, rien ne pourroit égaler sa fureur. Je profitai de son consentement. Je n'ai rien, dit-elle, absolument rien. — Ne vous inquiétez pas, votre mère a pourvu à tout. J'ouvre la porte du salon ; personne dans l'antichambre : nous descendons les degrés. Les gens d'Hankock étoient dans la cour : on ouvre la portière ; Rosine

s'élance dans la voiture; j'y suis presqu'aussitôt qu'elle. La porte cochère est ouverte; les chevaux font jaillir le feu sous leurs pieds, déjà ils sont arrivés au coin de la rue du Bac. Je n'osois parler, je serrois les mains de Rosine; je levois les yeux au ciel pour implorer son secours; cinq minutes encore et elle sera sous la protection des lois et de la religion.

CHAPITRE XI.

Elle ne peut leur échapper.

PENDANT que j'osois à peine me livrer à l'espérance de rendre Rosine à sa mère, un homme sort d'un café, saute à la tête des chevaux, en criant d'une voix de stentor : Arrête. Je réponds en disant au cocher : Marche ! Il appuie ses chevaux qui se cabrent, et alloient écraser Robert, car c'étoit lui, qui, feignant de s'éloigner de sa maîtresse, étoit resté à épier ses actions, et qui, me voyant sortir avec elle, ne douta pas que je la lui enlevoit, quand son père, qui revenoit des Tuileries du côté du pont Royal, apercevant son fils luttant contre deux fiers coursiers, qu'un bras vigoureux poussoit sur lui, appelle

au secours et lui en prête un efficace malgré son âge; car la colère doublant ses forces, ils parvenoient tous deux à contenir les chevaux, tandis que le peuple, toujours empressé à se mêler des événemens dont il ignore la cause, s'amasse autour de la voiture, et ne lui laisse point d'issue, malgré les coups de fouet que le cocher de M. Hankock distribuoit à droite et à gauche. Tant que j'avois espéré que la vîtesse des chevaux nous mettroit hors de danger, que je ne redoutois rien pour Rosine, je n'avois point tenté de descendre de carosse; mais quand je vis que tout passage m'étoit fermé, et que le Major avoit envoyé chercher le guet, je ne jugeai point convenable de l'attendre. Malgré les prières et les larmes de Rosine, qui s'écrioit *je suis perdue*, je saute de la voiture, je mets l'épée à la main; je m'en fais un rempart pour qu'aucun homme du peuple ne cherche à m'arrêter, et j'allois fondre sur Robert, qui étoit armé d'un pistolet, lorsque je vis un jeune homme qui paroissoit

le dieu Mars, sous les traits d'Apollon, fendant la foule, et venant aussi l'épée à la main demander compte à Delcroix de l'audace qu'il avoit eue d'arrêter sa voiture ; car on se doute bien que c'étoit Charles qui, impatient de savoir ce que j'avois appris de la bouche de Rosine, étoit venu m'attendre dans la rue de l'Université. Me voyant sortir de l'hôtel avec celle dont il étoit épris, sa joie fut extrême. Il suivoit sa voiture en courant, lorsqu'il aperçut Robert qui l'arrêtoit. La fureur lui donne des ailes : il arrive presqu'aussitôt à l'endroit où le combat alloit s'engager entre moi et le fils du Major, qui ayant seul une arme à feu, sembloit nous défier l'un et l'autre.

Le peuple, qui craint tout ce qui peut trancher la vie, et ne connoît d'autre manière de se battre qu'à coups de poings, s'effraye en voyant mon épée et celle du Major qui se croisent. Il redoute encore plus l'effet du pistolet, qui porte au loin le

coup mortel ; et un grand cercle se forme autour de nous. Cependant MM. Delcroix n'ont pas quitté la bride des chevaux, qu'ils tiennent d'une main, tandis qu'ils nous attaquent de l'autre. Le cocher, qui a sauté de son siége, et son camarade qui m'avoit suivi, cherchoient à échapper à plusieurs hommes de l'hôtel qui étoient accourus, et vouloient mettre la paix. Mais trop de passions nous agitoient tous pour que cela fût possible. De quel droit, disoit Charles à Robert, arrêtez-vous mes chevaux ? — De quel droit faites-vous enlever ma maîtresse ? — Elle ne l'est pas, elle ne le sera jamais. — C'est ma nièce, disoit le Major. — C'est celle d'un de mes amis, répondois-je ; c'est lui qui m'avoit chargé de la conduire aux dames Sainte-Marie, où elle venoit volontairement. — Vous êtes un ravisseur, un..... — N'achevez pas ! dis-je au Major en lui présentant la pointe de mon épée. Le Major engage la sienne, fait une feinte, et me perce le bras droit. Je ramasse

mon épée de la main gauche, et j'allois fondre sur lui quand le bruit du pistolet de Robert détourne mon attention ; il l'avoit tiré sur Hankock, qui étoit tombé baigné dans son sang. Toute autre considération cesse : je me penche sur son corps, je le couvre du mien ; je vois que la balle a porté dans l'épaule. Je ne suis point blessé à mort, dit-il ; pensez à Rosine. Ses gens, outrés de voir leur maître victime de la rage de Robert, se débarrassent de ceux qui les retiennent, se jettent sur le Major, qu'ils désarment, et alloient l'étrangler, quand le guet à cheval et à pied arriva et s'en empara. En vain je crie que Robert est un assassin, on ne m'entend point, et on croit Robert qui dit : C'est ma cousine que je dois épouser, qu'on a eu l'audace de venir enlever chez mon père pendant notre absence. On vint pour ouvrir la portière de la voiture où Rosine étoit évanouie. Je m'élance pour en empêcher, mais ma blessure m'ôte la force, et je vois cette malheureuse jeune fille

que ceux qui osent se dire ses parens enlèvent et reconduisent à l'hôtel, aux acclamations de la foule, qui insulte à mes douleurs, à celles de Charles, que le guet fait ainsi que moi monter dans la voiture de M. Hankock, pour nous conduire chez le commissaire. Arrivé chez ce magistrat, que pouvois-je dire pour notre défense, sans compromettre Agathe! C'étoit heureusement un très-honnête homme, qui, voyant bien qu'il y avoit dans cette affaire un mystère qu'il ne pouvoit pénétrer, jugea qu'il valoit mieux n'y point donner de suite, et fit un procès-verbal où il ne mit pas nos noms; et, pénétré de l'état où étoit le pauvre Charles, il m'engagea à le conduire le plus promptement possible chez son père, en nous prévenant l'un et l'autre qu'il seroit prudent que nous ne restassions pas à Paris, où par nos signalemens on pourroit bien nous arrêter comme ravisseurs, malgré la précaution qu'il avoit prise de nous faire prendre des noms supposés. Je le remerciai pour moi et pour

mon pauvre ami, et voulus lui offrir cinquante louis qu'il refusa, disant qu'il étoit trop payé en sauvant à des hommes que tout lui faisoit croire vertueux, le désagrément d'une procédure que les apparences auroient rendue indispensable.

Je me fis d'abord conduire chez un chirurgien, où on nous pansa l'un et l'autre. Ma blessure étoit peu de chose; celle de Charles n'étoit pas mortelle, mais on ne répondoit pas qu'il ne fût pas estropié. Je priai le chirurgien de monter en voiture avec nous, pour conduire mon jeune ami chez son père; ce qu'il fit avec plaisir, car on ne pouvoit voir Charles sans s'intéresser à lui. Je ne dépeindrai point la douleur de M. Hankock; ceux qui savent avec quelle tendresse on aime un fils unique, pourront seuls s'en faire une idée. Celle de Charles étoit encore plus vive; il adoroit Rosine, il s'en voyoit privé pour jamais.

Boulai, qui aimoit MM. Han-

kock en proportion de l'obligation qu'il leur avoit, fut indigné des procédés de Robert, et il fallut tout l'ascendant de l'amitié pour l'empêcher d'aller sur-le-champ demander raison au fils du Major. Son âge, son peu d'habitude des armes, rien ne l'arrêtoit, quand Charles lui dit: N'exposez pas, mon bon ami, une vie qui peut m'être si précieuse! Vous n'êtes point connu des tyrans de Rosine, prenez une voiture de voyage, allez descendre à l'hôtel du prince de Galles. Là, vous suivrez leurs démarches. S'ils repartent pour Valenciennes, vous partirez avec eux. Vous ferez en sorte d'inspirer de la confiance à l'ame de ma vie; et s'il existe un seul moyen de la soustraire à ces monstres, vous m'en instruirez. Et Boulai vole aussitôt pour donner cette preuve d'attachement à son élève.

Dès qu'il fut sorti, je dis à M. Hankock ce que le commissaire m'avoit conseillé. Alors il ne connut rien de plus pressé que de s'éloigner de

France avec son fils ; et après m'avoir remercié de ce que j'avois voulu faire pour leur bonheur et témoigné le regret que j'en eusse été si mal récompensé, il voulut partir sur-le-champ pour le Hâvre, où son vaisseau étoit en rade. Quelques prières que lui fit Charles, que son état autant que son respect forçoit à l'obéissance, il exécuta son projet, et il emmena avec lui le chirurgien qui avoit pansé son fils, me laissant douze mille livres de rescriptions des fermes pour Boulai. Je les vis monter en voiture, non sans le plus vif regret. Je promis à Hankock de tout faire conjointement avec son gouverneur, pour avoir des nouvelles de Rosine, et lui en donner avant qu'il s'embarquât. Puis je songeai à ma propre sûreté. J'envoyai un commissionnaire affidé à l'hôtel de Mercour, avec une lettre pour Legris, où je le priois de partir le lendemain à quatre heures du matin pour Montereau, avec Théodore, où ils me trouvèrent à l'auberge près de la poste, où je les

attendrois. Puis, prenant un cabriolet de louage, je quittai la rue Sainte-Anne sans savoir ce qui s'étoit passé à l'hôtel de Galles, où j'écrivis un mot à Boulai, en l'engageant à venir à Saint-Firmin.

Ce qui m'occupoit le plus, étoit d'imaginer ce que je dirois à M. de Mercour en venant le joindre, lorsqu'il étoit convenu que je lui écrirois pour l'engager à revenir à Paris. Je pensai que le mieux étoit de raconter l'événement absolument comme il s'étoit passé, seulement taire l'intérêt qui m'avoit déterminé à me mêler de cette douloureuse affaire, et ne parler que de celui que l'amour du jeune Charles m'avoit inspiré, joint au desir de soustraire une jeune personne, qui paroissoit encore vertueuse, à l'empire du vice. Si j'avois moins compté sur le sang-froid d'Agathe, j'eusse redouté qu'elle ne marquât trop d'émotion pendant mon récit; mais je la connoissois assez pour ne pas le craindre.

CHAPITRE XII.

Suite des événemens du précédent.

LEGRIS vint me joindre à Montereau, bien inquiet de M. et de madame de Mercour, qu'il croyoit malades; pour Théodore, il étoit enchanté de l'espoir de revoir sa mère. Nous nous mîmes aussitôt en route pour la Bourgogne. Quand nous arrivâmes, Agathe se promenoit avec sa fille, dans les bois qui couvrent le château de St.-Firmin, et que traverse la route de Paris. Madame de Mercour reconnut la voiture qui m'amenoit, avant que j'eusse pu la faire arrêter: elle s'approche tremblante; je me hâte de lui faire voir son fils, pour qu'elle ne crût pas qu'il étoit malade; et la tranquillité reparut sur son front. Elle reçoit dans ses bras

mon Théodore, tandis que Léontine me fait mille amitiés.—Qui vous ramène, cher ami? — Une étourderie de jeune homme, que je vous raconterai, et à M. le marquis de Mercour, quand nous serons réunis. Elle prit mon bras, et faisant marcher les enfans devant nous, j'eus le tems de la prévenir. Elle fut sensiblement affligée de voir ses projets renversés, et très-touchée de la soumission que Rosine avoit montrée à ses ordres; mais elle conserva, comme je l'avois bien pensé, toute l'apparence de la tranquillité. M. de Mercour ayant su par Legris que j'étois à Saint-Firmin, vint au-devant de nous; et alors je lui racontai tout ce qui s'étoit passé. Il trouva, comme je l'avois dit en arrivant, que c'étoit une étourderie; car il ignoroit le motif de ma conduite, et il me plaisanta sur mon bras en écharpe, qui me donnoit l'air, disoit-il, d'un ancien chevalier blessé dans une rencontre. Mais il n'en fut pas moins touché du danger que j'avois couru, et de l'é-

tat de Charles Hankock, qu'il aimoit beaucoup. Je lui dis que nous en saurions davantage quand Boulai seroit arrivé.

On fit venir le chirurgien. Malgré ce que je pus dire, on me saigna, on me fit boire de l'eau de poulet, et quatre jours après il n'y paroissoit pas. Madame de Mercour avoit une grande inquiétude que les Delcroix ne missent de la suite à cette affaire, et que l'on ne vînt m'arrêter. Boulai n'écrivoit point ce qu'étoit devenue Rosine, que son attachement à sa mère lui rendoit plus chère, quand nous le vîmes arriver: il étoit dans un désordre qui prouvoit celui de son ame. Depuis qu'il avoit appris le départ de Charles, il n'avoit ni mangé ni dormi. M. de Mercour commença par le forcer à prendre un verre de vin d'Espagne, qui lui donna le courage de nous rapporter tout ce qui s'étoit passé depuis l'instant où il étoit arrivé dans la rue de l'Université.

Je n'entrerai point comme lui

dans tous les détails de ce douloureux moment ; ma main fatiguée de ces longs mémoires, et mon cœur resserré par le souvenir de la catastrophe qui doit les terminer, ne se prête plus à retracer jusqu'aux moindres discours de ceux qui en furent les acteurs. Je dirai simplement que le gouverneur de Charles, sous le nom de M. Roselli, arriva à l'hôtel. La facilité avec laquelle il parloit italien, fit croire qu'il étoit de Florence, ainsi qu'il le disoit. Dès le soir même il sut, par le valet de louage qu'il avoit pris, que Rosine avoit eu toutes les peines du monde à revenir de son évanouissement ; qu'elle avoit été traitée très-sévèrement par la vicomtesse, qui avoit défendu qu'on la laissât seule un moment; qu'ensuite on avoit envoyé à l'hôtel de Mercour et rue Sainte-Anne, et que sachant que nous étions partis, on avoit paru très-calme ; que lui, Roselli, avoit fait demander la permission de faire sa cour à la vicomtesse, qui l'avoit fort bien reçu ; mais qu'il

n'avoit

n'avoit pu voir Rosine, qu'on tenoit enfermée dans sa chambre, sous prétexte qu'elle étoit malade; mais que l'hôtesse avoit dit qu'elle se portoit très-bien, et avoit seulement bien du chagrin de son équipée; qu'elle en demandoit bien pardon à son oncle et à son cousin, qui ne vouloient pas le lui accorder, disant que c'étoit une chose infâme à une jeune demoiselle bien née, de s'en aller avec un homme qu'elle connoissoit à peine. On vouloit, m'a dit aussi cette femme, rendre une plainte contre M. de Saint-Fal et M. Charles, mais elle les avoit engagés à n'en rien faire, parce que cela pouvoit faire plus de mal que de bien. Les choses, ajouta Boulai, restèrent dans le même état pendant deux jours, et j'espérois qu'enfin la prisonnière paroîtroit, et que je pourrois lui parler; mais vain espoir! Hier matin, comme j'allois vous écrire, j'entends sortir une voiture de la cour; je regarde, c'étoit celle de la vicomtesse, qui emmenoit avec elle Rosine et les Del-

croix. J'avoue que je sentis, à cette vue, redoubler mes tourmens ; et l'idée que je ne pourrois rien pour mon élève, me causa le plus violent chagrin. Je suis venu, parce que mon camarade m'avoit dit que je pouvois prendre cette liberté.— Vous nous faites grand plaisir, reprit le marquis, mais que comptez-vous faire à présent ?—Je n'en sais rien, car je n'ai que peu de ressources.—Tu te trompes, lui dis-je, en lui remettant les rescriptions ; voilà ce que M. Hankock m'a donné pour toi, jusqu'au moment où vous vous reverrez. Son inquiétude pour son fils, tant qu'il seroit en France, l'a seule empêché de te faire prévenir de son départ. La reconnoissance de Boulai fut extrême, et il jura d'employer toute cette somme à rendre à son élève le bonheur et le repos. Je pars, dit-il, pour Valenciennes : j'ai vu la vicomtesse à Paris, cela est suffisant pour être de sa société, tant à la ville qu'à Vermur. Adieu, monsieur le marquis, madame et toi, mon cher Saint-Fal !

—Quoi ! tu ne coucheras pas ici ? Quelle folie ! Il paroîtra extraordinaire que tu arrives en même temps que ces dames à Valenciennes : il faut au moins laisser écouler trois à quatre jours, et ils sont nécessaires à ta santé.—Et que m'importe ma santé, ma vie même, quand mon pauvre Charles est malheureux !

Cependant on parvint à le faire rester : il écrivit au Hâvre. Moi je préparai les lettres que je voulois qu'il portât en Flandre : il y en avoit une pour Rosine, s'il parvenoit à la voir sans témoin ; une autre à M. Delmord, qui seul à Valenciennes devoit connoître le vrai nom de Boulai. Cette lettre, sans compromettre Agathe, devoit être fort intelligible pour le pasteur, qui verroit bien, d'après ce que lui diroit Boulai, que celui-ci étoit loin de savoir que Rosine étoit fille de madame de Mercour. Tout ce que Boulai raconta au marquis, sur la naissance de Rosine, qu'il donnoit, ainsi que M. de Hankock, à ma-

dame de Launoi, eût éloigné de M. de Mercour tout soupçon, si le soupçon avoit pu entrer dans sa belle ame. Aussi madame de Mercour reprit sa parfaite sécurité, et sembloit se dire : J'ai fait tout ce que j'ai pu; le ciel en a décidé autrement, ce n'est pas ma faute ; et reportant encore une fois toutes ses affections sur les enfans qu'elle avoit de M. de Mercour, elle les combloit des plus tendres caresses. Ces douces créatures y répondoient de toutes les facultés de leur ame, et jamais épouse et mère ne fut plus aimée que l'étoit Agathe.

CHAPITRE XIII.

Malheur irréparable.

PENDANT les trois ou quatre jours que Boulai passa à Saint-Firmin, nous visitâmes ensemble l'hospice qu'on se rappelle que l'abbé Leroux étoit venu fonder. Il y manquoit encore beaucoup de choses, parce que l'orgueil plus que l'humanité en avoit tracé le plan. Je me promis, après le départ de mon ami, de m'en occuper, d'autant que M. et madame de Mercour me parurent décidés à rester à Saint-Firmin toute l'année, ayant trouvé beaucoup de désordre dans l'administration de cette terre, dont l'étendue et les revenus étoient fort considérables. Boulai nous quitta, et madame de Mercour le vit partir sans la moin-

de émotion. Elle croyoit sa réputation en sûreté, puisqu'on n'avoit rien fait pour la détruire; alors tout lui devenoit indifférent, ou du moins paroissoit l'être. Elle fut aimée en Bourgogne comme elle l'avoit été dans tous les pays où on l'avoit connue, et malgré le peu d'agrémens du château de Saint-Firmin, la meilleure compagnie de la province s'y rassembloit. Léontine commençoit à être un personnage intéressant : aussi belle que sa mère, elle avoit l'ame de son père, qui la voyoit grandir avec l'idée qu'il la rendroit heureuse par le choix d'un époux digne d'elle; mais il étoit dans son systême de ne pas hâter ce moment. Ne marions pas Léontine, disoit-il à sa femme, qu'elle n'ait atteint la jeunesse; c'est priver sa fille des plus belles années de sa vie, que de la soumettre au joug de l'hymen dans l'adolescence. Je veux que Léontine ait au moins dix-huit ans avant de songer à son établissement. O hommes qui croyez

pouvoir compter sept ans, dix, comme vous appartenant, le temps vous apprendra que les événemens dont vous croyez être le maître, vous soumettent au contraire à la dure loi de la nécessité! Quand Léontine aura dix-huit ans, plus de partis pour elle; quand elle en aura vingt.......... elle ne voudra plus former des liens dont elle ne pourroit attendre d'adoucissement à ses douleurs; elle.... Mais où m'emporte l'impression de mes souvenirs! faut-il détourner les yeux d'un bouton de rose, parce qu'il sera desséché sur sa tige par les vents du midi? et l'aimable Léontine et son frère ne doivent-ils donc pas trouver quelque place dans ce récit? Les fleurs peuvent croître à l'ombre des cyprès. Tels furent Léontine et Théodore; jamais on ne réunit plus de graces et plus d'aménité : ils avoient peut-être l'un et l'autre moins d'esprit que leur mère, mais leurs cœurs étoient plus réellement sensibles, et leur application, le desir qu'ils avoient de

plaire à leurs parens, leur firent faire de grands progrès. L'année que nous passâmes à Saint-Firmin leur fut très-utile, et si je n'avois pas été aussi inquiet de leur malheureuse sœur, je puis dire que c'eût été une des plus agréables de ma vie; car je n'y vis aucun de ceux qu'un noir pressentiment me faisoit regarder comme devant être les auteurs de tous nos maux.

Boulai m'écrivoit très-exactement. Ses lettres n'étoient pas faites pour me donner aucune espérance d'arracher Rosine au pouvoir des Delcroix. Robert, pendant les premiers mois de leur retour à Valenciennes, avoit empêché toute communication entre Rosine et quelque homme que ce fût. Mademoiselle Ricard et la grosse Comtesse, qui, comme on le sait, demeuroient avec le Major et son fils, ne la quittoient ni jour ni nuit, à moins qu'elle ne fût avec MM. Delcroix. Robert avoit obtenu la survivance de son père : de sorte qu'il ne s'éloignoit plus de

Valenciennes. Le Vicomte, ennuyé de la vie, parce qu'il n'avoit pas l'esprit d'en jouir, tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau; et la Vicomtesse, à qui il avoit tout donné par son contrat de mariage, ne trouva, par sa mort, aucun changement pour sa position, et continua le même genre de vie, choisissant, parmi les hommes de sa société, celui qu'elle croyoit digne de sa confiance, et ne mettant pas plus d'importance à ces liaisons passagères qu'à une partie de chasse; et quoiqu'elle ne fût plus ni jeune ni jolie, elle avoit tant d'esprit et sa maison étoit si agréable, qu'elle n'éprouvoit point encore l'isolement qui suit presque toujours des années consacrées au plaisir. Il n'en étoit pas de même de la grosse Comtesse. Le pauvre Vicomte mort, qui auroit voulu se charger de le remplacer? — Qui? le Major. — Le vieux M. Delcroix? — Lui-même; et en vérité ce n'étoit pas l'amour qui lui en inspiroit la volonté; mais les vingt mille livres de rentes de madame

d'Entragues, et son superbe mobilier, donnèrent, à la double veuve, des charmes infinis aux yeux du Major, qui offrit à la Comtesse de la consoler. Mais celle-ci, qui pensoit à son salut, voulut un engagement légitime. C'étoit bien là ce que desiroit, sans le faire paroître, Delcroix, qui se fit donner tout ce dont la veuve pouvoit disposer. Malgré la teinte sombre de la fin de cet ouvrage, je ne puis m'empêcher de transcrire la lettre que madame d'Entragues écrivoit à sa nièce, la veille de son mariage avec le Major.

Lettre de madame d'Entragues à madame la marquise de Mercour.

« Je vous apprends, ma nièce, car vous ne le savez pas, à ce que je crois, que j'épouse M. le Major, et que j'espère faire mon salut avec lui; car il faut toujours qu'une femme aime quelqu'un, et vaut mieux, quand cela se peut, que ce soit son mari. Je vous préviens en outre que je lui donne tout ce que

j'ai, parce que vous n'en avez pas besoin, ce qui ne vous empêchera pas, si vous le voulez, de venir à ma noce, qui, j'espère, sera bientôt suivie de celle de Rosine et de mon cher fils Robert. Le philosophe avoit fait faire une sottise *à c'te* pauvre petite, qui n'étoit pas *aulnaitre*. Nous l'avons un peu tancée et puis tenue sans sortir pendant un an; et elle a tant promis que cela ne lui arriveroit plus, que l'on lui donnera la liberté le jour de mes noces. Faut espérer qu'elle n'en mésusera pas, car, sans cela, plus de grace: j'en serois fâchée, car elle est bien aimable. Adieu, mon cœur! Adressez votre première à votre très-humble et très-obéissante servante,

Delcroix,

car je le serai, moyennant Dieu, dans trois jours. »

Madame de Mercour fût très en colère en recevant cette lettre, non par aucun sentiment d'intérêt, je

l'ai déjà dit et le répète, rien n'étoit plus loin du caractère de la Marquise, mais parce qu'elle trouvoit ridicule qu'une femme, qui avoit l'honneur de porter son nom depuis plus de trente ans, le changeât contre celui de Delcroix, qu'elle méprisoit souverainement. Puis, le projet d'unir le fils de cet homme avec Rosine, annoncé publiquement, la désespéroit. En vain M. Delmord m'écrivoit qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre, que Robert ne pouvoit être contenu qu'en l'attachant aux intérêts de..... qu'il falloit en faire le sacrifice; madame de Mercour ne pouvoit y consentir. Boulai, d'un autre côté, me mandoit: Je lui ai enfin parlé; elle craint bien plus Robert qu'elle ne l'aime; elle conserve un souvenir doux de mon pauvre Charles. Elle m'a dit de vous écrire qu'elle n'avoit point oublié tout ce que vous lui avez dit, mais qu'elle n'avoit aucun moyen de s'échapper. J'en chercherai, dit Boulai. J'en trouverai. Je l'arracherai à ces monstres qui ont assassiné mon bon

Charles. Je lui rendrai sa bien-aimée ; et dussé-je traverser les mers avec elle, je ne la laisserai pas plus long-temps au pouvoir des Delcroix. Tenez toujours des fonds prêts pour notre départ.

Je lisois ces lettres à madame de Mercour quand nous étions seuls : elle me disoit : Je n'espère plus de bonheur; ce que je desire, c'est que les maux que je crains soient retardés jusqu'après le mariage de ma Léontine. Mais, dussent-ils fondre sur moi dans l'instant, je ne donnerai point mon assentiment au mariage de Robert avec Rosine.

Au lieu de revenir à Paris à l'hiver de 1783, nous partîmes avec le Marquis pour Mirande, où les affaires de son gouvernement, plus que les siennes, l'appeloient. Théodore revit le Languedoc avec un grand plaisir; et Léontine éprouva bien de la joie en se retrouvant dans les bras de mademoiselle de Lucet, qui en avoit eu tant de soins. Cette

année fut encore tranquille. Les lettres de Valenciennes étoient toujours les mêmes. J'en reçus cependant une de Boulai, qu'heureusement je pus dérober à madame de Mercour, et dont je me flattai que le contenu étoit exagéré. Il y avoit entr'autres ces phrases : O rage ! ô fureur ! sexe fait pour le désespoir du nôtre ! Rosine m'évite ; quand elle me voit, elle rougit. Delcroix ne la quitte pas depuis six mois. Je m'étois ménagé des intelligences, tout étoit prêt ; je lui dis un soir, oh ! ce moment ne s'effacera jamais de ma mémoire, Rosine, demain, si vous voulez, nous partons. Il n'est plus temps, me dit-elle ; et elle m'échappa. Qu'a-t-elle voulu dire ? Auroit-elle su que Charles auroit cessé d'être ! car, pour infidèle, c'est impossible, je le connois........ Seroit-ce elle ? Ah ! dieu, que deviendra cet infortuné s'il en est instruit ! moi qui lui écrivois, il y a quinze jours, qu'il étoit aimé.... Mais je le saurai. J'ai ménagé des intelligences, comme je vous le di-

sois. Une femme de chambre, qui me croit amoureux d'elle, m'ouvrira la porte la nuit prochaine; j'entrerai, j'épierai leurs démarches, et si j'ai l'affreuse certitude que Rosine s'est donnée à Robert, Charles le saura.

Mais peut-être que je m'abuse; ah! mon ami, si vous voyez comme elle est belle, cette Rosine! comme elle est aimable! Pauvre Charles, tu l'aurois rendue si heureuse! Le courrier va partir; tu ne sauras que demain s'il reste quelqu'espoir pour mon malheureux ami. Huit jours après, je reçus la confirmation du malheur que Boulai redoutoit. Il n'y avoit pas de doute que Robert avoit séduit Rosine. Sa femme de chambre l'avoit dit à l'ami de Charles. Celui-ci avoit voulu en être certain; et cette malheureuse, par l'inconséquence naturelle aux femmes sans principe et sans éducation, ou pour justifier sa propre conduite en dévoilant la honte de celle de sa maîtresse, donna à Boulai la certi-

tude qu'il n'y avoit plus qu'à pleurer sur la perte irréparable de l'honneur de Rosine. Ce qu'il m'écrivoit à ce sujet étoit si déchirant, que je me hâtai de brûler cette lettre, qui eût porté le coup de la mort à Agathe, en lui faisant sentir qu'elle ne pouvoit accuser qu'elle du malheur de sa fille.

Je me souviens cependant de ce que Louise, cette femme de chambre par qui mon ami avoit été instruit de tout, lui avoit appris, avant de lui donner la triste conviction qu'il redoutoit en la cherchant. — Mademoiselle, dit-elle à Eoulaï, avoit beaucoup aimé M. Robert avant son voyage de Paris ; mais depuis son retour, ce n'étoit plus la même chose. Elle ne vouloit point rester avec lui tête à tête, et elle pleuroit quand il lui disoit : Vous n'aurez de liberté que lorsque je serai sûr que personne ne pourra vous enlever à mon amour ; et puis elle me parloit d'un certain Américain qu'on nomme Charles ; elle me

disoit : Il est bien plus jeune, bien plus beau, bien plus riche que Robert ; mais il est parti et ne reviendra plus. Et moi, je lui disois, reprenoit Louise : S'il est parti, c'est comme s'il étoit mort. Votre cousin vous aime ; il dit qu'il est bien sûr, en vous épousant, qu'il vous fera retrouver cent mille écus. Avec cette somme, et sa place, vous serez riches ; mais elle soupiroit toujours, et on ne la laissoit pas faire un pas sans mademoiselle Ricard ou bien madame la Comtesse. A la noce, on lui fit les plus belles offres, si elle vouloit consentir à ce que vouloit M. Robert ; mais elle refusa, et rien ne changea dans son sort pendant près d'un an. Il y a bien à présumer que c'étoit M. Delmord qui l'entretenoit dans ses bonnes dispositions, car on ne pouvoit lui refuser de voir mademoiselle Rosine : mais, comme vous le savez, il tomba en paralysie il y a deux mois, et on ne mena point ma maîtresse chez lui. Peu après il devoit y avoir une fête chez monsieur l'in-

tendant. On lui avoit promis qu'elle danseroit, et auroit une belle robe, des bijoux et des dentelles. Mais la veille, M. Robert, au moment où je venois d'apporter dans la chambre de ma maîtresse tous les présens que madame Delcroix envoyoit à sa nièce, et que mademoiselle Rosine en étoit dans l'enchantement, ce qui est bien naturel quand on n'a pas quinze ans, M. Robert entre comme un furieux, m'ordonne de sortir, et je l'entends qui ferme la porte aux verroux. Je restai tout près, et j'entendois Mademoiselle qui pleuroit, qui lui disoit : Mon cousin, je vous épouserai, je vous le promets, mais ne me demandez pas...... Et il répondoit : Etre à moi, commander en reine dans cette maison, ou je vous en ferai chasser ignominieusement! J'avois bonne envie d'aller avertir madame la Comtesse et mademoiselle Ricard, ou même M. le Major ; mais M. Robert est si méchant, que je n'ai pas osé. Je suis donc restée à écouter, et puis je n'ai rien en-

tendu. Alors je me suis retirée dans ma chambre. M. Robert est sorti de celle de Mademoiselle, et m'a dit : Allez habiller ma cousine. J'entrai; je la trouvai pâle, abattue; mais je ne lui dis rien, car je vis bien qu'il n'y avoit plus rien à dire. Elle se mit à sa toilette, et l'élégance de ses parures, l'éclat de ses diamans, parurent la consoler. Depuis ce jour-là elle est gaie et tranquille. M. Robert la traite très-bien, et elle va où elle veut.

Je ne crus pas cependant devoir laisser entièrement ignorer à madame de Mercour le malheur de sa fille, pour l'engager à le réparer autant qu'il étoit possible. Boulai quitta Valenciennes peu de temps après, et revint à Paris, où nous étions de retour. Son arrivée me servit de prétexte pour instruire Agathe des attentats de Robert. Elle m'écouta avec son flegme ordinaire, puis elle me dit : J'avois résolu de ne jamais consentir à ce mariage; mais, puisqu'il est devenu indispen-

sable, je vous autorise à écrire à M. Delmord, qui, malgré sa paralysie, conserve sa tête, que Rosine aura cent mille livres en mariage, mais plus de guidon. Madame de Launoi continuera à devoir les quatre-vingt mille livres, que sûrement je ne donnerai point au séducteur de ma fille. J'écrivis donc à M. Delmord; et sans lui apprendre à quel point Rosine avoit blessé les principes qu'il avoit fait en sorte de lui donner, je lui parlois du danger de la séduction qui décidoit à unir cette malheureuse enfant au fils du Major. M. Delmord, qui avoit toujours regardé ce mariage comme nécessaire, fit prier M. Delcroix de venir chez lui, et lui communiqua ma lettre, qu'il brûla aussitôt après la lui avoir lue. Le Major répondit à mon vieil ami, que puisqu'on commençoit à se rapprocher, il alloit faire un voyage de Paris avec sa femme et les jeunes gens; mais qu'il lui demandoit sa parole de ne pas me l'écrire, parce qu'il trouveroit tout le monde parti, et qu'enfin il falloit bien qu'on se parlât.

CHAPITRE XIV.

Rien ne peut arrêter le cours de la destinée.

LA réponse de M. Delmord, qui, malgré la prière du Major, avoit cru devoir m'écrire, n'avoit pas eu le temps de me parvenir, que MM. et madame Delcroix étoient à Paris. Ils vinrent, dès le lendemain matin, à l'hôtel de Mercour. Je rentrois, avec Théodore, de l'académie : apercevant MM. Delcroix, la grosse femme et la fille de Jerville, je me hâtai de faire remonter mon élève dans notre appartement; et j'étois dans celui de madame de Mercour avant que l'énorme madame Delcroix y fût arrivée. Au trouble que la Marquise vit que j'éprouvois, elle se douta bien que la voiture qu'elle avoit en-

tendue entrer conduisoit chez elle quelqu'ami de Robert. Elle dit à sa fille de passer dans son cabinet, et qu'elle iroit l'y joindre quand elle auroit renvoyé des gens qui venoient lui parler d'affaires ; et à peine Léontine avoit quitté sa mère, que l'on annonça la famille Delcroix.

Prenons encore la forme du dialogue, qui seule conserve la vérité des diverses manières de s'exprimer.

Mme. DELCROIX.

Me voilà venue, *mâ* petite et mon *mâri*, pour vous voir et le cher Marquis; mais nous commençons par vous parce que nous avons quelque chose à dire qu'il ne faut pas lui dire; car il ne faut pas tout dire aux hommes.

Mme. DE MERCOUR.

Je vous prie, ma tante, de vous asseoir; vous paroissez fatiguée.

Mme. DELCROIX.

Je veux avant que vous embrassiez cette petite.

ROSINE.

Me sera-t-il permis, madame?

Mme. DE MERCOUR.

Volontiers.

LE MAJOR, *me prenant la main.*

Point de rancune, mon cher St.-Fal! Convenez que vous aviez fait une équipée de jeune homme!

SAINT-FAL.

Je crois, si nous voulons nous occuper d'intérêts bien chers, qu'il faut oublier le passé, et j'y suis disposé.

ROBERT.

A la bonne heure; voilà qui est parler. Allons, ma cousine, ayez donc l'air un peu moins interdite!

ROSINE.

Ah! Robert, vous ne savez pas

ce que j'éprouve! Si les yeux de madame se tournoient vers moi, avec bonté, je me trouverois heureuse.

Mme. DE MERÇOUR.

Descendez au fond de votre cœur, Rosine! le méritez-vous?

Mme. DELCROIX.

Eh bien, vous la grondez, cette enfant! Mais à propos, mon Dieu, que j'ai été étonnée, quand j'ai su ce que je ne dis pas, parce qu'on pourroit m'entendre: faut convenir, Agathe, qu'il falloit que vous fussiez bien fine pour m'avoir ainsi trompée; car, je ne m'en doutois pas, et si mon *mári* ne me l'avoit pas dit....

LE MAJOR.

C'est bon, c'est bon, madame; il n'est pas question de tout cela: il faut savoir quelles sont les intentions de madame la Marquise.

Mme. DE MERCOUR.

Je vous les ai fait connoître, monsieur,

sieur, par le digne M. Delmord : 100,000 francs assureront à Rosine une existence honnête et heureuse.

ROBERT.

Cent mille livres ! vous voulez dire cent mille écus : ce n'est au plus que moitié de ce qu'elle auroit à prétendre ; mais je veux bien m'en contenter.

Mme. DE MERCOUR.

Une pareille prétention est d'une telle indécence, qu'en vérité ce n'étoit pas la peine, monsieur, de venir de Valenciennes pour m'en faire part. Sachez que rien n'est irrévocable comme ma volonté à cet égard. Je donne 100,000 francs ou rien, et on ne les aura qu'en sortant de l'autel ; ils sont déposés dans les mains de M. Saint-Fal.

ROBERT.

Vous y réfléchirez, madame.

Mme. DE MERCOUR.

C'est à vous, monsieur, à penser qu'on ne peut rien exiger.

ROSINE.

Pénétrée de vos bontés, je suis loin de vouloir rien demander au-delà de ce que votre tendresse daigne faire pour moi. Si Robert m'aime.....

ROBERT.

C'est parce que je vous aime que je défends vos droits.

Mme. DE MERCOUR.

Des droits! elle n'en a aucun.

Mme. DELCROIX.

Ah! *ma* petite, il ne faut pas dire cela. Je sais bien, elle en a moins que si...... mais enfin, elle en a......

M. DELCROIX.

Ne vous mêlez donc pas de cette affaire!

Mme. DELCROIX.

Et pourquoi donc ne m'en mêlerois-je pas, puisque cela intéresse

ma nièce, la fille de mon pauvre frère, le baron d'Entragues. Ah! comme il aimoit cette petite! Ce qui m'étonne toujours, c'est que ce cher frère ne lui ait rien laissé....

Madame de Mercour, se rappelant que c'étoit par son entêtement à ne vouloir pas convenir que Rosine étoit sa fille, qu'elle avoit avancé les jours du Baron, se sentit très-émue. Rosine, la voyant pâlir, s'approcha d'elle avec la plus douce expression.

ROSINE.

Oh! madame, puisque je n'ose vous nommer autrement, faut-il que je sois cause que votre tranquillité soit troublée! Robert, mon cher Robert, pourquoi exiger de madame plus qu'elle ne veut me donner en dot?

LE MAJOR.

Allons, donnez le guidon en outre, et tout sera dit.

LA MARQUISE.

Pas un louis par-delà les 100,000 francs, et si M. Robert veut descendre dans le fond de son cœur, il verra que je ne cède, en lui donnant Rosine, qu'à l'absolue nécessité qu'il m'a imposée, pour que cette jeune personne ne soit pas condamnée, un jour, à l'avilissement d'un honteux abandon; mais, dût-elle l'être, je ne puis rien faire de plus; et M. de St.-Fal vous dira que je me suis condamnée à des privations continuelles pour rassembler cette somme qui est dans ses mains.

Je voulus faire comprendre à Robert qu'il s'exposoit à tout perdre, puisqu'on ne pouvoit rien exiger de madame de Mercour. Il fut impossible de gagner la moindre chose sur ce caractère aussi impérieux que sordide.

Rosine baisoit les mains de sa mère, la supplioit de l'aimer, et l'assuroit qu'elle ne consentiroit jamais à faire aucune démarche qui pût troubler sa tranquillité. Puisse le

ciel m'ôter tout recours à sa miséricorde, si je vous rendois malheureuse! — O mon enfant, lui dit Agathe, que ne puis-je ignorer votre conduite!..... — Rosine rougit, baissa les yeux. Madame de Mercour lui dit: L'expérience est donc toujours perdue! Rosine, ne deviez-vous pas?...—Madame, ne m'accablez pas de confusion; je suis coupable, mais je réparerai ma faute; je suivrai en tout votre exemple, et si un instant de faiblesse m'a perdue, je n'en serai pas moins une mère de famille respectable. Je n'aimerai jamais que Robert.—Puissiez-vous ne pas vous repentir de votre choix! mais vous m'avez forcée d'y donner mon assentiment. Pendant que cette conversation, dont je ne perdois pas un mot, avoit lieu, les Delcroix et la grosse femme disputoient pour savoir si on accepteroit ou non les 100,000 francs. Mais Robert soutint que ce seroit une dérision pour un homme comme lui, d'épouser une fille sans naissance et qui n'avoit plus rien qui pût piquer sa curio-

sité, avec une aussi modique dot; qu'on lui donneroit ce qu'il demandoit, ou que Rosine ne seroit pas sa femme.

Madame de Mercour, toute entière aux sentimens qu'elle éprouvoit, n'entendoit rien de ce que disoit l'indigne Robert, à qui son père enfin imposa silence. Madame de Mercour ôta de son doigt une fort belle bague et la donna à Rosine. — Qu'elle soit pour vous le gage de mon amitié, et si un jour l'homme à qui vous avez uni votre destinée vous forçoit à me haïr, souvenez-vous, Rosine, en voyant cet anneau, que je vous l'ai donné pour garant des promesses que je vous fais. — Je le conserverai, madame, comme le témoignage le plus cher de vos bontés.

M. de Mercour, à qui ses gens avoient dit que madame Delcroix étoit chez la Marquise, entra dans le même moment; et tout ce qui étoit là, excepté sa femme, se leva. —Ne vous dérangez pas, madame,

dit-il en s'approchant de madame Delcroix.—Les nouvelles mariées, comme vous voyez, mon cher neveu, dit-elle en riant d'un rire niais, ne manquent point de venir à Paris; c'est pour cela, voyez-vous, que j'y suis venue, et pour vous dire et à ma nièce, que malgré que je ne m'appelle plus la comtesse d'Entragues, je ne vous en aime pas moins. Le Marquis répondoit à ce verbiage par des inclinations de tête, et il regardoit Rosine avec une extrême attention, qui causoit une vive inquiétude à la Marquise. Le Major, dont l'intention étoit de marier son fils, et qui ne vouloit pas embarrasser Agathe, présenta à M. Mercour la petite, comme étant sa nièce. — Elle est très-jolie, dit-il en se penchant à l'oreille de sa femme, qui respiroit à peine. — Il n'y a pas de doute, elle est votre sœur; elle vous ressemble d'une manière frappante. — On le dit, reprit la Marquise, qui retrouva sa sérénité. — La mariez-vous bientôt? en s'adressant au Major. — On y pense. —

Madame de Launoi est donc restée à Vermur ? — Oui, elle y fait des plantations considérables. Ne vous verra-t-on point dans nos cantons ? — Depuis la mort de mon père, s'empressa de répondre la Marquise, j'ai juré de ne pas revoir un séjour où je le chercherois inutilement. M. de Mercour vouloit lire dans les yeux de sa femme s'il engageroit les Delcroix à dîner. Agathe, qui s'étoit étudiée à deviner la pensée de son mari, voulut avoir le mérite de cette politesse, qui fut acceptée, par la grosse femme, pour le lendemain; parce que, disoit-elle, aujourd'hui nous dînons chez l'intendant, et qu'on ne peut pas dîner deux fois, n'est-ce pas, ma nièce ? — Rien de plus vrai, ma tante. — Rosine, assurez de vos respects M. et madame de Mercour, et allons faire nos toilettes : M. l'Intendant dîne à trois heures au plus tard; et ils sortirent tous quatre.

Dès qu'ils nous eurent quittés, le

Marquis vanta la beauté de Rosine. — Elle est fort bien, dit la Marquise. — Il faudroit s'occuper du sort de votre sœur, ma chère amie, car cette folle de madame de Launoi ne fera peut-être rien pour elle. — Il paroît que la petite ne manque point; elle est très-élégamment mise. — Oh! oui; des chiffons, ces femmes-là savent en donner. Mais enfin, informez-vous de votre tante, si Rosine a une dot convenable, et disposez de ce que vous voudrez pour elle. — Ah! monsieur de Mercour est toujours ce qu'il y a de meilleur et de plus généreux. — C'est une justice, madame; le pauvre Baron n'a point fait de testament, nous devons y suppléer. Je vis bien que la Marquise étoit pénétrée de reconnoissance de la conduite de son mari, et qu'elle en profiteroit pour ajouter à la dot de Rosine; ce qui faisoit espérer de voir enfin terminer les tourmens d'Agathe, par le mariagede sa fille. Le lendemain, madame de Mercour convint, avec son mari, que ses en-

fans ne se trouveroient point au dîner ; et dès dix heures du matin je les conduisis l'un et l'autre chez une parente de M. de Mercour, qui avoit une maison sur le nouveau boulevard, où se trouvoient tous les agrémens de la campagne; et je dis que je viendrois les chercher le soir. Madame de Mercour m'avoit engagé à voir le Major, et à lui faire part de l'intention où elle étoit d'ajouter les 80,000 livres qu'il demandoit. Il en parut fort content, et se rendit, avec sa femme, son fils et Rosine, à l'hôtel de Mercour, où on leur donna le plus grand dîner.

Rosine, intimidée par la présence du Marquis, parla très - peu, mangea encore moins, et sembloit, par ses regards, supplier sa mère de ne pas l'accuser de l'opiniâtreté de Robert, qui en effet, après le dîner, me déclara qu'il vouloit 300,000 liv., et rien de moins. Eh bien, lui dis-je, vous n'aurez rien. Je l'appris le soir à madame de Mercour, qui m'as-

sura qu'elle étoit bien décidée à ne rien faire de plus.

Boulai, que je voyois toujours depuis son retour à Paris, m'apprit que M. Hankock le père étoit mort; que son fils arrivoit en France, et qu'il lui avoit écrit de l'aller attendre à Brest; qu'il alloit partir. Je n'en fus pas fâché; car j'imaginai qu'il auroit alors le temps de prévenir ce jeune homme de la perte de ses espérances, et qu'il arriveroit à Paris guéri de sa malheureuse passion.

Cependant madame Delcroix, qui, comme on sait, n'avoit pas vu infiniment Paris, lorsqu'elle y étoit venue au mariage de sa nièce, sous prétexte de mener Rosine aux promenades et aux spectacles, y alloit tous les jours. Sa beauté faisoit beaucoup de bruit, et on ne parloit à Paris que de la belle Flamande. Robert, dont l'orgueil étoit flatté qu'on sût qu'il avoit triomphé de son cœur, le faisoit entendre à tous

les jeunes gens qui lui vantoient les charmes de sa cousine, et ne leur laissoit aucune espérance de le supplanter ; car il disoit qu'elle l'adoroit. C'est malheureux, ajoutoit-il, qu'elle n'ait pas plus de fortune, car je l'épouserois. Mais, en vérité, si l'amour peut se passer de richesses, il en faut nécessairement pour l'hymen. Ainsi ce scélérat, non-content d'avoir séduit la malheureuse Rosine, la perdoit de réputation, pour se venger de ce que sa mère ne vouloit point lui donner le moyen de se livrer à son goût pour la dépense.

Madame de Launoi, qui conservoit à Robert des bontés particulières, parce qu'elle n'avoit trouvé personne dont le cœur fût à l'unisson du sien, que celui de Delcroix, pour haïr Agathe, trouvant qu'il étoit trop long-temps loin d'elle, arriva à l'hôtel du Prince de Galles, au moment qu'on l'y attendoit le moins. Elle vint encore joindre ses importunités à celles des Delcroix ;

et madame de Mercour, depuis leur séjour à Paris, n'avoit aucun moment de repos, et ne pouvoit échapper à leurs persécutions qu'en faisant fermer sa porte presque tous les jours.

CHAPITRE XV.

Rupture éternelle.

M. de Mercour, qui suivoit toujours les idées que la bienveillance lui inspiroit, résolut, pour doter Rssine, d'envoyer à madame de Launoi quittance des quatre-vingt mille liv., en lui disant de les rembourser à qui elle voudroit. Un trait si noble ne fit nulle impression sur le cœur de ces êtres pervers. On n'apprit pas même à Rosine qu'elle avoit une fortune indépendante; et M. de Mercour priva ses enfans de cette somme sans aucune utilité pour la fille de Jerville, qui, peu à peu enivrée de l'encens qu'on lui offroit dans tous les lieux publics, où la grosse Comtesse, avide de plaisirs comme il seroit à peine permis de l'être à quinze ans, la

conduisoit à sa suite, perdit cette honte naïve de la jeune fille qui a pu s'oublier un instant, mais qui pleure sans cesse sur sa défaite. Elle commença à penser que devant être un jour la femme de Robert, ce n'étoit pas un si grand mal de devancer le moment où les lois et la religion sanctionneroient son union. Elle prit donc avec lui un ton familier, qui confirmoit les discours de son suborneur; et elle n'étoit pas depuis un mois à Paris, que tout le monde disoit, en la voyant passer: C'est la maîtresse de Robert Delcroix; et les femmes qui tenoient à leur réputation, évitoient de paroître avec elle et sa grosse tante, qui avoit toujours trouvé la porte de madame de Mercour fermée; elle l'accusoit d'ingratitude, car elle ne convenoit pas que *sa petite* ne dût pas tenir à l'honneur de la voir, elle et tous ses amis.

Six mois se passèrent ainsi, avant que l'infortuné Charles arrivât en

France. Il écrivit à bord, dès que l'on envoya une chaloupe à terre, à Boulai de venir le joindre. Boulai partit pour Brest, sans se donner le temps de me venir voir, et fit une telle diligence, qu'il rencontra son élève à Laval. Dès que Hankock l'aperçut il se jeta dans ses bras, et son premier mot fut Rosine!.... Boulai ne répondoit pas. — Elle est morte? — Non, elle vit. — Son cœur auroit-il changé pour moi? — Si nous n'avions que l'inconstance à lui reprocher, vous pourriez l'estimer encore; mais, en vous aimant, elle ne s'est pas moins donnée à l'infâme Delcroix, qui l'a perdue de réputation. — Boulai, êtes-vous sûr de ce que vous dites? — Hélas! trop sûr; et il lui raconta ce que nous avons rapporté. Charles l'entendit sans proférer une parole; pas une plainte ne sortit de sa bouche, mais la mort se peignoit dans ses regards; et il remonta sur-le-champ en voiture, en faisant signe à Boulai de l'y suivre. Boulai faisoit l'impossible pour tirer de

lui une seule parole ; il ne put l'obtenir. A la première poste, Hankock paye un écu de guide. On juge comme il étoit servi ! En vain Boulai auroit voulu s'arrêter, faire reposèr Charles : il ne veut pas perdre un moment, et il garde toujours le même silence.

Le deuxième jour, ils arrivent rue de l'Université, à cinq heures. Il demande où est mademoiselle Rosine. A l'Opéra, répond un domestique de la maison, qui ne connoissoit point Charles. Celui-ci descend de sa chaise, prend un carrosse de place. Boulai, qui s'est promis de ne pas le laisser à lui-même, y monte avec lui, et Hankock dit au cocher : A l'Opéra. Arrivé, il se place au balcon, et cherche des yeux celle pour laquelle il a franchi un espace de deux mille lieues ; il l'aperçoit entourée d'un essaim de flatteurs.

Le hasard avoit voulu que, ce jour-là, MM. Delcroix n'eussent pas accompagné madame de Lau-

noi et Rosine à l'Opéra, et qu'ils eussent été, avec madame Deleroix, signer le contrat d'acquisition d'une maison que l'on avoit achetée avec les quatre-vingt mille liv. de Rosine, au nom de Robert, sans que celle-ci, comme je l'ai dit, fût instruite de ce qu'elle devoit à la générosité de M. de Mercour.

Charles, sans que Boulai s'en aperçoive, quitte sa place, monte à la loge de ces dames, se fait jour entre quatre à cinq jeunes gens qui tenoient à Rosine les propos les plus lestes, et lui demandoient où étoit le fortuné Robert. — C'est son heureuse étoile, dit Charles, qui l'a éloigné d'ici; car je ne serois pas descendu seul chez les morts. Ma présence, mademoiselle, vous étonne : et, sans lui donner le temps de répondre, et sans que les spectateurs, frappés de la véhémence de ses manières, pensassent à l'interrompre, il continue : — J'ai traversé les forêts du Canada; j'y ai abandonné les cendres de mon père;

j'ai passé la mer ponr me réunir à vous, que je croyois encore digne de mon amour et de mon respect; et je vous revois plus belle que vous n'étiez, et ayant perdu le seul charme que mon cœur auroit apprécié. Vous aviez censenti à m'épouser, et vous vous êtes donnée à mon assassin, qui ose publier sa victoire. Malheureuse Rosine! je ne serai pas témoin plus long-temps de votre opprobre. Adieu, pour toujours. Et il n'avoit pas prononcé ces mots, qu'une arme meurtrière, qu'il tenoit dans sa main, avoit fait jaillir son sang sur la malheureuse fille d'Agathe, qui semble frappée du même coup, et tombe sur le corps défiguré de Charles. Le bruit du pistolet cause dans toute la salle un effroi général. On se presse de fuir cette scène d'horreur. Boulai, qui n'avoit pu prévoir cette terrible catastrophe, arrive au moment où il n'y avoit plus moyen d'empêcher Charles d'attenter à ses jours, pour séparer les restes sanglans du corps inanimé, ou qui semble l'être, de

la pauvre Rosine. Madame de Launoi jetoit des cris lamentables, et suivit, en se tordant les bras et s'arrachant les cheveux, Rosine, qu'on porta dans sa voiture, sans qu'elle eût repris ses sens.

Boulai étoit resté auprès du corps de son ami; ses yeux sont égarés, ses cheveux semblent hérissés sur son front; il récite, sans suite, des vers de nos plus grands poètes, qui peignent les tourmens de son âme. Quand on lui demande où il demeure, il répond: dans l'Univers. — Quel est le nom de ce jeune-homme? — Mon fils. — Quelle raison l'a porté à terminer ses jours? — Des monstres.

C'est dans ce désordre d'esprit qu'il est conduit chez le commissaire, avec le cadavre d Hankock. Ses dépositions, toujours en vers, sont encore moins intelligibles. Le magistrat prend pitié de sa douleur et de l'effet qu'elle produit. Il s'informe si quelqu'un connoît l'ami du mort. Son laquais, qui l'avoit

suivi de l'hôtel à l'Opéra, et de l'Opéra chez le commissaire, me nomme, et sur-le-champ on vient me chercher à l'hôtel de Mercour. J'avois si mauvaise opinion des Delcroix, que mon premier mouvement fut de croire que ce message, pour me rendre chez ce magistrat, pourroit être causé par quelqu'atrocité de l'un d'eux; et j'avois le desir de n'y pas répondre, quand je vis entrer le pauvre Remi, valet de mon ami, qui ne m'apprit que trop ce qui nécessitoit ma présence chez le commissaire. Je montai sur-le-champ en cabriolet, et en fort peu de temps je fus cul-de-sac du Coq, où on avoit transporté les restes de Charles, et où Boulai récitoit à l'assemblée le beau morceau d'Antoine, lors de la mort de César. Ce spectacle de la destruction et des effets que produit la perte de la raison, avoit quelque chose de si douloureux, que j'en fus frappé jusqu'au fond du cœur, et qu'il me restoit à peine la force de répondre aux questions du juge. Cependant

je tâchai d'y mettre toute la prudence possible, pour ne pas compromettre Rosine. Je feignis de ne pas connoître les dames dans la loge desquelles l'Anglo-Américain avoit terminé sa vie; mais je donnai sur lui tous les renseignemens qui pouvoient être nécessaires pour sa famille; et quant à Boulai, je dis que j'en répondois. C'étoit cependant une charge bien considérable, car nous eûmes toutes les peines du monde, Remi et moi, à le déterminer à nous suivre. Il vouloit qu'on l'enterrât tout vif avec Charles, ou qu'on les brûlât sur le même bûcher, et disoit mille extravagances semblables. La plus grande difficulté pour moi, étoit de ne pouvoir l'amener à l'hôtel de Mercour. Je passai chez le Lieutenant de police, pour obtenir un ordre pour Charenton. C'étoit, dans cette situation, le seul parti que je pusse prendre. Je l'y conduisis, avec Remi, avant que de retourner auprès de madame de Mercour. On saura, par la suite, que je n'abandonnai

pas plus mon pauvre camarade que Madelaine. Hélas !...... ce sont les seuls...... Mais encore quelques pages, et ceux qui liront ces mémoires sauront que rien ne mit un terme à mes douleurs.

Le bruit de la mort tragique de Hankock se répandit dès l'instant même, et madame de Mercour l'apprit à la comédie Italienne, où elle avoit, ce jour-là, sa loge. Quoiqu'elle ne fût pas sûre que ce fût Hankock et Rosine qui fussent les acteurs de cette scène sanglante, elle en fut si frappée, qu'elle ne put rester au spectacle; et comme elle rentroit chez elle, elle trouva le Major, qui lui apprit que sa fille étoit à toute extrémité, et lui rapporta les détails de cet affreux événement. Madame de Mercour en fut accablée de douleur, et dit au Major qu'il pouvoit seul s'en accuser, et qu'elle lui conseilloit, si Rosine survivoit à ce malheur, de l'emmener à Valenciennes le plus tôt possible. Oh! dit-il, elle en

mourra. Elle a une fièvre brûlante, et dans son délire elle vous nomme sans cesse : le médecin croit que vous pourriez seule lui sauver la vie. — Ce sera un aussi funeste présent que celui..... Elle s'arrêta. Comme j'entrois, le major sortit en lui disant : Je ne réponds pas d'elle, si vous ne venez la voir.

Madame de Mercour me dit, quand il fut parti : Je n'irai point. Rosine est perdue, déshonorée; je ne puis plus rien pour elle. Je me dois à Léontine, à Théodore et au digne M. de Mercour. Je ne puis arrêter le cours des événemens; et si elle doit me survivre, comme l'ordre de la nature le veut, elle reviendra de cette maladie, que j'y aille ou non. Ce n'est point elle qu'il faut pleurer, si elle meurt; quel est le sort d'une femme sans réputation? Elle a été sourde à mes conseils et aux vôtres. C'est ce pauvre Charles, dont la mort est vraiment un malheur pour ses semblables. Je plaignois Charles, mais

j'aimois

j'aimois infiniment Rosine ; elle étoit la fille de Jerville, elle étoit la victime de tous ceux qui l'avoient entourée ; son cœur n'avoit rien de corrompu, et l'état où la mort de l'Américain la réduisoit, en étoit une preuve. Je me disposois donc à employer tout l'ascendant que je pouvois avoir sur l'esprit de la marquise, pour l'engager à aller chez sa fille, quand le plus respectable et le plus sensible des hommes sut d'un mot la déterminer.

M. de Mercour avoit appris, au coucher du Roi, la mort d'Hankock, qui s'étoit tué, disoit-on, pour la belle Rosine. — Votre belle-sœur du côté gauche? dit M. de Fronsac. —Je serois bien fâché qu'elle en fût cause reprit le Marquis; car je prends intérêt à cette jeune personne, et un événement de cette sorte la perdroit. Il se hâta de revenir à Paris, où nous lui confirmâmes le malheur de celle qu'il croyoit fille du Baron d'Entragues. Je profitai de la sensibilité qu'il marquoit, pour dire que

Rosine demandoit madame de Mercour. — Il faut y aller, aussitôt ; et ayant sonné, il fit mettre les chevaux. O mon amie, dit-il à sa femme, en lui serrant les mains, que jamais la crainte du blâme ne nous empêche de faire une bonne action ! elles n'ont de mérite qu'autant qu'elles ont pour but l'auteur de notre être, qui nous a dit, dans sa sagesse : *Ce ne sont pas ceux qui sont sains, qui ont besoin de médecins.* Allez, ma chère Agathe, voir cette pauvre petite ; rassurez-la, et offrez-lui tout ce que l'amitié fraternelle vous inspirera. Je suis bien fâché que Robert l'ait affichée. Il faudroit le déterminer à l'épouser : je l'aiderois de mon crédit. Quant à sa dot, quand il sera temps, nous en parlerons. Mais ne perdez pas de temps, je vous prie, pour porter quelque consolation à cette infortunée.

De telles prières étoient des ordres. Madame de Mercour me demanda de venir avec elle ; et nous

fûmes, en cinq minutes, rue de l'Université. Pendant ce trajet, Agathe me dit : Si je pouvois la déterminer à prendre le voile dans un couvent ! — Je ne crois pas que ce soit le moment. Quand nous entrâmes, madame de Launoi vint se jeter dans les bras de madame de Mercour. — O mon cœur ! quelle scène ! Ah, qu'on ne me parle jamais d'un Anglais ! C'est horrible ! se tuer là, à nos pieds ! Ah ! je le verrai toute ma vie. Je ne conçois pas comment je ne suis pas morte de peur : et puis Rosine, dans quel état elle est ! Vous allez la voir ; et elle conduisit madame de Mercour vers le lit de sa fille.

Quand Rosine aperçut sa mère, elle jeta un cri ; puis, se mettant à genou sur son lit, elle joignit les mains. O mon Dieu, dit-elle, finis ma vie en ce moment ! madame me pardonne ; elle daigne venir me voir. Madame de Mercour ne pouvant retenir ses larmes, la prit dans ses bras et la couvrit de baisers. —

Quel baume salutaire vous faites couler dans mes veines brûlantes ! O madame, ne restez pas auprès de moi ! vous me rendriez la vie, et je dois mourir: J'ai été cause de la mort de cet infortuné. Il est là, il me regarde ; je vois son front brisé par la balle ; je sens encore son sang qui tombe sur moi à gros bouillons. Ah ! madame, que je suis coupable ! mais je ne mourrai point désespérée, puisque vous m'avez pardonné.

Madame de Mercour ne pouvoit résister à sa douleur, sa poitrine se gonfloit ; deux ruisseaux de larmes coulèrent de ses yeux. — O madame, ne pleurez pas ! votre malheureuse Rosine, malgré ses fautes, n'a jamais été si heureuse : vous l'aimez, vous prenez part à ses infortunes ; je vivrai pour vous prouvrer mon respect et ma soumission. Le médecin avoit dit qu'il y auroit de l'espérance si elle passoit la nuit. Madame de Mercour ne la quitta pas ; elle en avoit prévenu son mari.

Les Delcroix ni la tante ne parurent point dans la chambre de la malade tant que nous y fûmes ; mais madame de Launoi resta : sa présence gênoit la marquise, qui donna néanmoins à la fille de Jerville les plus tendres soins : elle le pouvoit sans craindre le blâme...... Je l'engageai cependant à venir prendre quelque repos. Rosine l'en supplia ; mais elle vouloit voir les médecins, qui déclarèrent que la malade étoit hors de danger. Alors madame de Mercour la quitta, en promettant de venir la revoir. La Vicomtesse loua la sensibilité de sa belle cousine, dit que sa présence avoit sauvé Rosine, et la pria de ne pas l'abandonner. Madame de Mercour ne répondit rien, et, remontant en voiture, elle rentra à l'hôtel, où tout le monde étoit déjà réveillé.

M. de Mercour apprit avec joie qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour Rosine, et dit qu'il n'étoit pas étonnant que la présence d'un ange tel que son

Agathe, eût produit ce miracle. J'allai dans la journée savoir des nouvelles; elles étoient toujours meilleures. Deux jours après, madame de Mercour revint, et Rosine lui donna les mêmes témoignages de tendresse et de soumission; mais madame de Launoi et la grosse tante empêchoient toute explication.

J'allois de temps en temps voir mon pauvre Boulai, qui ne se souvenoit plus de Charles, mais récitoit toujours des vers à contre-sens, riant, dansant, en déclamant le récit de Téramène, et pleurant à chaudes larmes en répétant le plaidoyer de Petit Jean. J'avois pris toutes les précautions pour qu'il fût parfaitement heureux, bien nourri, bien logé, Remi pour le servir; il ne s'apercevoit point qu'il étoit enfermé, d'autant qu'on le laissoit se promener dans les jardins: il se croyoit à la campagne, chez un comédien de ses amis, et il prenoit les autres malades pour des acteurs étudiant leurs rôles. La santé

de Rosine se rétablit, et le médecin déclara qu'elle étoit en parfaite convalescence. Un jour madame de Mercour dit qu'elle avoit à lui parler en particulier. Rosine qui s'étoit singulièrement attachée à sa mère, dont elle avoit reçu, pendant sa maladie, toute sorte de soins, pria ses amis de la laisser seule avec nous : on y consentit difficilement; enfin on sortit. Madame de Mercour, pour la première fois, appela cette jeune personne sa fille. Celle-ci au comble du bonheur, ne savoit comment lui exprimer sa reconnoissance; mais quand sa mère lui proposa d'être bienfaitrice d'une pauvre abbaye, où elle apporteroit les cent mille liv. qu'elle lui destinoit, et d'ensevelir dans un cloître ses charmes et ses erreurs, Rosine lui dit qu'elle ne pouvoit lui obéir; que malgré les torts de Robert, elle l'aimoit d'autant plus, qu'elle avoit plus fait pour lui, et qu'elle sentoit qu'elle ne seroit jamais qu'une très-mauvaise religieuse, tandis qu'elle espéroit un jour être une bonne

mère de famille. Jamais, Rosine, reprit avec sévérité madame de Mercour, la femme perdue d'honneur ne peut espérer que son séducteur lui rende un sort convenable dans la société ; mais je n'ai aucun droit sur vous, et de ce moment je vous prie d'oublier ce dont je ne me souviendrai jamais. Quelque chose que je fisse pour adoucir cet arrêt, quelque prière que pût employer la pauvre Rosine, ce fut inutilement ; et madame de Mercour quitta sa fille avec le projet de ne jamais la revoir : projet dont le ciel en courroux se joua, comme de tous ceux qu'il n'a pas sanctionnés.

CHAPITRE XVI.

Années sans intérêt.

Rosine qui avoit entrevu le bonheur dans les soins que sa mère lui avoit donnés, éprouva une révolution terrible, quand elle s'aperçut qu'elle n'avoit voulu que la soustraire à la société; son cœur en fut aigri, et elle s'en plaignit, non-seulement à moi qui vins la revoir, mais à sa tante, à MM. Delcroix, à la Vicomtesse, et les supplia de la faire partir pour Valenciennes le plus tôt possible, jurant de ne jamais revenir à Paris, où l'image sanglante de Charles ne lui paroissoit pas plus redoutable que la tyrannie que sa mère vouloit exercer contre elle. On excita, comme on le pense bien, ces sentimens dans l'ame de cette malheureuse victime des passions de tout ce qui l'entouroit; et quelque chose que

je pus lui dire, je la vis partir avec la douleur de penser qu'elle n'aimoit plus sa mère. J'écrivis à M. Delmord une lettre très-circonstanciée, où, sans compromettre madame de Mercour, je lui disois ce qu'elle avoit offert à Rosine, comme le seul moyen de réparer l'éclat qu'avoit fait la mort d'Hankock. Malheureusement ma lettre ne put produire aucun effet; car le ciel qui vouloit épargner les horreurs de la révolution à ce digne et respectable ministre des autels, le retira à lui presqu'à l'instant où Rosine revint à Valenciennes : il n'eut que le temps de lui remettre la boîte qui contenoit le portrait de son père, de lui recommander soumission et amour pour la marquise, dont il appuya le projet, en faisant sentir à sa nièce que c'étoit le seul parti qui lui restoit à prendre, si elle ne pouvoit décider Robert à l'épouser. Si ces derniers avis d'un homme tel que M. Delmord adoucirent l'aigreur qui avoit fermenté dans le cœur de Rosine, la mort l'empê-

chant de les réitérer, fit qu'ils ne changèrent point le projet de cette jeune personne; et elle continua à mettre toutes ses espérances dans un scélérat qui la perdit, elle et sa malheureuse mère.

Nous donnâmes, la Marquise et moi, des larmes sincères à la mort de M. Delmord. Je priois cette ame céleste de veiller sur Rosine, dont sa mère ne vouloit plus entendre prononcer le nom; et son intention étant de ne point porter sa dot au-delà des 100,000 livres, elle me chargea de faire remettre à Rosine, tous les ans, la rente de cette somme, ce qui la mettoit très à son aise. Pour celle des 80,000 livres, c'étoit Robert qui la recevoit. Il n'en est pas moins vrai que, graces aux soins de M. et madame de Mercour, cette famille jouissoit d'un revenu assez considérable. Mais que sert la fortune sans la moindre considération! et on peut dire qu'ils l'avoient tous perdue. Ils étoient obligés, pour dépenser leurs revenus, de vivre avec les gens tarés de la pro-

vince; ce qui eut, comme nous le verrons par la suite de ces mémoires, une bien douloureuse influence sur Rosine.

Fanchette, au contraire, étoit estimée généralement de tous ceux qui la connoissoient. Son mari avoit fait de très-grandes affaires, et il avoit donné à ses enfans une excellente éducation. Son fils, en sortant du collége, étoit venu à Paris. Madame de Mercour le vit avec bonté, et le plaça chez son notaire, où il fut assez promptement maître-clerc, ce qui le mit à même d'employer toutes les qualités qu'il avoit reçues de la nature pour suivre avec zèle les nombreuses et importantes affaires de la maison de Mercour. Peu de temps après, il acheta une charge de notaire, où je plaçai les 100,000 de Rosine, d'après l'ordre de sa mère. Ainsi, Louis devoit être un jour M. Thomas, et les orages révolutionnaires n'ont point empêché l'accroissement de sa fortune, qui, fondée sur les vertus sociales, a résisté au torrent dévastateur, par-

ce qu'elle ne donna aucune prise sur lui par son éclat. Au contraire, celui qui environnoit madame de Mercour fut une des sources de ses maux.

Quatre ans s'étoient écoulés sans aucun événement remarquable, pendant lesquels M. de Mercour avoit passé beaucoup de temps à Toulouse, pour y contenir les élémens destructeurs qui devoient porter dans sa patrie la terreur et la mort, et dont les premières étincelles s'allumèrent dans le Midi de la France. Enfin, l'heure de la révolution sonna, et ce n'est point dans ces mémoires que l'on doit en chercher les tristes détails. Je me bornerai à ceux qui sont indispensables à l'intelligence de leur douloureuse catastrophe.

Les fidèles serviteurs du roi s'étoient rapprochés du trône, et M. de Mercour négligeant la sûreté de ses propriétés pour défendre la personne sacrée du monarque, étoit depuis plusieurs mois à Versailles, d'où il venoit à Paris voir presque tous

les jours madame de Mercour, qui y étoit avec ses enfans et moi. Cette révolution, me disoit la Marquise, sera cause de grands maux. Elle donnera des moyens faciles de vengeance. Je parie que les Delcroix en feront une arme terrible contre moi. Avez-vous entendu parler du décret qui autorise à reconnoître les enfans que l'hymen ne peut avouer ? S'il passe, je suis perdue, car jamais je ne ferai l'injure à M. de Mercour de nommer ma fille celle qui n'est pas la sienne. Jamais Léontine n'aura pour sœur une femme perdue de réputation. Je n'exposerai point Théodore à défendre celle qui n'aura jamais l'honneur de l'appeler son frère. Elle n'aura que la portion de fortune que j'ai laissée dans vos mains, rien de plus. Ces dispositions me donnèrent de vives inquiétudes quand le décret parut, car je jugeai qu'il n'y avoit nul espoir de conciliation.

Cependant, près de trois mois s'étoient passés et on n'avoit point entendu parler des Delcroix. Ils

n'oseront peut-être pas, me disoit la Marquise; et je ne partageois pas sa sécurité. La suite fit connoître que mes craintes n'étoient que trop fondées.

Dès que le décret fut connu à Valenciennes, Robert l'apporta en triomphe à Rosine. Enfin, dit-il, le ciel est juste, et vous allez rentrer dans tous vos droits. — S'il faut perdre de réputation madame de Mercour en divulguant son secret, ne comptez point que j'y consente. — Vous ne m'aimez donc point? — Vous savez bien le contraire, et c'est à moi à vous faire cette question, car il n'a tenu qu'à vous que nous fussions unis. — Je voulois, par amitié pour vous, contraindre votre mère à vous donner une fortune telle que la fille de M. de Jerville pouvoit prétendre en avoir une. Aujourd'hui, que la loi vous favorise, je ne concevrois qu'un motif de haine contre moi, qui vous empêcheroit d'en profiter; et il employa tous les raisonnemens pour persuader à la fille d'Agathe que,

d'après la conduite de sa mère avec elle, elle n'avoit rien à ménager. Mais elle fut inébranlable dans sa résolution. La Vicomtesse, malgré qu'elle haït au fond du cœur le systême prétendu régénérateur, avoit applaudi à la loi qui pouvoit perdre son ennemie, et appuyoit chaque jour les argumens de Robert. La grosse tante, la Ricard, le Major, tous disoient les mêmes choses; Mais Rosine répondoit : C'est parce qu'elle est ma mère, que je ne puis me permettre une démarche qui l'accableroit de chagrins. J'ai pu solliciter de sa tendresse le titre de sa fille, mais jamais je ne chercherai à l'obtenir par des moyens contraires au respect que je lui ai voué. Deux mois se passèrent ainsi sans que l'on prît aucun parti. Mais un jour Robert entra dans la chambre de Rosine, en habit de voyage, et lui dit qu'il partoit pour St.-Omer. — Vous ne m'aviez pas dit que vous comptiez vous absenter? — C'est vous qui me contraignez à le faire. — Moi? — Oui, vous-même : si

Rosine m'avoit aimé, si elle avoit eu quelque reconnoissance des soins que mon père a pris d'elle, elle eût assuré ma fortune; mais elle ne le veut pas, il faut bien que je me résigne à mon sort; et je ne puis vous cacher qu'ayant des affaires très-dérangées, et ne sachant comment faire honneur à mes engagemens, je suis forcé à accepter un parti considérable qui m'est offert, une jeune personne bien née, parfaitement élevée, et ayant cinq cent mille livres en mariage. Rosine eût pu m'en donner davantage, mais elle ne l'a pas voulu. Il faut bien que je m'arrache à elle, et que je fasse céder mon amour à la dure loi de la nécessité; et dans trois jours je serai marié à..........
L'infortunée Rosine n'entendit pas le nom de sa rivale; elle tomba sans connoissance aux pieds du farouche Delcroix, qui feignit d'être attendri par cette preuve d'attachement. Il la relève, la prend dans ses bras, lui prodigue les plus douces caresses. Rosine rouvre les yeux. — Quoi!

c'est vous qui me rendez à la vie, quand vous êtes prêt à m'abandonner ! Ah ! laissez-moi mourir, puisque vous me condamnez à pleurer toute ma vie la foiblesse que j'ai eue de croire à vos sermens. — Je suis prêt à les tenir, Rosine, mais consentez à ce que nous vous demandons, ou bien laissez-moi partir. — Cruel, à quelle extrémité vous me réduisez ! Il me faut vous perdre ou désoler ma mère. Mais n'est-il donc aucun moyen de concilier des intérêts si chers ? Robert, qui vit que Rosine trembloit de la crainte de le perdre, ne lui laissa qu'une heure pour réfléchir. — Partir avec moi, madame de Launoi et la Ricard, pour Paris, et y faire, dans les mains de Thomas, qui y est, depuis quelque temps, juge de paix, votre déclaration, que la Vicomtesse et la femme qui a soigné votre enfance signeront, ou dans deux heures je pars pour Saint-Omer, comme je vous l'ai dit, afin d'y prononcer des sermens qu'il me seroit si doux de ne faire qu'à ma Rosine. Et il sortit.

Mademoiselle de Jerville, qui trembloit de le voir s'éloigner d'elle, et qui d'ailleurs étoit rassurée en ayant appris que c'étoit Thomas qui recevroit sa déclaration, consentit enfin à aller avec lui à Paris, mais à condition, toutefois, que l'on la laisseroit s'expliquer seule avec le juge de paix, et qu'il n'y auroit que lui en tiers avec sa mère. On lui accorda tout ce qu'elle desiroit, avec la volonté de ne pas tenir ce qu'on promettoit. Le départ fut fixé au soir même. En arrivant, sans que Rosine le sût, selon toute apparence, les Delcroix et ces femmes firent leurs déclarations chez le juge.

Deux jours après, j'étois chez Thomas, pour prendre des mesures nécessaires pour mon pauvre Boulaï, à qui la liberté donnoit celle de se faire tuer au milieu des rues de Paris, où sa continuelle distraction ne lui laissoit pas entendre les voitures. Mon étonnement fut extrême de voir entrer Robert le chapeau sur la tête, et en uniforme de garde nationale. Qui vous amène ici? lui

dis-je. — Des affaires d'une haute importance, et pour lesquelles je viens sommer Thomas de me prêter son ministère. — Et pourroit-on savoir ? — Vous êtes bien curieux, le temps vous l'apprendra. Je n'en demandai pas davantage et sortis, frémissant du sujet qui amenoit cet homme à Paris. J'avois oublié de lui demander s'il étoit seul, et, pour m'en assurer, je passai dans la rue de l'Université, où je sus que le Major, mesdames Delcroix, de Launoi, Rosine et la Ricard étoient depuis deux jours à Paris.

Je revenois en courant à l'hôtel de Mercour. On me dit qu'Agathe étoit sortie; qu'un homme, de la part de M. Thomas, étoit venu lui apporter un billet, et qu'elle l'avoit suivi à l'instant même. J'allois la joindre, quand je vis au milieu de la rue du Bac, un groupe d'hommes assemblés, et voulant s'emparer d'un de leurs semblables, ayant pour manteau un vieux tapis écarlate, des cothurnes, et un bâton doré, dont il frappoit à droite et à gauche

ceux qui vouloient l'approcher, à qui il crioit : Vîte, canaille ! ne savez-vous donc pas respecter le grand Assuérus venant au-devant d'Esther ? et il récitoit les vers de Racine.

A ces traits, le lecteur a reconnu, comme moi, le pauvre Boulai, qui, au moment où on avoit ouvert les asiles qui renfermoient les infortunés privés de la raison, s'étoit enfui sans que Remi l'eût pu rejoindre. J'écarte la foule, je vais à lui ; il me reconnoît, et, se laisse prendre par le bras. Je le conduis à une place de fiacres, le fais monter en voiture, et le mène faubourg Saint-Victor, dans une maison de santé que tenoit un médecin de mes amis.

C'est pendant ce temps, que je consacrois aux soins de l'humanité, que le dernier des malheurs tomboit sur ma tête, que tout ce qui m'avoit attaché à la vie alloit quitter pour jamais ce séjour de larmes. Mais qui peut tracer ces dernières lignes.. Je reprends et quitte sans cesse ma

plume...... Plus de dix ans se sont écoulés, et je crois encore entendre le long gémissement d'Agathe expirante.

Je revenois de conduire Boulai; il est en sûreté, me disois-je; il faut à présent que je veille à celle de madame de Mercour, qui est menacée, puisque ses ennemis sont à Paris, où il n'y a pas de doute que le desir de lui nuire les amène.

Tout occupé de mes douloureuses pensées, j'arrive, je demande si madame la Marquise est rentrée; on me dit qu'il y a environ cinq minutes. Je monte avec une promptitude extrême; je traverse les appartemens, je n'y trouve personne. J'entre dans la bibliothèque; j'arrive à la porte de son boudoir, je crois entendre une voix plaintive : est-ce celle d'Agathe? La porte est fermée; je frappe, personne ne me répond. Je reviens sur mes pas. Une jeune personne entre avec précipitation dans la pièce où j'étois; elle est pâle, échevelée, toute sa personne annonce le plus grand désordre. Je

reconnois Rosine. — O monsieur de St.-Fal! où est madame de Mercour? Vous ne savez pas, les cruels! ils m'ont amenée chez M. Thomas. Ils ont envoyé chercher ma mère; madame de Launoi, madame Delcroix, le Major, son fils, tous étoient là. Madame de Mercour entre. Thomas, qui avoit employé toute son éloquence pour persuader à MM. Delcroix de renoncer à leurs projets, vient au-devant d'elle, la prend à part, lui fait voir un funeste papier où on revèle le secret de ma naissance. Elle dit: Non, jamais. Alors on lui crie: Plus de respect humain, parlez, reconnoissez votre fille, et rendez-lui sa fortune et ses droits! Je tombe aux genoux de ma mère; elle me repousse, et dit avec le plus grand calme, qu'elle a toujours offert cent mille livres, et qu'elle les offre encore. Rien, rien, répondent-ils, elle est votre fille; vos dons seroient outrager la nature. Eh bien, vous le voulez, dit-elle; dans une heure vous aurez ma réponse. Thomas la reconduit, se

plaint du malheur d'avoir à remplir un semblable ministère, et revient auprès des Delcroix, qu'il veut engager à se désister de leur demande ; mais c'est inutilement. Cependant une voix secrète me crie : Malheureuse, qu'as tu fait ? et malgré tout ce qu'on a pu dire, Thomas secondant mes vœux, je me suis échappée. J'accours pour me jeter aux pieds de ma mère, lui jurer que je suis prête à faire tout ce qu'elle exigera. Venez, aidez-moi à la fléchir ; le regard qu'elle ma lancé en s'éloignant, me fait frissonner encore.

Elle n'avoit pas fini de parler, que j'étois retourné à la porte du boudoir. Je frappois ; on ne me répondoit pas, et cependant quelque mouvement m'assuroit qu'Agathe y étoit enfermée. Je l'appelle. Rosine mêla sa voix à la mienne. A peine eut-elle frappé l'air, que nous entendîmes un bruit semblable à celui de quelqu'un qui tombe sur le parquet. C'est madame de Mercour qui s'évanouit ! dit Rosine. Partageant ses alarmes, je pousse avec violence

la

la porte du cabinet, qui cède à mes efforts. Comment peindre l'affreux spectacle qui s'offre à nos regards ! Dix fois l'hiver a attristé la nature depuis ce fatal moment, et sans cesse il se présente à moi. Je frissonne encore à l'aspect de cette infortunée renversée du sofa où elle étoit venue chercher la mort. Le sang qui couloit de son sein, par plusieurs blessures, souilloit ses vêtemens, dont elle avoit néanmoins pris soin de s'envelopper dans sa chute.

Dernier trait de pudeur jusqu'au dernier moment!

Ses beaux cheveux s'étoient détachés, et nageoient aussi dans le sang, qui ruisseloit jusqu'à l'entrée de ce triste réduit. Je n'osois y porter un pied sacrilège. Cependant Rosine, bravant le danger que cet horrible événement peut lui faire courir, a déjà relevé sa mère ; elle la tient dans ses bras, elle la pose sur le sofa d'où elle étoit tombée ; elle veut, de ses mains tremblantes,

refermer ses blessures : elle l'appelle ; elle presse de ses lèvres ses lèvres livides. O malheureuse Agathe ! c'est pour n'être pas mère de cette jeune fille que tu as voulu mourir, et elle donneroit sa vie pour te rendre au jour.

Dans mon premier effroi j'avois tiré les cordons des sonnettes qui donnoient dans la chambre des femmes de la Marquise : elles arrivèrent, et voyant leur maîtresse dans ce déplorable état, elles poussèrent des cris lamentables, qui vinrent saisir de terreur Léontine et son frère. Ils accourent. Dieu ! ma mère assassinée ! s'écria Théodore ; où est le monstre qui a osé trancher des jours si précieux ? il ne périra que de main. Mais vous, qui vous amène ici ? dit-il en s'adressant à Rosine, qu'il n'avoit jamais vue. L'excès du malheur, reprit la fille d'Agathe, avec une expression qui modéra un instant les mouvemens impétueux de Théodore ; il alloit même s'approcher d'elle, quand il voit Léontine tomber sans connois-

sance aux pieds de sa mère; et déchiré par les sentimens les plus douloureux, il ne sait à qui donner ses soins. Pour moi, il ne me restoit aucune faculté; mon sang glacé avoit suspendu son cours. Je voyois, j'entendois, mais il m'étoit impossible de faire un seul mouvement. Je ne fus tiré de cette stupeur voisine de la mort, que par l'arrivée du Marquis et de Louis, qui s'étoient rencontrés dans la cour. Le second, après s'être débarrassé des Delcroix et de leurs complices, se hâtoit de venir prendre, avec sa bienfaitrice, les moyens pour assoupir cette douloureuse affaire. Il la trouve baignée dans son sang; toute sa prudence l'abandonne; il s'écrie: Ils l'ont tuée! C'est eux qui ont conduit sa main, et je n'ai pu prévenir ce malheur. Sa voix fait sortir Agathe de l'anéantissement où elle étoit plongée; elle le cherche des yeux, et apercevant son mari, qui renverse tout ce qui se trouve sur son passage pour se précipiter auprès d'elle, Agathe détourne la tête, et

lui fait signe de la main de ne pas approcher.

M. de Mercour, commençant à soupçonner la vérité, ne semble néanmoins occupé que de la crainte de perdre celle qui a fait vingt ans son bonheur. Il lui dit, avec la force de la vérité : Si tu meurs, je meurs avec toi. Il veut la presser contre son sein; mais Agathe le repousse doucement, et lui dit : Monsieur, laissez-moi mourir; ils ont voulu mon déshonneur, le vôtre : pouvois-je y survivre? Donnant ordre à ses domestiques et à ses femmes de s'éloigner, elle me fit approcher, ainsi que le juge de paix, pour la soutenir; et, s'adressant au Marquis, elle dit, avec beaucoup de fermeté: Rosine est ma fille, celle de Jerville, qui mourut pour moi; j'ai trahi le serment que je lui avois fait, si la mort rompoit nos liens, de ne jamais en former d'autres. J'ai abandonné l'enfant de notre amour; et quelle funeste suite n'a pas eue cet abandon! J'ai abusé vingt ans de votre crédulité; j'ai reçu les témoignages

d'une estime usurpée, et j'avois espéré que ma faute seroit ensevelie dans l'ombre du mystère, qu'elle ne feroit point rougir ma Léontine, qu'elle n'exposeroit pas Théodore. Le sort s'est joué de mes vains artifices. Le jour des vengeances est arrivé. Mes ennemis, pour se servir de la loi qui m'obligeoit à reconnoître l'enfant de Jerville, ont publié les circonstances de sa naissance, non-seulement à Valenciennes, mais même à Paris, dans cette tribune où les forfaits sont érigés en vertus. Pour moi, qui ne peux croire l'honneur à la disposition de ceux qui n'en ont point, ne pouvant m'accoutumer au renversement de toutes les idées reçues, j'ai mieux aimé mourir que de survivre à ma réputation. — Cruelle! dit M. de Mercour, pourquoi avoir gardé ce funeste secret? Vous n'étiez pas coupable envers moi. Je le fus seul en me servant de l'autorité paternelle pour vous forcer à recevoir ma main; mais si vous m'eussiez dit un seul mot, Rosine eût été heureuse;

j'eusse trouvé mille moyens. — Il n'y en avoit point : avoir votre estime ou mourir ! — Ma mère, s'écrioit Léontine en revenant à la vie et à la douleur, pourquoi m'abandonner ! — Il y a vingt ans, ma fille, que Rosine eût pu me faire le même reproche. — C'est moi, madame, dit Rosine, qui m'en ferois de terribles, si je n'étois pas assurée par les maux que je ressens, que ma mort suivra la vôtre. — Pour moi, reprit mon amie expirante, je suis affligée que vous m'ayez contrainte, en venant ici, de rendre publics mes derniers momens, dont j'avois espéré que personne ne seroit témoin ; mais vous ayant entendue, votre voix m'a fait tressaillir ; j'ai craint que vous ne vous obstiniez à rester à la porte de ce sanctuaire de mort ; j'ai fait un effort pour me traîner jusqu'à vous, pour vous engager à vous éloigner, afin d'éviter la vengeance de mon époux et de mon fils. — Quoi ! madame, vous avez eu un moment de bienveillance pour moi ! je mourrai sans horreur.

Théodore, qui avoit enfin compris que c'étoit Rosine qui étoit cause que sa mère avoit attenté à ses jours, ne fut plus le maître de sa fureur, et, au moment où Agathe me faisoit ses douloureux adieux et me recommandoit ses enfans, je vois Théodore qui s'étoit emparé du couteau encore teint du sang de sa mère, et alloit en percer celle qu'il eût dû appeler sa sœur, si M. de Mercour, le plus digne et le plus humain des hommes, ne l'eût couverte de son corps. — Oh! laissez-le se venger, dit Rosine; il abrégera mes souffrances. Madame de Mercour parut violemment agitée; elle appela son fils, et lui parla assez bas pour n'être point entendue. Théodore pressoit sa main dans la sienne et la couvroit de larmes brûlantes. Il m'a dit depuis que, dans cet instant, sa mère lui avoit fait promettre de ne point consentir à la reconnoissance de Rosine, que sa conduite ne rendoit pas digne d'être sa sœur, mais d'employer du reste tout ce qui lui seroit possible pour lui assurer une existence heureuse.

Il venoit de le lui jurer, quand les chirurgiens entrèrent. J'avois conservé quelqu'espoir; je me flattois qu'Agathe ne s'étoit pas frappée d'une main assez sûre; mais bientôt je ne pus douter que notre malheur étoit sans remède, quand le chirurgien, le plus habile de ceux qui étoient venus à l'hôtel, me fit signe qu'une des trois blessures étoit mortelle. Au même instant, on vit entrer le Curé de Saint-Sulpice. — Je vous remercie, lui dit Agathe, d'avoir pris la peine de venir ici; mais il n'est plus temps, monsieur, et puisque le sort a voulu que je perdisse tout le prix de vingt ans de dissimulation, je ne mentirai point à mes derniers momens. On n'attente à sa vie, si ce n'est par un mouvement de folie, qu'autant qu'on ne croit et n'espère rien. — Le Curé voulut la ramener à des sentimens plus conformes à la dignité de notre être; mais ce fut inutilement: Agathe ne lui donna pas même la satisfaction de croire qu'il la convaincroit, car elle parut inébranlable dans une opinion que moi, déposi-

taire de ses plus secrètes pensées, je ne me doutois pas qu'elle pût avoir. Puis elle le pria, avec une extrême politesse, de lui permettre de s'occuper des intérêts de sa famille. Léontine couvroit ses mains des larmes de la plus profonde douleur. Son fils étoit livré au plus affreux désespoir. M. de Mercour assuroit ma malheureuse amie qu'elle pouvoit être certaine qu'il suivroit en tout ses volontés. — Hélas! reprit-elle, je suis bien sûre que vous ferez pour cette malheureuse victime de mes préjugés, bien au-delà de ce que je voudrois faire; et engagez mon fils à ne la point haïr. Pour Léontine, elle ne l'aimera que trop. Veillez, Saint-Fal, à ce que les mœurs de votre élève se conservent pures; sans ce bien précieux, point de bonheur pour une femme; j'en suis un triste exemple. — Ne craignez rien, madame, interrompit Rosine; je n'en serai point un dangereux pour l'enfant de votre affection. (Portant la main sur son cœur.) A peine reste-t-il là un foible batte-

ment ; je suis frappée à mort, et mon ame s'arrête seulement pour attendre la vôtre. — Quoi ! seroit-il vrai ? Rosine, ton trépas, en suivant le mien, rendroit le calme à ma malheureuse famille ? Et un sourire, qui me glaça d'horreur, parut être la dernière action volontaire de cette mère dénaturée. Elle tomba aussitôt dans la plus douloureuse agonie, dont ses trois enfans sembloient ressentir tous les tourmens. Théodore, à la crainte de voir mourir sa mère, ne paroissoit plus s'apercevoir que Rosine la serroit dans ses bras. Léontine, penchée sur le sein de son père, qui respiroit à peine, lui disoit : Modère l'excès de ta douleur ; si elle te coûtoit la vie, rien ne m'attacheroit à ce monde trompeur, où il n'y a point de vertu solide. Pour moi, en pressant les mains déjà glacées d'Agathe, je cherchois à calmer les mouvemens terribles que les approches de la mort donnoient à cette frêle et belle machine, qui bientôt alloit être anéantie. Elle me regarda et me dit : Je vous plains,

Saint-Fal; vous ne saurez point quitter la vie, vous croyez qu'il y a un avenir. — Oui, je le crois, et vous aussi le croyez. — Moi! — Oui, vous. — Ainsi, Julie, mon père, selon vous, jouiroient de ma mort? ils seroient là? — Oui, ils y sont pour vous plaindre. Elle ne me répondit point; un silence profond régnoit autour de ce lit de mort, quand tout-à-coup Agathe se lève sur son séant, ouvre les yeux, et paroissant s'adresser à un objet que nous n'apercevions pas, elle lui dit d'une voix forte: Tu vas me revoir, et ta fille; je l'entraîne avec moi dans la tombe. Puis, prenant Rosine dans ses bras, elle la serre contre sa poitrine, et retombant avec elle sur son chevet, pousse un cri et expire. On veut séparer Rosine de ses tristes restes, mais Rosine n'étoit plus.

Comment rendrois-je compte de ce qui suivit cette horrible catastrophe?... Pendant plus de vingt-quatre heures je ne vis rien, je n'entendis rien, pas même le chant lugubre des Ministres de Dieu, qui

venoient prier, sur ces corps inanimés, le Père des miséricordes, de donner à leurs ames un lieu de rafraîchissement et de paix. On m'a dit depuis, que quelqu'effort qu'on eût fait, il avoit été impossible de m'arracher de leur lit de mort; que j'avois refusé constamment de prendre quelque nourriture; mais qu'au moment où on voulut les enlever, je retrouvai tout-à-coup mes facultés; je suivis, avec la foule de parens, d'amis, de serviteurs et de pauvres qui entouroient leurs cercueils, les prêtres qui les conduisoient à l'église. Là, je vis Théodore; sa douleur me fit rougir de l'avoir abandonné pendant plus de vingt-quatre heures; je me plaçai à côté de lui, je ne le quittai pas.

En sortant de Saint-Sulpice, on posa dans une voiture funéraire les restes d'Agathe et de Rosine, qu'on n'avoit pu séparer. Je montai, avec Théodore, dans une qui suivoit, et nous fîmes la route de Paris à Saint-Firmin sans nous dire une seule parole.

En entrant dans les cours du châ-

teau, nous vîmes M. de Mercour et Léontine qui vinrent nous recevoir. La tombe où devoient reposer Agathe et sa fille étoit déjà préparée. On les déposa dans le même bosquet où madame de Mercour se plaisoit à être entourée de ses enfans, sans se souvenir que Rosine étoit aussi sa fille, celle de Jerville; et elle est là, seule avec elle; peut-être jamais les autres n'y seront réunis. On en ôta les myrtes, les cyprès les remplacèrent. Là, chaque jour nous allions nourrir la douleur qui nous accabloit.

Un soir, que je m'y rendois, j'aperçois au clair de l'astre de la nuit, une femme d'un certain âge, dont la figure ne m'étoit point inconnue. C'étoit Fanchette. Elle avoit obtenu de son mari la permission de venir pleurer sur la tombe de sa bienfaitrice; et son premier soin, en arrivant, avoit été de remplir ce douloureux devoir. Je m'approchai d'elle; elle me reconnut, et vint se jeter dans mes bras; nous pleurâmes, et ces pleurs, les premières que je répandis, calmèrent un ins-

tant mes souffrances. Je la ramenai au château, où elle fut reçue par le Marquis et ses enfans, comme un objet qui avoit été cher à celui de tous leurs regrets. Elle passa près d'un mois à Saint-Firmin, et M. de Mercour lui faisoit répéter sans cesse tout ce qu'elle savoit d'Agathe. Les moindres détails lui étoient précieux. Elle nous en donna aussi sur les ennemis de madame de Mercour, qui s'entre-détruisoient eux-mêmes.

Les Delcroix se montroient de plus en plus partisans des horreurs révolutionnaires ; la Vicomtesse, qui n'avoit plus rien à en espérer, et dont l'orgueil étoit blessé par la *sainte* égalité, se brouilla avec le Major et son fils. Ils ameutèrent contre elle les paysans de ses terres, qui mirent le feu au château de Vermur, où elle périt au milieu des flammes, sans être regrettée de personne. Madame Delcroix, que son mari traitoit d'autant plus mal, qu'il se flattoit que des places considérables le mettroient à même de se passer des 20,000 livres de rente

qu'elle lui avoit apportées en mariage, en avoit conçu tant d'ennui, qu'elle étoit morte peu de temps après. Robert, ajoutoit Fanchette, n'échappera pas à la vengeance céleste. Quant à la Ricard et au vieux Major, ils semblent sans cesse poursuivis par des spectres. Malheur au méchant! il porte au-dedans de lui son juge et son bourreau.

Fanchette, que ses devoirs de mère de famille rappeloient à Valenciennes, nous quitta; et peu de temps après, la santé du Marquis, qui avoit toujours été mauvaise depuis la mort de sa femme, devint tellement foible, que tout me fit craindre de le perdre. Sa fille ne le quittoit pas et partageoit tout son temps entre les soins qu'exigeoit un malade aussi précieux, et la prière, où cette ame puisoit la force de soutenir et les douleurs présentes et celles dont elle étoit menacée. Aucune distraction, aucun plaisir. A son quatrième lustre, elle ne comptoit pour rien la beauté, les talens, la richesse; elle étoit réellement morte au monde, et ses desirs ne

tendoient que vers l'éternité. Son père se plaisoit à l'entendre célébrer les charmes d'un cœur qui ne vit que pour Dieu; et elle eut le bonheur de le rendre digne du séjour céleste, où elle espéroit ne pas tarder à le rejoindre.

Il y avoit plus de quinze jours que le père de Léontine avoit reçu le gage de l'immortalité, et qu'il ne tenoit plus à la terre que par la consolation que les discours de sa fille lui donnoient; il voulut cependant s'occuper encore de ceux qu'Agathe avoit aimés. Il me fit appeler, et après m'avoir demandé de ne jamais abandonner ses cendres, celles d'Agathe et de Rosine, il me dit qu'il me donnoit le château et le parc de Saint-Firmin, avec la ferme qui y étoit jointe; qu'il me prioit de servir de père à ses enfans, et d'entretenir les établissemens de bienfaisance du Baron d'Entragues. Je lui jurai de suivre ses intentions, et voulus lui témoigner ma reconnoissance; mais il m'imposa silence. Je lui parlai des cent mille livres qui avoient été

destinés à Rosine ; il m'autorisa à en disposer comme je voudrois.

Théodore avoit été voir un de ses parens, qui alloit passer en Espagne, et avec qui j'ai su depuis qu'il avoit pris des mesures pour le rejoindre après la mort de son père, dont malheureusement nous ne pouvions nous flatter de voir éloigner le terme. A son retour, le marquis lui témoigna la plus vive tendresse, l'engagea à ne pas me quitter, et sembla prévoir les maux que l'émigration pourroit faire souffrir. Théodore, qui avoit toute l'opiniâtreté de sa mère, feignit d'acquiescer aux conseils de son père, ne parla en rien de ses projets, et partagea avec sa sœur et moi les soins que la maladie de M. de Mercour exigeoit. Enfin, après de longues souffrances, le moment que cet époux malheureux souhaitoit arriva. Nous avions passé la nuit auprès de lui ; à son réveil, il me demanda : — N'est-ce pas aujourd'hui le 17 d'avril ? — Je l'avois trop présent, ce jour funeste, pour ne pas le savoir. Je lui

répondis : Oui, monsieur. — Il y a aujourd'hui un an que je me réveillai calme, heureux. Je pensois que jamais époux et père ne l'avoit été autant que moi. Je défiois la révolution de détruire mon bonheur, parce que je n'avois mis mes jouissances que dans mes affections pour ma famille. Je pensois à Léontine, à Théodore, qui ne m'avoient donné que des sujets de satisfaction. Je pensois à vous, Saint-Fal, dont la société aussi sûre que douce, avoit ajouté à la félicité de ma famille. Je pensois à cette malheureuse Rosine, que j'avois toujours crue la sœur de mon Agathe : je faisois des plans pour que rien ne troublât notre existence, quelque chose qui pût arriver. Homme foible et léger, qui croyez disposer des événemens, qui osez dire *je suis heureux*, hélas! tandis que ces pensées m'occupoient, un coup affreux tranchoit le cours de ma félicité, comme la mort finira celui de mes tourmens. Regardant sa pendule : Il est sept heures un quart, dit-il; à dix heures, Agathe

a cessé d'être. Et nous restâmes tous dans le plus profond silence. Je crus qu'il s'étoit endormi, et je fis signe à Legris, qui apportoit des lettres, de ne pas faire de bruit. A quelque temps de là, le Marquis ouvrit les yeux et dit : Un an de souffrances, ô mon Dieu ! a-t-il suffi pour expier mes fautes ! daignez-vous me recevoir !

Léontine se lève; Théodore et moi nous approchons du lit. Il semble que nous voulons le retenir parmi nous; mais ses vœux sont remplis. Il pose les mains de ses enfans dans les miennes, lève les yeux au ciel, les bénit, s'endort du sommeil du juste, et dix heures sonnent. Quel douloureux souvenir ! ce jour, cette heure, ce lit de mort, se retracent à ma mémoire. Aussi, ne pouvant résister à tant de chocs répétés, je tombai dangereusement malade, aussitôt après avoir fait placer le corps de M. de Mercour près de celui d'Agathe. Léontine et Théodore me donnèrent les mêmes soins qu'ils avoient eus de leur père, et me rendirent le

douloureux service de me conserver la vie.

Quand je fus parfaitement rétabli, ils me déclarèrent qu'ils partoient tous deux pour l'Espagne, l'une pour se faire Carmélite, l'autre, pour suivre le projet qu'il avoit toujours eu de se venger de ceux qui étoient causes de la mort de sa mère. Je ne crus point devoir m'y opposer : on étoit alors si malheureux en France! Je les conduisis jusqu'à Toulouse, où je fis prendre à Théodore des arrangemens avec les fermiers de Mirande, où nous n'allâmes pas. Mes élèves ne se sentirent point le courage de revoir le berceau de leur enfance, où ils avoient été si heureux ; d'ailleurs, il n'y avoit plus rien qui les y intéressât. Mademoiselle de Lucet en étoit partie, il y avoit plus de six mois, pour se rendre en Angleterre. Ils continuèrent leur route pour les Pyrénées. Moi, je pris celle d'Orange, où la suppression des couvens nécessitoit ma présence pour ma pauvre muette, que je ramenai avec moi : elle y est encore et ne me

quittera jamais. Je me suis attaché à étudier les signes que la nature et l'art ont donnés pour remplacer la parole. Elle n'est plus une simple machine sensitive; elle pense, elle s'exprime par le secours de l'écriture. Je lui vois tracer avec attendrissement le nom d'Agathe, dont chaque jour elle couvre la tombe de fleurs nouvelles. Elle sait que Rosine étoit cet enfant qu'elle a tant aimé, et pleure avec moi sa fin tragique. Mais ce qui est étonnant, c'est la manière dont elle se fait comprendre du pauvre Boulai, que j'ai repris aussi avec moi. Elle l'adoucit quand ses fureurs poétiques le saisissent, et rit de bon cœur de ses pantomimes grotesques. Ainsi ces deux êtres infortunés, qui font mon unique société, y mettent assez de diversité pour que l'ennui, joint à mes douleurs, ne rende pas ma vie insupportable. Je reçois, de temps en temps, des nouvelles de Thomas, qui regrette toujours celle à qui il doit et sa fortune et la faculté d'en jouir. Sa dernière, datée de Valenciennes,

où il avoit été voir ses parens, m'apprenoit que le vieux Delcroix, accablé des plus douloureuses infirmités, languissoit presque dans la misère, avec mademoiselle Ricard; que celle-ci, frappée de la mort de ses deux élèves, espéroit, à force de petites pratiques de dévotion, appaiser la colère du ciel, qui lui cause une telle frayeur, qu'elle n'a de repos ni jour ni nuit.

J'avois aussi reçu une lettre de Léontine, qui m'apprenoit qu'elle avoit prononcé ses vœux dans la maison où sainte Thérèse avoit reçu la récompense de son amour pour l'être des êtres : sa lettre respiroit le feu sacré qui consuma la fondatrice de l'ordre des Carmélites. Elle sembloit déjà atteindre aux demeures célestes, où elle m'invitoit à la joindre. O mon Dieu, disoit-elle, y trouverai-je ma mère! Puisse ce cilice, ce lit de cendres, ces jeûnes que je souffre pour elle, lui être méritoires, et à ma malheureuse sœur! Ce fut elle aussi qui m'apprit la punition méritée, mais terrible, des ennemis d'Agathe. Voici ce qu'elle m'écrivoit.

Lettre de Léontine à Saint-Fal.

Madrid, le 6 mai 1797.

Si vous pouviez, mon cher Saint-Fal, douter de la justice céleste, vous en seriez convaincu par ce que je viens d'apprendre, qu'on ne peut révoquer en doute, puisque c'est mademoiselle de Lucet, arrivant de Londres, pour prendre l'habit dans notre sainte maison, qui vient de m'en faire part. Robert Delcroix, comme vous savez, avoit mangé non-seulement son bien, mais même celui de son père; et ne sachant plus quel moyen employer pour subvenir à ses folles dépenses, il s'étoit emparé de fonds considérables, que son père avoit reçus pour les dépenses de la citadelle, dont il avoit été fait commandant. On l'apprit bientôt; et le Major, ne pouvant restituer le vol de son fils, perdit sa place. Robert, craignant d'être poursuivi, passa en Angleterre, où il servoit les deux partis, dont il recevoit beaucoup d'argent. Le Gouvernement anglais ayant été instruit de ses menées, l'a fait arrêter comme espion et

condamner comme tel au dernier supplice. Ainsi ce scélérat a terminé, par une mort ignominieuse, une vie criminelle. Puisse la justice céleste ne le pas punir éternellement!

Moins chrétien qu'une sainte carmélite, je ne formerois peut-être pas le même vœu. Hélas! je n'en adressois plus qu'un au ciel; c'étoit de revoir mon cher Théodore, le seul être pour lequel je tinsse encore à la terre; il y avoit près de deux ans que je n'en avois eu de nouvelles; j'en étois réduit à deviner à peu près où il étoit, par les journaux qui rendoient compte des opérations militaires de l'un et de l'autre parti. On m'apporte celui de..... La liste des victimes immolées à Quiberon se présente à mes regards. Celui de mon élève, du fils d'Agathe, est un des premiers que je vois...........................
Il étoit donc écrit que tous les liens qui m'attachoient à la vie seroient rompus! Je n'ai plus un ami...... et je n'ai pu mourir.

FIN.



